

THERAPIE TAXI ★ NELSON MANDELA ★ EIBAR ★ SARAH BOUHADDI

SO FOOT

ENQUÊTE
**TÈTES, CHOCKS,
COMMOTIONS**

Le foot rend fou,
c'est scientifique

INAKI WILLIAMS

Entretien avec le Basque panther

LUCIEN FAVRE

Déjeuner en paix avec le futur
cauchemar du PSG

PAUL BERNARDONI

"J'ai eu ma période
Mike Brant"

VILLAS-BOAS CONSTRUCTOR

LA VIE ET L'ŒUVRE
DU NOUVEL ARCHITECTE
DE L'OM

FRANCE METROLOGIE 445 ⚫ DOM 120 ⚫ BEL-LUX-BEP-GRECIE 0,30 ⚫ UK 4 ⚫ SUISSE & CHF / ALL-ITAL 0,90 ⚫ MAROC 0,60 ⚫ TUNIS 0,70 ⚫ OJO

★ N°173 - PARIS 2020

M 07636 - 173 - F: 4,50 € - RD



THERAPIE TAXI

TOURNÉE 2020

01.04	NANTES zénith
02.04	ROUEN zénith
03.04	NANCY zénith
04.04	GRENOBLE SUMMUM
10.04	CAEN zénith
11.04	RENNES LIBERTÉ
18.04	BORDEAUX ARKÉA ARENA
22.04	PARIS zénith
23.04	STRASBOURG zénith
24.04	DIJON zénith
25.04	LILLE zénith ARENA
27.05	LYON HALLE TONY GARNIER
28.05	TOULOUSE zénith
29.05	MONTPELLIER zénith

20
ANNIVERSAIRE

UNIT
Production & Booking



NOUVEL ALBUM
CADAVRE EXQUIS
DISPONIBLE !

LES CONCERTS PARISIENS

UNIT Production & Booking

UNIT-PRODUCTION.COM



SAM FENDER
24/02/20 → La Cigale



PATRICK WATSON
26/02/20 → Olympia



LOLA MARSH
19/03/20 → Café de la Danse



THYLACINE
19/03/20 → Olympia



PIERRE LAPOLINTE
30/03/20 → Folies Bergère



NATHANIEL RATELIFF
05/05/20 → Alhambra



PORTICO QUARTET
05/05/20 → Le Trabendo



IZIA
25/11/20 → Le Zénith



Résumé de l'épisode précédent

Vous avez manqué le dernier numéro de *So Foot*? Voici les infos qu'il ne fallait pas louper.

La mère de **Grace Geyoro** lui a toujours interdit de brancher son téléphone dans la salle de bains. **Yannick Cahuzac** n'a en réalité jamais voulu faire mal à qui ce soit. En 2010, Nicolas Sarkozy équipe son avion présidentiel d'un four à pizza. En

2011, Dominique Strauss-Kahn flingue sa carrière politique au Sofitel. En 2012, François Hollande est élu président. En 2013, Jean-Marie Le Pen ne cache pas que Nabilla lui a tapé dans l'œil. En 2014, le site pornographique YouPorn propose à Valérie Trierweiler

de devenir sa nouvelle ambassadrice. En 2015, L'UMP choisit officiellement une nouvelle appellation à forte consonance américaine: les Républicains. En 2016, Donald Trump remporte l'élection présidentielle à la surprise générale. En 2017, François Fillon doit se résoudre à dire adieu à ses rêves d'Élysée. En 2018, Vox devient le premier parti d'extrême droite espagnol à obtenir des députés depuis la mort de Franco. En 2019, Thierry Beccaro quitte *Motus*. **Claude Puel** pense que, dans le football, le copier-coller n'a aucun sens. Le pub de la petite ville de Stockport, au sud de Manchester, vend de la bière corse. **Lilian Compan** est l'étonnant quatrième meilleur buteur de l'histoire de la coupe de la ligue. Selon **Alain Damasio**, célébrer, c'est dire à la face du monde et de ses partenaires qui on est. **Molène** est une île sans plage, sans conserverie de sardines et sans terrain de foot. — STEPHANE MOROT



OURS

S911000, 100 pages, édité par SO PRESS,
SAS au capital de 1 021 510 Euros.
RCS : 744591196
7-9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris
Tél. 01 43 22 86 96 (prélevez-le-mai)
E-mail : prenom.nom@sofoot.com

ADMINISTRATION RÉDACTION CONCEPTION

Gérard, Directeur de la publication F. Annee
Associés Sylvain Heret & Guillaume Bonamy

Directeurs de la rédaction

François Amanieu, Marc Bouégi & Stéphane Rigy
Directeur général Eric Kambouris

Directeur du développement Béatrice Ferst

Responsable administratif et financier

Baptiste Lambert

Administratif et logistique

Nicolas Hervé, Maitri et Anna Khanum

Rédactrice en chef Marisol Heret

Javier Puerto Serrato

Secrétaires de rédaction

François L'Amour-Haret, Okistone, François Monce

Directeur des rédactions numériques

Irene Matanica

Responsable chef sofoot.com

Eric Salomon & Sébastien Poudat

Directeur de rédaction sofoot.com

Julie Cantebrane

Webmasters Gîles François

et Anna Randrianarana

Conception graphique Cyril Fougn

Conseiller en création J. Agullo, Olivier

Ament, Joachim Barthe, Paul Berrier, Vincent

Berthe, Bertrand Bricot, Renan Bouchet, Thomas

Bubot, Pierre Bouzon, Flavien Bories, Sébastien

Boursellin, Maxime Brigand, Laurent Burel,

Avel Cadeux, Florin Catu, Adrien Candau, Romain

Carval, Sébastien Capel-Weller, David Alexander

Cassan, Maxime Chauvin, André Chastang, Douglas

Monica Detocu, Delphine Deneuve, Danièle

Dessaint, Hélène Dernier, Véronique Dherbomez,

Antoine Donnareix, Yannick Dousset, Ophélie

Duchêne, Nicolas Duval, Guillaume Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot, Sébastien Durand, Sébastien Durand,

Thomas Durand, Sébastien Durand, Sébastien

Frérot,

sommaire

Avant-Match

10. Rapido. Sarah Bouhaddi pose les gants et nous apporte son éclairage sur des questions existentielles.

12. Effet papillon. Sans la ruée vers l'or des conquistadors espagnols, sir Alex Ferguson n'aurait sûrement pas reçu une pizza pepperoni sur la tête après un match contre Arsenal. Vérifiable par A + B.

12. Timothée Ostermann. Parce que le foot se joue sur des détails, Dédé s'attaque ce mois-ci aux petits attributs qui donnent du style sur le terrain: bandelettes, boucles d'oreilles et cache-col.

14. Loto Foot. Généralement, les chauffeurs de taxi aiment les paris sportifs. Il fallait donc vérifier si le groupe Thérapie Taxi était lui aussi spécialiste du 1N2.

16. Conspiracy watch. Lyon enchaîne les coups du sort et les galères. Cela ne peut pas être le fruit du hasard.

18. Photobomb. Amine Harit ne compte pas rester à quai. Même si cela implique de se déguiser en cheminot.

20. Annales Football Club. En ces temps de manifs, retour sur l'année 1968, lorsque George Best n'avait pas besoin de soulever des pavés pour trouver la plage.

22. Jeu de l'oie. Tu incarnes le PSG et tu cherches à briller sur la scène européenne. Prends donc tes dés et viens te mesurer à ce parcours semé d'embûches.

24. Jour après jour. Un mois de victoires des Reds, de forêts en feu et de cochons volants.

Enquête

32. Les têtes en l'air. Des scientifiques le disent: les footballeurs ont plus de chances d'être atteints de maladies neurodégénératives que leurs semblables. Est-ce dû à la multiplication des têtes? À l'imprudence des acteurs du foot vis-à-vis des commotions cérébrales? Le football doit-il faire évoluer ses règles pour éviter un drame? Tentative de réponses.



Couverture

38 André Villas-Boas. À la question "faut-il avoir été joueur pour être un bon entraîneur?", les supporters marseillais répondent désormais "non, pas nécessairement". Un enfant de la bourgeoisie portugaise passionné de Football Manager a réussi la prouesse de ramener un OM appauvri sur le podium de L1. Pour autant, rien ne dit qu'il s'inscrira dans la durée sur la Canebière, tant le football n'est qu'un loisir parmi d'autres pour lui.



LA COLLECTION OFFICIELLE DE STICKERS DU CHAMPIONNAT DE FRANCE



**562 STICKERS
DONT 112 SPÉCIAUX !**

2019-2020

www.footpanini.com



LA COLLECTION
OFFICIELLE
DU FOOTBALL
FRANÇAIS

UNFP

LFP

UEFA

CONFEDE

CONCACAF

CAF

CFU

CONMEBOL

FFA

FFBB

FFV

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFM

FFL

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

FFC

FFB

FFA

FFG

FFM

FFP

FFS

FFT

FFW

sommaire

À la culotte

72. Paul Bernadoni. Le portier de Nîmes débute à peine sa carrière, même s'il a une apparence de vétéran. L'international Espoirs a décidé de jouer la carte du mec qui assume son physique de vieux et s'en amuse. Ce qui lui réussit plutôt bien.

Légende

84. Invictus 2. En 1996, quelques mois après le sacre de son équipe de rugby, l'Afrique du Sud bascule de nouveau dans la liesse pour un trophée glané à domicile, sous les yeux de Nelson Mandela: la coupe d'Afrique des nations de football. L'occasion pour tout un peuple de célébrer l'unité retrouvée de la Rainbow Nation. Près de vingt-cinq ans plus tard, que reste-t-il de ce rêve?

Entretiens

48. Iñaki Williams. Il s'est lié à vie ou presque avec le club le plus traditionnaliste du monde, puisque son contrat court jusqu'en 2028. L'attaquant espagnol revient sur son histoire d'amour avec l'Athletic Bilbao.

60. Lucien Favre. La Bundesliga peut confier ses bancs à des trentenaires dépourvus de la moindre expérience du haut niveau (Nagelsmann, Tedesco) comme à des sexagénaires étrangers n'y ayant jamais joué. C'est le cas de Lucien Favre, qui après son aventure niçoise est revenu driver le Borussia Dortmund, futur adversaire du PSG en C1. Interview à haute intensité.

Un León en cage.

Reportages

54. Métro, boulot, corpo. Les grèves massives de la fin 2019 et du mois de janvier ont émaillé le quotidien des joueurs de l'US Métro, le club corse de la RATP, et de leurs adversaires, simples usagers des transports. Le foot permet-il de s'affranchir des clivages?

66. La Paz FC, des flingues et des roses. Un avocat s'est mis en tête de créer une équipe faisant cohabiter anciens Farc et victimes du conflit qui a ravagé la Colombie. Son nom: La Paz FC. Ce projet un peu fou est-il soluble dans un pays aussi instable?

78. L'Eibar du village. Par quel miracle un club de villageois basques, pratiquant un football de ligue 1, a-t-il pu devenir l'équipe préférée de tous ceux qui souhaitent la mort du foot-business?

Culture Foot

90. Yves Plat. Son court métrage *Nefta Football Club*, l'histoire de deux frères qui débattent de Messi et Mahrez, a été sélectionné aux Oscars. Le réalisateur revient sur son rapport au football.

Décrampage

94. L'amateur du mois. On le surnomme El Loco, et ce n'est pas un hasard. Loïc Chabas est un coach obsessionnel, capable d'aller fouiller des poubelles un 24 décembre pour y trouver des notes tactiques.



96. Histoire vraie. À la fin des années 1990, l'humoriste britannique Tony Hawks s'est mis en tête d'affronter des footballeurs internationaux moldaves au tennis, juste pour gagner un pari. Il raconte son périple dans un pays qu'il ne savait alors même pas situer.

98. Pierre La Police vous souhaite la bonne année.

98. Dream team. Le onze type pour passer une bonne Saint-Valentin sans aller au Buffalo Grill.

ÇA VA ÊTRE SPORT !



12 JUIN / 12 JUILLET

SUR RMC,
RADIO DE L'UEFA
EURO 2020

24 JUILLET / 9 AOÛT

SUR RMC, DIFFUSEUR
RADIO OFFICIEL
DES JEUX OLYMPIQUES
TOKYO 2020



TOKYO 2020

RMC

INFO TALK SPORT

Diffuseur radio officiel

RMC
INFO TALK SPORT



Écoutez en direct et en
podcast avec l'appli RMC

index

p.48

Aduriz n.m. Céréale (graminée) originaire d'Extrême-Orient, riche en amidon. *J'aime tous les plats, surtout quand aduriz.*

p.10

Bouhaddi n.m. Sous-vêtement féminin, collant, d'une seule pièce, couvrant le tronc.

p.38

Frade adj. Qui manque de bravoure.

p.38

Helton adj. Se dit d'une paresse héritière et mondaine. *Paresse helton.*

p.60

Koeman n.m. fam. Acteur pornographique.

p.38

Lollichon n.m. Préparation de charcuterie (porc, bœuf haché et cuit dans un boyau), qui se mange telle quelle. *Lollichon sec ; lollichon à l'ail.*

p.20

Bremner n.m. Deuxième mois du calendrier républicain (22 octobre-21 novembre). *Le coup d'État du 18 bremner.*

p.38

Bru interj. (onomatopée) S'emploie pour exprimer une sensation soudaine de frisson (froid ou peur).

p.72

Confais adj. 1. Se dit d'une caisse qui s'interroge (sur une action à mener). *Caisse confais.* **2.** Se dit d'une manière de cuisiner certaines volailles. *Confais de canard.*

p.20

Facchetti n.m. fam. Faculté ou (université) à l'intérieur de laquelle circulent des extraterrestres.

p.84

Fish 1. n.f. Feuille cartonnée sur laquelle on inscrit des renseignements en vue d'un classement. *Établir une fish.* **2. adj.** Se dit d'un contre qui n'intéresse personne. *Contre fish.*



Nelson, première base.



p.20

Morricone 1. adj. Du Maroc. **2.** Se dit de l'art de la Bretagne occidentale. *Art morricone.*

p.84

Moshoeu adj. Regrettable, fâcheux. *C'est moshoeu, ce qui lui arrive.*

p.32

Perquis n.f. abrév. Fouille policière d'un domicile sur ordre judiciaire.

p.60

Raffael n.t. Coup de vent soudain et brutal.

p.72

Sagan n.f. Histoire d'une famille racontée sur plusieurs générations et présentant un aspect légendaire.



Gardien de la paix, avant tout.



p.48
Williams n.m. Bonne poire.

p.38

Simões, médecin ORL français qui passe à la télé, prénommé Michel.

p.20

Stiles n.m. Qualité de quelque chose ou de quelqu'un qui présente des vertus esthétiques originales. *Gangnam stiles.*

p.38

Villas-Boas n.f. pl. Villas à l'intérieur desquelles ondulent de gros serpents carnassiers.



PAR SIM TRIQUETTE



Le coin des parieurs

C'est bien connu, les premiers tours de coupe de France sont souvent l'occasion d'assister à quelques surprises. Et ça, Bryan -aka Sk0uat44- ne l'a pas oublié au moment de poser un combiné de huit matches qui lui a rapporté près de 51 000 euros. Pour une mise initiale de 10 euros.

La magie de la coupe.

TOUS LES MARDIS, RENDEZ-VOUS
SUR LE TWITTER @WINAMAXSPORT
POUR GAGNER JUSQU'À
50 EUROS DE FREEBET !

Répondez correctement au quiz
qui vous sera proposé en
mentionnant le #freebetSoFoot

“Je m'achèterais bien un maillot de Saint-Pryvé Saint-Hilaire”

Tu as gagné grâce à un combiné de huit rencontres et une cote globale de 4436,96. C'est une habitude chez toi de tenter des gros coups de ce style? Ça fait un peu plus d'un an que je parie régulièrement. Et c'est vrai que je ne fais quasiment que des gros combinés comme celui-ci. Et encore, parfois, j'ai des tickets avec une cote à plus de 25 000. Je suis passé plusieurs fois à un ou deux matchs du jackpot. Je ne vais pas mentir, c'est difficile à rentrer, mais le jour où ça paye, ça paye très bien. Surtout qu'habituellement, je ne mise qu'un ou deux euros maximum. Sauf que ce jour-là, je n'avais pas le temps de faire plusieurs grilles comme à mon habitude, alors j'ai misé directement 10 euros sur un seul combiné.

Tu as quand même pris le temps d'analyser les rencontres ou tu as tout posé au feeling? Bien sûr, j'ai quand même étudié la situation. Mais vu que je parie toute la semaine, je connais la forme des équipes. Je savais par exemple que Toulouse était au fond du trou et que son adversaire était dans une bonne dynamique. En revanche, c'est vrai que sur les matchs entre petites équipes, à l'image du match nul entre Sablé-sur-Sarthe et Pau, c'est un peu de la réussite. Pour revenir au match de Toulouse, j'étais parti à la base pour mettre match nul, car la cote était plus réaliste. Mais je me suis dit: "Combien de fois je me suis fait avoir car j'ai pris la cote moyenne et qu'il fallait mettre la plus haute?" Alors j'ai changé mon pari. Heureusement.

Comment es-tu vécu les matches? Tu étais devant ta télévision? Je n'ai rien pu voir. J'étais à un repas de famille dans ma belle-famille. Du coup, je regardais discrètement mon téléphone de temps en temps pour suivre les résultats. Et j'attendais que les buts tombent. J'ai un peu halluciné quand tout est rentré et qu'il ne restait que le match de Lyon, qui débutait un peu plus tard que les autres.



Tu n'as donc pas pu exulter sur le but de Saint-Pryvé Saint-Hilaire à la 96^e minute? C'est vrai que je n'ai pas eu la même réaction que si j'avais été tout seul chez moi! J'ai juste montré mon combiné au cousin de ma copine, qui est un grand parieur aussi. Il a halluciné. Discrètement, car je ne voulais pas attiser les jalouses à table. Je n'étais pas un familier de tous les convives, je connaissais assez mal certains d'entre eux. J'ai donc gardé ça pour moi, même si c'était dur. J'ai averti ma copine quand nous sommes rentrés chez nous.

Tu as pensé à faire un cash out avant le match de Lyon? Ça m'a traversé l'esprit quelques secondes, mais j'étais serein sur le résultat final. D'autant plus que Lyon a rapidement marqué, donc c'était vite réglé. Pour autant, j'ai quand même regardé le match jusqu'au bout, comme pour me convaincre que j'avais vraiment réussi ce combiné. Même à 6-0, je ne voulais pas y croire.

“J'étais à un repas de famille. J'ai juste montré mon combiné au cousin de ma copine, qui est un grand parieur aussi. Il a halluciné”

Au moment où tu as posé ton combiné assez hypothétique, tu t'attendais vraiment à le gagner? J'ai pensé "pourquoi pas?", comme d'habitude. Sauf que c'était la première fois que je misais 10 euros. On va dire que c'est tombé au bon moment. Peut-être que, au fond de moi, je sentais que ça allait passer.

Tu vas te faire un petit plaisir avec cet argent? Je m'achèterais bien un maillot de Saint-Pryvé Saint-Hilaire, mais je ne sais même pas s'ils sont en vente (rires). J'ai hésité à envoyer un message au club d'ailleurs, pour remercier le joueur qui a mis la tête dans les arrets de jeu, mais finalement, je n'ai pas pris le temps de le faire. Avec cet argent, je vais surtout améliorer ma qualité de vie. Manger bien, manger bio. Ce pari tombe à un moment de ma vie où je dois prendre soin de ma santé, donc je me dis que rien n'arrive par hasard. —PROPOS RECUEILLIS PAR STEVEN OLIVEIRA / ILLUSTRATION: WINAMAX

Ça te sert à quoi dans la vie quotidienne de connaître par cœur les tables de multiplication? À bien gérer son compte en banque.

A-t-on le droit de dire "yolo" en 2020? Je ne sais pas ce que c'est, donc j'imagine que ce n'était déjà plus autorisé en 2019.

Pourquoi les Choco BN se laissent-ils manger avec le sourire? Parce qu'ils savent que leur goût est appréciable.

RAPIDO SARAH BOUHADDI

Princesse - Olympique Lyonnais

Mais au fait, qui se charge d'actualiser les pages Wikipedia? J'en sais rien, mais il faudrait dire à celui qui s'occupe de la mienne qu'elle n'est pas à jour.

À part jouer au foot, qu'est-ce que tu sais faire autrement avec tes pieds? Rien. Je ne sais même pas danser. En fait, quand je ne joue pas, ils me servent qu'à monter dans un bus.

Si la vie existe ailleurs que sur Terre, vaut-elle la peine d'être vécue? Oui, si les conditions le permettent, en espérant que ce soit un monde un peu plus calme.

Est-ce que toi aussi tu as des doutes sur le changement climatique alors qu'il fait -3°C dans les Yvelines? C'est vrai que c'est bizarre. Ce qui est incompréhensible, c'est qu'il peut faire 0 le lundi et 10°C le mardi...

Mais qu'est-ce qu'on attend pour filer un oscar à Kad Merad? Qu'il fasse rire les gens.

"Entrer dans une boulangerie et qu'on me dise 'Bonjour monsieur', c'est gênant"

À l'origine, laquelle de l'heure d'hiver ou de l'heure d'été est la vraie heure? L'heure d'hiver. Mais ne me demande pas pourquoi.

Donne-moi un argument contre le foot féminin. Ça abime tes ongles. Je ne fais jamais de manucure par exemple, parce qu'avec des ongles trop longs, tu peux te tordre les doigts. Après, je sais qu'il y a d'autres gardiennes plus *pretty* que moi.

T'a-t-on déjà confondue avec quelqu'un de gênant? Non, mais ça m'est déjà arrivé d'entrer dans une boulangerie et que l'on me dise 'Bonjour monsieur'. Ça, c'est gênant.

Nietzsche disait: "La femme est la seconde faute de Dieu." Quelle est donc la première? De ne pas écouter la femme.

Mais bon Dieu, c'est quoi la moula (cf. la chanson Aristocrate de Heuss l'Enfoiré)? La quoi? J'ai déjà entendu ça dans le vestiaire mais je n'ai jamais osé demander ce que ça voulait dire.

Pourquoi "c'était toujours mieux avant"? Parce qu'on a peur de ce qui va arriver après.

Raconte-nous la pire technique de drague dont tu as été l'objet? Sur les réseaux sociaux: "Veux-tu m'épouser?" PAR MATHIEU ROLLINGER / PHOTO: ICONSPORT



Tous les enfants
font des rêves
mais pour certains
c'est vital de les réaliser.

Depuis 1987, l'Association Petits Princes réalise les rêves des enfants gravement malades.
Pour leur donner l'énergie de se battre contre la maladie, nous avons besoin de vous.



Devenez bénévole ou faites un don
www.petitsprinces.com - 01 43 35 49 00





Après avoir fait chanter "Va te faire enculer, salop(e)" à toute la France, Therapie Taxi est de retour sur les routes. L'occasion de se faire une petite grille entre deux courses.

Mo Salah vs Han Solo

[N] 2

Han Solo qui débarque à bord du Faucon Millénium pour remettre le Ballon d'or à Salah.

Marché de Noël vs mercato d'hiver

[N] 2

Ça dépend pour qui. L'OM, par exemple, ils auraient mieux fait de se balader au marché de Noël ces derniers temps.

Boxing Day vs Black Friday

[N] 2

Ex sequo, surtout au niveau de l'intensité physique.

Raphaël et Adélaïde

[N] 2

vs Jeff Reine-Adélaïde
Un bon match contre Benfica versus un disque de platine... À vous de voir!

After Foot vs After Eight

[N] 2

L'After Foot, parce que c'est dégueulasse, les After Eight.

Egotrip vs tiki taka

[N] 2

Dans les deux cas, c'est fluide, ça coule tout seul et c'est le summum du cool.

Christophe Galtier

[N] 2

vs Jean Paul Gaultier

Christophe, mais en marinère.

Roman Polanski vs Lukas Podolski

[N] 2

Deux gros finisseurs... À vous de voir.

Roméo Elvis vs Romelu Lukaku

[N] 2

Roméo en neuf et demi pour filer des cavalières à Romelu.

La retraite à 38 ans

[N] 2

vs la retraite à 62 ans

[N] 2

La retraite à 62 avec le salaire de 38. Et vice versa.

Therapie Taxi vs UberPool

[N] 2

Therapie Taxi, c'est plus direct.

La descente en ligne 2

[N] 2

vs la redescente du dimanche

Tu te remets plus facilement de la redescente du dimanche.

Bière sans alcool

[N] 2

vs Brest-Dijon le samedi à 17 heures

Brest-Dijon le samedi à 17 heures, parce que ce sont deux bons publics de concert.

Rupture des ligaments croisés

[N] 2

vs une semaine avec Pascal Praud

Les croisés, parce que c'est quand même une bonne excuse pour rater la semaine avec Praud.  PAR NICOLAS FRESCO / PHOTO: ROMAIN RIGAL

Écouter: Cadavre exquis de Therapie Taxi (Panenka music).

TIMOTHÉE OSTERMANN

LE CONTRÔLE ARBITRAL 1/2

AU FOOT, IL EST PRIMORDIAL DE TOUJOURS SOIGNER SON LOOK.



BON S'APPRÊTER POUR SIGNIFIER SES ASPIRATIONS SUR LE TERRAIN.



MAIS CECI À CONDITION DE PASSER LA RIGUEUR DU CONTRÔLE ARBITRAL.



L'anime comics enfin disponible

DRAGON BALL SUPER BROLY

Akira Toriyama



**DISPONIBLE
AU RAYON MANGA**

Glénat

L'EFFET PAPILLON

DE LA CHUTE DE L'EMPIRE AZTÈQUE AU "PIZZAGATE" D'OLD TRAFFORD

Comment la soif d'or des conquistadors espagnols a permis à Cesc Fabregas d'envoyer une pizza dans la tronche de sir Alex Ferguson.



SANTIAGO DE CUBA

1518

Après avoir participé à la conquête de Cuba en 1511, le conquistador espagnol Hernan Cortés décide de reprendre son bateau pour mettre la main sur l'El Dorado, cette contrée mythique supposée regorger d'or. Et selon les différents explorateurs à qui il a pu parler, il se pourrait bien que cet endroit se trouve dans le Yucatan, un État du Mexique actuel. Vamos!



VERACRUZ

1519

Cortés et ses hommes accostent à Veracruz, où ils sont accueillis par des Mayas hostiles à leur débarquement. La chose est sûre, les Espagnols prennent le contrôle de la zone et capturent son cousin Cuauhtémoc, afin qu'il leur révèle où se cache l'or. Le dernier empereur aztèque préfère mourir sans lâcher le morceau. Pour ne pas rentrer bredouilles, les visiteurs se rebattent sur des variétés de fruits cultivés par les Aztèques, notamment la tomate. En 1544, l'ingrédient principal du gaspacho est exporté à Naples, alors sous le contrôle de la couronne d'Espagne. Cool.



TENOCHITLÁN

1520

Nul ne sait si Moctezuma II a été assassiné par les conquistadors ou par son propre peuple. Une chose est sûre, les Espagnols prennent le contrôle de la zone et capturent son cousin Cuauhtémoc, afin qu'il leur révèle où se cache l'or. Le dernier empereur aztèque préfère mourir sans lâcher le morceau. Pour ne pas rentrer bredouilles, les visiteurs se rebattent sur des variétés de fruits cultivés par les Aztèques, notamment la tomate. En 1544, l'ingrédient principal du gaspacho est exporté à Naples, alors sous le contrôle de la couronne d'Espagne.



NAPLES

1889

Le roi Humbert I^e et son épouse Margherita voyagent à Naples dans le cadre de leur projet d'unité nationale. Ravi de cette visite, le pizzaiolo Raffaele Esposito crée une pizza aux couleurs du drapeau italien (verte avec le basilic, rouge avec la tomate, blanche avec la mozzarella) qu'il baptise "Margherita". Avec sa sauce tomate à foison, la Margherita est à l'origine d'un véritable schisme culinaire. Et pour cause, la pizza rossa (rouge) devient dès lors la norme et ringardise la bianca (blanche).



NEW YORK

1890

Devenue un symbole de l'Italie, la pizza rossa traverse l'Atlantique avec tous ceux partis chercher de meilleures conditions de vie aux pays des hot dogs. Aux States, certains jugeront bon d'ajouter de l'ananas à la pizza. D'autres, bien avant eux, préféreront mettre du salami épicé à base de porc et de bœuf sur la sauce tomate. Résultat, la pizza pepperoni reste toujours la plus belle alliance italo-américaine de l'histoire. À égalité avec les westerns spaghetti, évidemment.



MANCHESTER

2004

Manchester United met fin à la série d'invincibilité d'Arsenal à Old Trafford (2-0). L'après-match est houleux et Alex Ferguson reçoit une pizza sur la tronche. Il faut attendre 2017 pour que Cesc Fabregas avoue être l'homme à l'origine du "pizzagate". En 2020, l'Espagnol lève le dernier voile sur cette obscure affaire en révélant la nature exacte du projectile envoyé à l'Écossais: "Une pizza pepperoni". Bon appetito! PAR JPS / PHOTOS: DR ET ICSPORT

...

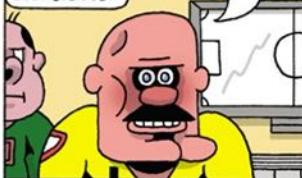
TIMOTHÉE OSTERMANN

LE CONTRÔLE ARBITRAL 2/2

CAR LE RÈGLEMENT STYLISTIQUE EST TRÈS STRICT.

ENLEVEZ - MOI

TOUS LES BIJOUX, BOUCLES D'OREILLES, GOURMETTES, ALLIANCES, CHAÎNETTES, TRESSAGES BRÉSILIENS ET AUTRES SCÔUDOUS.



ET L'ARBITRE SE DOIT DE TOUJOURS RÉGULER LES ÉVENTUELS ÉCARTS POUR ASSURER UN MAXIMUM DE SÉCURITÉ.

JE NE TOLÉRERAI AUCUN

BRACELET ANTI-TRANSPIRATION QUI NE SOIT PAS DE LA MÊME COULEUR QUE VOTRE MAILLOT.

ET MERDE.

ET ÇA VAUT AUSSI POUR LES SOUS-PULLS.

AHH PUTAIN...



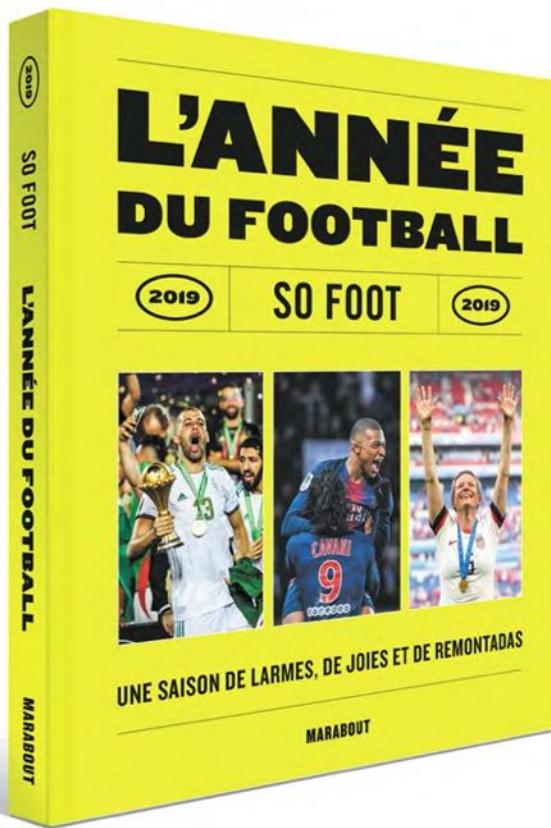
ET CE MÊME S'IL FAUT BOUSCULER LES CROYANCES DES UNS ET DES AUTRES.

MONSIEUR L'ARBITRE, LUI, Y PEUT VRAIMENT PAS METTRE SON MAILLOT DANS L'SHORT, C'EST NOTRE JOUEUR TECHNIQUE ...



Ostermann.

DANS TOUTES
LES BONNES
LIBRAIRIES



LA RÉTRO 2018-2019 À LA SAUCE SO FOOT

CONSPIRACY WATCH

QUI TENTE DE COULER L'OL?

RUDI GARCIA EST CHOISI CONTRE L'AVIS GÉNÉRAL

Les faits: Les Lyonnais auraient pu avoir un coach de l'envergure de Mourinho et le sourire. Mais non. Les Gones se retrouvent avec Garcia, une pétition contre son arrivée et des camions entiers de tweets mécontents. C'est peu dire que l'ancien Marseillais n'est pas accueilli à bras ouverts dans la capitale de la quenelle.

La théorie fumeuse: Macron est un fervent supporter de l'OM, l'ancien employeur de Garcia... Comme par hasard! Ne nous faites pas dire ce qu'on n'a pas dit, mais si on apprenait que le technicien français est en service commandé pour faire couler l'un des concurrents directs du club préféré du Méprisant de la République, on ne serait pas plus étonnés que ça... Mais libre à vous de ne pas lire entre les lignes.

La vérité vraie: Des Garcia en Espagne, c'est comme les Russes à Monaco, il y en a treize à la douzaine. Aulas croyait tout simplement recruter Jean-Louis Garcia, le remarquable coach de l'AS Nancy-Lorraine. Mais évidemment, impossible d'avouer ça aux marchés financiers, sous peine de faire dévisser la valeur de l'OL en Bourse.

GUERRE ENTRE JOUEURS ET SUPPORTERS

Les faits: "Marcelo, garde tes doigts pour ta femme." C'est le subtil message déployé par les Bad Gones en réponse aux doigts d'honneur du Brésilien vers le virage nord; des doigts qui répondent à une banderole insultante ("Marcelo dégage" sous un dessin d'âne), elle-même déployée en réaction à des posts Insta de la femme du Brésilien, qui réagissait à ce ne sait plus trop quel regard de travers. L'ambiance est fraîche, et Depay se charge de la réchauffer en se lançant à la poursuite des ultras après la qualification en huitième de finale de LDC. Yolo.

La théorie fumeuse: Et allez, les journalopes qui tentent de caricaturer une petite mésentente entre les riches footballeurs et les fans modestes, qui continuent de venir au stade sans que la pénibilité de leur statut de supporters d'un club qui n'a gagné que des coupes depuis 2008 soit reconnue. On peut bien raconter n'importe quoi, tant que ça fait vendre du papier...

La vérité vraie: Si vous êtes au fait des grandes tendances actuelles, vous constaterez un vrai boom des salles d'escalade un peu partout en France. Joueurs et Bad Gones ne font rien d'autre que se mettre eux aussi à l'escalade, en bons moutons victimes de l'époque qu'ils sont tous. Vivement le retour du yoga!

DEPAY ET REINE-ADÉLAÏDE SE PÉTENT LE MÊME SOIR

Les faits: Deux actions anodines, deux prises d'appuis un peu baroques, et un seul et même verdict -rupture des ligaments croisés- qui glace l'échine du premier footix venu. Ce 15 décembre, avec le forfait de Depay et Reine-Adélaïde pour le reste de la saison, le public stéphanois a eu ses cadeaux de Noël en avance.

La théorie fumeuse:annoncée depuis plusieurs mois déjà, l'arrivée supposée de Giroud ne va pas sans quelques grincements de dents. De là à dire que certains ont préféré se pétir les ligaments plutôt que d'avoir affaire à ses fameuses remises de la tête, il n'y a qu'un pas qu'on vous laisse franchir...

La vérité vraie: Un album pour Travis Scott, deux pour Kanye West, et rien du côté de Depay en 2019. En 2020, le MC batave avait à cœur de trouver du temps pour combler les lacunes de sa discographie. Et Reine-Adélaïde, alors? Bah, on a toujours besoin d'un bon backupper.



Rudi can fail.

SYLVINHO S'EST FAIT SAVONNER LA PLANCHE

Les faits: "Je prends un risque, comme j'en ai toujours pris dans ma vie," déclarait Aulas lors de la présentation de Sylvinho. Trois victoires en onze matchs plus tard, JMA lourde Petit Sylvain. Mais pourquoi le Brésilien a-t-il échoué?

La théorie fumeuse: Toujours là quand il est question d'ambulances, Garcia explique le début de saison raté par un "manque de travail foncier durant la période estivale" de Sylvinho et son staff. Et ceux qui ne sont pas contents, c'est pareil. Hé patron, la petite soeur!

La vérité vraie: Sylvinho n'existe pas. Il s'agit d'un coup de billard à trois bandes de JMA pour faire semblant de donner les clés du sportif à Juninho, afin qu'après onze matches, Jean-Michel ne dise surtout pas explicitement: "Vous voyez comment ça se passe quand c'est pas moi qui fais l'équipe?" PAR MAXIME CHAMOUX

ET SYLVAIN GOUVIERNE / PHOTO: ICONSPORT

TAMPON!

* HORS-SÉRIE 2020

**QUE
DEVIENT
LA 3^e
MI-TEMPS?
Enquête sur la bringue en 2020**

**LE RACING
SHOW-BIZZ
GIN-TONIC, COLOC
ET NŒUDS PAP'**

**JEAN-PIERRE
RIVES
ENTRETIEN
HAUT PERCHÉ**

**PATRICK
SÉBASTIEN
"CHAMPION D'EUROPE,
MA POULE!"**

France métropole/Île-de-France 6,50€ - Belgique 7,50€ - Canada 11 CAD

L 15943 - 10 - F: 6,50 € - RO



CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

PHOTOBOMB

RAIL N'B FEVER

Intérieur esprit factory pour Amine, validé par La Maison France 5.

Elles sont quand même très, très grosses les autos tamponneuses en Allemagne.

Bien vu la veste camouflage pour échapper aux contrôleurs!

N'Golo Kanté.

Amine en pleine reconstitution de l'accident qui a coûté sa main à Jamel Debouze.

Il est là, le prochain diamant que Neymar va se foutre sur l'oreille.

Pause déjeuner ou grève générale? En tout cas, y a personne.

"Ne mets pas tes mains sur la porte, tu risques de te faire pincer très fort." Et ça, Amine l'a bien assimilé.

Qu'est-ce qui est jaune et qui attend?

Que des numéros 40 sur ma ligne.

Mettez des putains de chaussettes, c'est l'hiver les gars!

Pete Doherty likes this.

Qui a dit que les footballeurs étaient éloignés des problématiques sociales? Exilé à Schalke 04, le Franco-Marocain Amine Harit a tenu à apporter son soutien aux cheminots mécontents à sa manière. À moins qu'il ne cherche à négocier un transfert vers le Lokomotiv Moscou.

Par l'Amicale Pharaon de Winter, à Ligonnès

Photo: Imago/Panoramic

CONSULTEZ TOUTES NOS OFFRES SUR:

abo.sopress.net

Abonnement classique ou à durée libre. Paiement sécurisé – accès à votre compte afin de consulter vos abonnements et modifier vos coordonnées.

ABONNEMENT

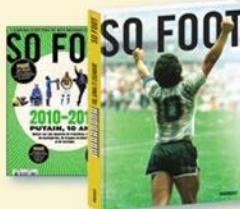
UN AN:
39€
(10 NUMÉROS)



Je m'abonne au tarif de 39 euros
au lieu de 45 euros pour recevoir
SO FOOT tous les mois (10 numéros).

1 an **39€**

UN AN:
65€
+ BEAU LIVRE



Je m'abonne avec le nouveau
livre SO FOOT sur Diego Maradona.

1 an **65€**

UN AN:
65€
+ MAILLOT



- S
- M
- L
- XL

Choisissez votre taille :

Je m'abonne avec le maillot
Naples de Diego Maradona.

1 an **65€**

France Métropole

Livraison sous 4 semaines max

PAIEMENT PAR CHÈQUE

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Email

Téléphone

Offre valable jusqu'au 10 mars 2020. Retrouvez l'ensemble de nos offres et achetez les anciens numéros sur abo.sopress.net

Les informations recueillies sont nécessaires pour la mise en place et le suivi de votre abonnement. Elles font l'objet d'un traitement informatisé et sont destinées au service abonnement de SoFoot/SoPress. Sauf opposition de votre part à exercer auprès de SoPress comme indiqué ci-dessous, elles pourront être utilisées à des fins de prospection et/ou cédées à des tiers. Vous disposez d'un droit d'opposition, d'accès, de modification, de rectification, et de suppression des données vous concernant (loi "Informatique et Libertés" du 6 janvier 1978) que vous pouvez exercer auprès de SoPress, 9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris ou abonnement@sopress.com

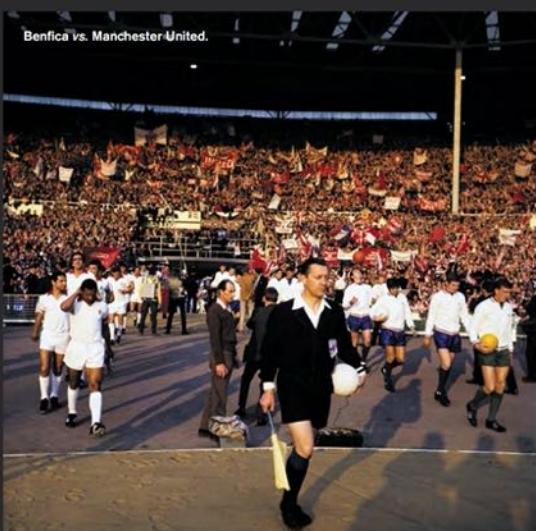
À découper ou à photocopier, et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre de SOPRESS à : SO FOOT, service abonnement, 9 rue de la Croix-Faubin 75011 Paris

19 68

ANNALES FOOTBALL CLUB

"Soyez réalistes, demandez l'impossible." La preuve: le Manchester United de Matt Busby remporte la première C1 de son histoire face au Benfica d'Eusébio grâce à Bobby Charlton, Nobby Stiles et George Best. En bon joueur, ce dernier a sûrement dû apprécier Vixen, un navet devenu culte grâce aux seins XXL de ses actrices. Moins sexy, mais tout aussi important, les Verts s'offrent un doublé dans une France où il est interdit d'interdire. C'est en tout cas ce que clament les soixante-huitards qui battent le pavé, celui sous lequel se trouve la plage, selon eux. Mais tout le monde ne manifeste pas contre la guerre du Vietnam en proniant le *peace and love* en pattes d'éph. Dino Zoff, Giacinto Facchetti et Gianni Rivera – vainqueur de la C2 avec le Milan AC contre Hambourg – choisissent de garder les pieds sur terre et leurs cheveux courts pour arracher des mains des Yougoslaves le seul Euro de l'histoire de la Nazionale. Du *made in Italy* efficace mais beaucoup moins mémorable que les westerns spaghetti de Sergio Leone et de son acolyte Ennio Morricone... Sinon, à Mexico, Tommie Smith, champion olympique du 200 mètres, brandit un poing ganté à la manière d'un Black Panther juste avant de recevoir sa médaille d'or. Aux States, Martin Luther King est assassiné, et en Inde, les Beatles découvrent la méditation transcendante. Un délire de hippies dont n'a sûrement pas eu besoin le capitaine de Leeds, Billy Bremner, pour soulever la C3 (qui s'appelait encore coupe des villes de foires), remportée contre Ferencvaros.

PAR IPS / PHOTOS:





Paris plage.

*Prends-en de la graine,
O.J. Simpson.*

Jeanne Mas likes it.

Nouvelle C2

et nouvelle tradition inaugurée en cette saison 83-84: se faire sortir par la Juve. Malgré un séduisant duo Pilorget-Abreu, tu prends une leçon de catenaccio. Un classique 0-0 au retour et tu sors en huitièmes. Go en case 6 pour retenter ta chance contre la Vieille Dame.



Pour ta première épopée continentale, tu bats Waterschei à l'aller (2-0) et tu inventes le concept de *remontada* au retour, en te mangeant un joli 3-0 sur le "terrain de campagne" des Belges, selon le président Borelli. Reste coincé avec une mauvaise foi à la porte des demies.



Malgré un Raymond Domenech titulaire, tu sors d'une belle saison 81-82: septième de D1, vainqueur de la coupe de France et vainqueur 1-0 contre une sélection de joueurs de la Vienne. Commence donc ta grande aventure européenne en case 2.



Quarts de finale en 82-83,

huitièmes en 83-84, ton amour de la logique te pousse à te faire sortir en seizeièmes par un club hongrois au nom d'événement caritatif contre une maladie rare: Videoton. Recule d'une case, comme chaque année.



C1 86-87. Comme Lionel Jospin quelques années plus tard, tu te fais bouter sans gloire au premier tour. Mais là, au contraire de Lionel, ce sont des communistes qui te sortent: les Tchécoslovaques du FC Vrkovice. Tu te tires de la vie européenne pendant deux tours.



89-90, tu élimines de justesse l'épuvantail finlandais Kuusysi Lahti au premier tour. T'es un champion. Et tant pis si la Juve te tape au tour suivant, ta saison est réussie! Avance de deux cases.



Grâce

à Yannick Noah et à ta victoire contre le Rapid de Vienne en finale de C2, tu invites dans la cour des grands aux côtés du FC Malines, du Dinamo Tbilissi ou encore du Slovan Bratislava. File bomber le torse en case 10.

C3 92-93, tu affrontes la Juve en demi-finales, devine ce qui va t'arriver? Bravo, tu recules de deux cases.



Mars 93. Un coup de casque du futur ex-entraîneur de Toulouse te permet d'éliminer le Real Madrid en quarts de finale de C3. Avance de six cases avec ta grosse paire de cojones.



En 97, la Juve s'essuie les pieds sur ton équipe: 9-2 sur l'ensemble des deux matchs de coupe de l'Europe, dont un joli 1-6 au Parc. Prends tes posters de Dely Valdés et Algerino (pas le rappeur, l'autre) et dégagé en case 3.



Par souci de respect des quotas de joueurs à cernes, tu alignes à Bucarest un Laurent Fournier pourtant suspendu. Tu perds 3-0 sur tapis vert mais tu ratrapes la situation en infligeant une manita aux Roumains au Parc. Célèbre comme il se doit ce tour préliminaire de LDC de l'été 97 en avançant d'une case.



JEU DE L'OIE

PARIS, CAPITALE EUROPÉENNE



En 2002, régale-toi de ce tirage de seize-èmes de finale de C3 et baisse-toi pour cueillir ce sympathique Boavista Social Club. Écrasé le 2-1 au Parc, puis offre-lui le penalty de la qualif au retour devant 5500 supporters portugais déchaînés. Continue de gâcher Ronaldinho et recule d'une case.



Ajoute une ligne à ton palmarès en remportant la prestigieuse coupe Intertoto. Malheureusement, tu oublies de faire réviser ces ailes qui te poussent dans le dos et tu rentres à la maison après les seize-èmes de C3 2001-2002 suite à un double 0-0 face aux Rangers. Fais du surplace.



Confiant comme tout après être sorti de la première phase de poules, tu prends La Corogne de haut. Commence par mener 1-0 et incline-toi naturellement 1-3. Au retour, assure-toi d'omer ton fusil en mousse d'une belle fleur. Tu mènes 0-3, mais perds quand même le match. Recule de sept cases pour la peine.



Les Bleus de Zizou sont champions du monde, mais toi, tu te fais éjecter par le Maccabi Haifa. Go en case 7.



Décidément, ces lusophones! Après avoir terrassé le Karpaty Lviv et le Bate Borisov, tu échoues aux portes de la gloire en huitièmes de finale de C3 devant un Benfica intraitable. Fuis les vannes pourries de tes potes portugais en avançant de trois cases.



Après des années passées à partir après le vin d'honneur, tu es enfin invité à la table des grands d'Europe. Fort de ton mariage avec QSI, tu fais jeu égal avec le Barça en quarts de LDC... Mais tu perds quand même. Avance d'une case, mais pose-toi les bonnes questions.



8 mars 2017: entrée dans le langage courant du mot "remontada". Recule de onze cases si tu as un peu d'empathie ou avance d'une si tu aimes rigoler.



Un mental de champion. Tu ne fais qu'une bouchée de ces ordures de Chelsea que tu as recroisées en huitièmes. Face au Barça en quarts, tu prends l'équivalent de 5-1 sur les deux matchs, mais c'est pas grave, parce que tu as battu les Blues! Reste là où tu es.



En 2014, tu montes en puissance. Après un quart de finale aller parfait contre Chelsea à domicile (3-1), tu te sens fort, conquérant, sûr de tes qualités. Devine la suite... Recule d'une case.



L'hiver n'en finit pas, tu as l'impression de regresser, psychologiquement, tu es un tapis de bain. C'est un peu triste, mais dis-toi que tu aurais pu perdre contre une équipe C de Manchester évoluant en rose. En attendant Dortmund, recule de cinq cases si, comme Nasser, tu ne "gombran bah". PAR MAXIME CHAMOUX ET SYLVAIN GOUVERNEUR / PHOTOS: ICONSPORT ET DR

JOUR APRÈS JOUR

UN MOIS DE VICTOIRES DES REDS, DE FORÊTS EN FEU ET DE COCHONS VOLANTS

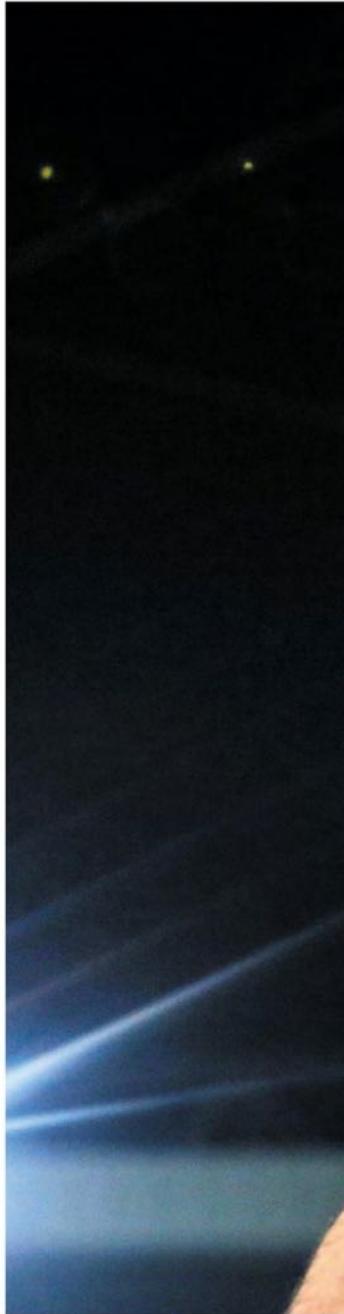
JEUDI 26 DÉCEMBRE. Eh oui, Noël, c'est déjà fini, et pendant que tu enchaines une soupe et une tisane pour te remettre des excès de la veille, le Père Noël fait des heures sup' ! L'AC Milan trouve sous son sapin un Ibrahimovic de seconde main, mais encore vaillant. Pas mal, mais on peut faire plus original : à Colorado Springs, aux États-Unis, un sexagénaire décide de braquer une banque puis de distribuer les billets aux passants, dans la rue, en criant "Joyeux Noël !" Amour de son prochain toujours, le gardien ukrainien Andriy Lunin, prêté par le Real Madrid à Valladolid (il est depuis passé à Oviedo) fait sa demande en mariage dans le rond central du stade José-Zorrilla. Une séquence émotion qui ne manque pas de rendre le King Cantona nostalgique : "Manchester United occupe une place spéciale dans mon cœur. Mais regarder United en ce moment, c'est un peu comme faire l'amour pour un vieil homme : Vous essayez de toutes vos forces, mais au bout du compte, tout le

monde est un peu déçu." Presque autant que Grizou lorsqu'il repense à son pénalty raté en finale de ligue des champions 2016, perdue par son Atlético contre le Real. "Ça fera toujours mal, parce que c'était mon but, c'était mon rêve, le rêve de tout le club et je l'avais dans les pieds. Je suis sûr que cela me fera du mal dans dix ou quinze ans." Pendant ce temps-là, de l'autre côté de la Manche, Liverpool fait tout ce qu'il faut pour ne pas avoir de regrets, et profite du Boxing Day pour régler son dauphin Leicester (0-4), enchaînant ainsi une dix-septième victoire en 18 matches.

VENDREDI 27 DÉCEMBRE. La surdose de football pendant les fêtes n'amuse plus du tout Ole Gunnar Solskjær : "Je pense que ce n'est vraiment pas juste envers les garçons. Ce n'est pas juste d'attendre d'eux qu'ils soient à leur meilleur niveau mentalement et physiquement quarante-huit heures après avoir déjà joué." Vu ce que les Red Devils proposent

le reste de l'année, ils pourraient quand même faire un petit effort. Maigre consolation, les supporters mancuniens peuvent toujours se consoler de la défaite de City à Wolverhampton (3-2). Pendant que Pep dit adieu au titre, l'attaquant de West Ham Michail Antonio décide de conduire sa Lamborghini avec un déguisement de bonhomme de neige et finit dans le local à poubelle d'une maison. Quelqu'un pour lui expliquer que, quand un cadeau de Noël déçoit, le plus simple est encore de le revendre discrètement sur leboncoin ?

SAMEDI 28 DÉCEMBRE. Manuel Pellegrini est remercié par West Ham et Thiago Motta, l'homme qui ambitionnait de révolutionner le football avec des systèmes tactiques inédits, est dégagé du Genoa deux mois après son arrivée au club. La ligue 1 ne fait pas non plus de sentiments puisque l'AS Monaco vire pour la deuxième fois de l'année Leonardo Jardim. Le Portugais est remplacé



"MGM presents..."





par Robert Moreno et son look de flic en civil. Si ça se trouve l'Espagnol aura peut-être le temps de s'intéresser à ces dealers niçois qui impriment des jolis flyers proposant le grammie de coke à 40 euros. Eh ouais, les soldes n'ont pas encore commencé.

DIMANCHE 29 DÉCEMBRE. Les Rangers de Steven Gerrard remportent le Old Firm au Celtic Park pour la première fois depuis 2010, au terme d'un match épique (3-4) qui a fait honneur au *fighting spirit* à l'écosse, le milieu du Celtic Ryan Christie écopant même de deux matchs de suspension pour avoir écrabouillé les testicules d'Alfredo Morelos. Un peu plus au sud, Liverpool dompte les Wolves (1-0) : ça fait 18 sur 19.

"Je ne vous laisserai pas partir si on descend en ligue 2 ! J'ai la capacité financière de vous garder pour que vous remontiez le club, vous allez tous crever avec nous" Olivier Sadran

à ses joueurs après l'élimination en coupe de France du TFC

LUNDI 30 DÉCEMBRE. Si vous cherchez un sujet susceptible de fourrer le boxon à table pendant le réveillon, la VAR est toujours aussi efficace. Même à l'IIFAB (International Football Association Board), le sujet semble exaspérer pas mal de gens, et notamment le secrétaire général Lukas Brud : "Si quelque chose n'est pas net à première vue, alors,

cela ne devrait pas être pris en considération. Regarder un angle de caméra est une chose, mais en regarder quinze, en essayant de trouver quelque chose qui n'était peut-être même pas là, ce n'était pas l'idée initiale." Kevin-Prince Boateng n'avait peut-être pas non plus envie de finir l'année en parlant de dépression mais c'est pourtant ce qu'il a fait. "Il faudrait

faire une enquête pour savoir combien de joueurs aiment encore s'entraîner et jouer au football. La pression est énorme et provoque même des dépressions. Il y a des moments où jouer me procure vraiment du plaisir, et d'autres fois... pas du tout." Le milieu de la Fiorentina est moins sentimental avec la nouvelle génération : "Ils ne travaillent pas leur talent, et croyez-moi, je sais ce que ça veut dire... Certains conduisent une Mercedes à 19 ans et ils sont si talentueux qu'ils ne font rien pour s'améliorer. Pas de rab à l'entraînement, rien. Ils pensent surtout à jouer à la Playstation et à regarder Instagram." À propos d'applications numériques chronophages, Sharon Stone, qui a essayé de s'inscrire sur le site de rencontres Bumble, a vu son

Même les portes tombent en ruines.

profil se faire désactiver par les administrateurs, ceux-ci pensant à un fake. "Certains utilisateurs ont signalé mon compte parce qu'ils n'imaginaient pas possible que ce soit vraiment moi." Si même Sharon ne parvient plus à pécho...

MARDI 31 DÉCEMBRE. Bon, il est vraiment temps de changer d'année, parce que tout part complètement en vrille, même chez les millionnaires: Carlos Ghosn s'enfuit du Japon caché dans une malle et trouve refuge au Liban, alors que Colin Weir, un Écossais qui avait gagné 161 millions à l'EuroMillions en 2011 et qui était devenu actionnaire majoritaire du Partick Thistle FC (D2 écossaise), meurt quelques jours avant d'honorer sa promesse de faire don de ses parts aux supporters du club. Comme quoi, ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers... Une maxime que ne renierait certainement pas Mino Raiola, lequel évoque l'avenir de son poulain Paul Pogba: "Il veut être dans un club qui bataille pour le titre et, espérons-le, pour la ligue des champions. Je n'ai rien dit de choquant. Et je ne suis pas le seul à m'en préoccuper. Le propriétaire du club n'est-il pas inquiet? Je pense que tous ceux qui sont amoureux de Manchester United le sont. Moi, ça m'inquiète. Je ne suis pas fan de Manchester United mais j'ai un intérêt très direct." Et l'intérêt de Mino se mesure en commissions.

MERCREDI 1^{er} JANVIER. Bonne année à tous! Les célébrations du nouvel an évoquent de jolis souvenirs à Nani, l'international portugais aux 230 caps sous le maillot de MU: "Je ne vais pas mentir, j'adorais sortir. Je sortais les veilles de jours off, par exemple, ou pour des occasions particulières comme Noël ou le Nouvel An. Tout le monde s'en fout, en Angleterre. Au Nouvel An, même les ivrognes peuvent aller s'entraîner, ça n'intéressait pas Ferguson." Gueule de bois toujours, avec cette nouvelle défaite des Red Devils à l'Emirates (2-0) pour la première victoire d'Arteta sur le banc des Gunners. José Mourinho, quant à lui, n'a pas besoin d'avoir abusé de la boisson pour s'adonner à son sport favori: parler encore et encore. Défait sur la pelouse de Southampton (1-0), le nouvel entraîneur des Spurs ramasse

un jaune en allant espionner les notes du staff adverse pendant la rencontre, et dézingue Tanguy Ndombele en conférence de presse: "Il est tout le temps blessé. Il est blessé, pas blessé, il joue un match, la semaine suivante il est blessé..." Pour parachever son one-man-show, José propose une rediffusion de ses critiques contre l'arbitrage, en l'occurrence la VAR. "Je pense que les arbitres ne sont plus arbitres. La VAR devrait changer de nom, parce que ça ne convient pas: ça devrait être VR (video referee). Les arbitres sur le terrain ne sont plus les arbitres, ils sont assistants. Ce sont ceux dans le camion qui prennent les décisions." Nous sommes en 2020, et ce monsieur n'a toujours pas pris la résolution d'assumer ses responsabilités lorsqu'il perd un match.

Adama, c'est difficile à croire. Mais pas autant que la carte de vœux envoyée par l'AS Nancy Lorraine à ses supporters, représentant une carte de la ville de Nancy, des coordonnées GPS et une mention "Ma place est ici" sur le stade Marcel-Picot. Sauf que la latitude et la longitude données ne sont pas celles de l'enceinte, mais celles d'un cimetière, trois kilomètres plus loin, où repose justement Marcel Picot. René Girard commence l'année 2020 sous les meilleurs auspices: l'ancien coach de Montpellier a enfin trouvé du boulot et s'est engagé avec le Paris FC. On a hâte de le voir coacheur Jérémy Menez. Ah, et au passage: 19 sur 20 pour Liverpool, vainqueur de Sheffield (2-0).

VENDREDI 3 JANVIER. Ce n'est

est victime d'un accident mortel en rentrant de l'entraînement, après avoir perdu le contrôle de sa voiture.

SAMEDI 4 JANVIER. Pendant que Donald Trump profère des menaces envers l'Iran dans des tweets écrits en majuscule, tenons-nous prudemment à l'écart de la folie du monde, et écoutons plutôt les conseils diététiques de Raphaël Varane, lequel explique qu'il se blesse moins depuis qu'il a changé de petit-déjeuner: "Pendant vingt-trois ans, je prenais le même petit-déjeuner. Du jour au lendemain, je me suis dit que ça ne marchait pas, que je me blessais, donc j'ai changé certaines habitudes, comme ça, du jour au lendemain. Et actuellement, ça me réussit plutôt bien." Cameron Diaz aussi va devoir changer sa morning routine, puisqu'elle est maman, à 47 ans. Bravo à elle, même si elle a décidé d'appeler sa fille Raddix. C'est toujours mieux qu'une élimination contre Saint-Pryvé Saint-Hilaire (1-0) cela dit. Malgré cette énième humiliation de la saison et une série de dix défaites consécutives, le coach du TFC, Antoine Kombouaré, assure que ses joueurs "ont fait le match qu'il fallait." Solidaire de la politique sportive menée par son staff technique, le président du club, Olivier Sadran, promet lui aussi de tirer tout le monde vers le bas: "Je ne vous laisserai pas partir si on descend en ligue 2! J'ai la capacité financière de vous garder pour que vous remontiez le club, vous allez tous crever avec nous."

DIMANCHE 5 JANVIER. Comment rendre la VAR encore plus insupportable qu'elle ne l'est déjà? La FIFA et l'UEFA ont la réponse à cette question, et étudient la possibilité de diffuser des publicités sur les écrans géants des stades pendant les interruptions de jeu. Mieux vaut ne pas penser à quoi ressemblera le football dans quelques années. Prémonitions, toujours: en Angleterre, dix-huit mois après avoir déclaré sur Twitter qu'il "adorerait jouer contre John Stones chaque semaine," parce qu'il marquerait "40 buts par saison," l'attaquant de Port Vale (D4 anglaise) croise la route du défenseur de Manchester City en FA Cup et en profite pour tenir ses promesses en inscrivant un calot, malgré la défaite des siens

Blessure aux gencives.



"Tanguy Ndombele est tout le temps blessé. Il est blessé, pas blessé, il joue un match, la semaine suivante il est blessé..." José Mourinho, au sujet de sa nouvelle tête de Turc

JEUDI 2 JANVIER. Formé au Barça et nouvelle coqueluche de Premier League, le jeune Adama Traoré impressionne par sa vitesse de pointe supersonique et pour les mensurations de ses biceps, plus gros que les cuisses de Roberto Carlos: "Je ne fais pas de pompes ou de musculation, jure le joueur de Wolverhampton. C'est difficile à croire, mais je ne fais rien de tout cela. C'est génétique. Je fais des exercices, mais pas trop non plus, parce que je prends de la masse musculaire très vite." Eh bien oui,

que le troisième jour de l'année, et le hashtag #WVIII figure déjà parmi les tendances Twitter, suite à l'assassinat du général iranien Qassem Soleimani par les forces américaines. De l'autre côté de la planète, l'Australie est la proie des flammes: en plus des huit morts et de la vingtaine de blessés, on évalue à plus d'un demi-milliard le nombre d'animaux qui ont péri à cause des incendies monstrueux qui ravagent le pays. La suite de la journée n'est pas plus gaie: le jeune joueur guingampais Nathaël Julian



"C'est un rabbin, un imam et un prêtre qui entrent dans un bar..."

“Manchester United occupe une place spéciale dans mon cœur. Mais regarder United en ce moment, c'est un peu comme faire l'amour pour un vieil homme: Vous essayez de toutes vos forces, mais au bout du compte, tout le monde est un peu déçu”

Eric Cantona, supporter impuissant

(4-1). Autre but aussi important qu'inutile, Mario Balotelli est l'auteur du premier pion de la décennie en Serie A, contre la Lazio (1-2). Détail amusant: Super Mario était également le premier buteur de l'année 2010 en Italie, sous le maillot de l'Inter Milan. Pas sûr toutefois que l'ancien Niçois garde un beau souvenir de cette rencontre, puisqu'il a été de nouveau la cible de cris racistes descendants des tribunes. L'année ne démarre pas non plus sur les meilleures bases pour l'Olympique de Marseille, qui encaisse son premier but de 2020 au bout de vingt secondes passées sur la pelouse de Trélissac. Un but inscrit

par le postérieur de l'attaquant Abdoulaye Diaby. L'OM décroche finalement sa qualification aux tirs au but, et marque le coup en repartant avec sa part de la recette, plutôt que de la laisser au club amateur comme il est de coutume. Bref, on est en 2020, personne n'a visiblement pris la bonne résolution de changer. Sauf le TFC, qui change d'entraîneur: bye-bye Antoine!

LUNDI 6 JANVIER. Un sondage allemand classe les plus grandes menaces pour la paix mondiale: sans surprise, Donald Trump arrive en tête avec 41% des suffrages, loin devant Kim Jong Un (17%), Ali

Khamenei (8%) et Poutine (8%). Une première position qui monte visiblement à la tête du président américain, dont le scalp est mis à prix en Iran pour 80 millions de dollars, mais qui continue de tweeter en majuscules (*"L'IRAN NAURA JAMAIS L'ARME NUCLÉAIRE"*) pendant qu'un communiqué annonce par erreur le retrait des forces américaines du sol irakien. La fin du monde est pour bientôt. Landernau se dépêche donc d'organiser le plus grand rassemblement de Schtroumpfs au monde: ils devront être au moins 2763, le 7 mars prochain, pour battre le record de la ville de Lauchringen, en Allemagne. Si vous ne savez pas quoi schtroumpfer ce jour-là...

MARDI 7 JANVIER. Lors de la 77^e cérémonie des Golden Globes, à Los Angeles, le comique britannique Ricky Gervais, maître de cérémonie, invite les stars qui viendront chercher leur trophée à éviter les discours politiques hypocrites: *"Prenez votre prix et cassez-vous!"* Autre coup de sang, celui du tennisman grec Stefanos Tsitsipas, éliminé de l'ATP Cup, qui évacue sa rage en explosant

sa raquette, blessant au passage son père assis à ses côtés, avant de se faire engeuler par sa mère, installée en tribune juste au-dessus de lui. Plutôt que de faire son Benoit Paire, on conseille à Stefanos de prendre des cours de yoga auprès de Pep Guardiola, toujours prêt à relativiser ses échecs: *"Si j'étais sans club et que je n'avais pas d'offres, j'irais aux Maldives pour me reposer. Enfin, peut-être pas aux Maldives, parce qu'il n'y a pas de terrain de golf, mais je n'irais jamais chez une équipe rivale comme Manchester United ou le Real."* En attendant de s'amuser sur les greens avec Antoine Kombouaré et Laurent Blanc, Pep passe le temps en roulant sur les rivaux en question. City prenant une sérieuse option sur United lors de la demi-finale aller de la League Cup (3-1). La routine pour Kevin De Bruyne: *"Nous n'avons eu besoin que de quinze minutes pour préparer cette rencontre."*

MERCREDI 8 JANVIER. Deux entraîneurs, deux défaites, deux ambiances. *"Je vais regretter la coupe de la ligue"*, s'émeut Thierry Laurey, suite à l'élimination de

Strasbourg à Reims. Ce n'est pas le cas de Saint-Etienne, smashé par le PSG (6-1). "Le match le plus important de la semaine, c'est contre Nantes", tempête Claude Puel. La donne n'aurait sûrement pas été la même si le coach comptait dans son effectif Sadio Mané, élue meilleur joueur africain de l'année 2019. La femme de l'année 2020, elle, est déjà trouvée: la jeune mannequin australienne Kaylen Ward récolte 700 000 dollars pour l'Australie ravagée par les flammes en échange de photos de nues. C'est donc le cul qui devrait sauver l'espèce humaine...

JEUDI 9 JANVIER. Décidément, rien ne va à Toulouse, où un homme vole pour 670 euros de baskets, mais ne prend que le pied gauche. Dans le Michigan, ça ne tourne pas rond non plus puisque Mark Latunski tue Kevin Bacon -pas l'acteur- et mange ses testicules après l'avoir rencontré sur une application de rencontres. Le temps de boire un petit jus de poire bio lancé par le PSG pour faire passer tout ça et on file en Arabie saoudite où l'Atletico bouffe Barcelone et rejoint le Real pour la finale de Supercoupe d'Espagne. Une finale qui se disputera donc sans le champion de Liga, ni le vainqueur de la Coupe du roi. Breanna Ayala ne voit pas où c'est le problème. En même temps, cette Américaine de 24 ans qui s'est fracturé le bras en tombant d'un chameau au Maroc demande 110 000 euros de dommages et réparations à TripAdvisor, le site sur lequel elle a révélé l'activité touristique... Qui a dit que les Français étaient les pires touristes du monde, déjà?

VENDREDI 10 JANVIER. La journée des tarés. Cinglé numéro un, le dénommé Andrew Frey, sous méthamphétamines, se bat avec une petite quinzaine de policiers dans un restaurant de l'Oregon tout en se masturbant. Cinglé numéro deux, un cambrioleur de Floride réveille sa victime en pleine nuit en lui suçant les orteils. Cinglé numéro trois, le faux Jérémie Ménez déclare le retour imminent du "vrai Jérémie Ménez" sur les pelouses de ligue 2. Cinglé numéro quatre, le faux Michael Jackson, dénommé Sergio Cortés, est obligé de faire des tests ADN pour prouver qu'il n'est que le sosie espagnol de l'artiste et non pas l'original. Cinglé numéro cinq, cet anonyme des tribunes qui se porte volontaire



"Pendant vingt-trois ans, j'ai pris le même petit-déjeuner"

Raphaël Varane sur sa routine

pour suppléer l'arbitre assistant lors du match de National entre Dunkerque et Quevilly-Rouen en raison du claquage de l'arbitre principal. Sacré broquette.

SAMEDI 11 JANVIER. À jamais le premier: à Londres, le Russe Dmitri Gromov, bourré sur son véhicule, devient le seul condamné au monde -amende de 3 000 livres et suppression de permis- pour conduire d'une trottinette électrique en état d'ébriété. Zlatan Ibrahimovic, lui, devient le cinquième joueur le plus âgé de l'histoire de Milan à marquer en Serie A, à 38 ans et 100 jours. Son ancien coach José Mourinho ne fait pas non plus son âge, mais le voilà qui radote de nouveau contre les arbitres et la VAR, pour garder la face. "La VAR était en train de prendre le thé et n'a pas vu le geste de Robertson, qui aurait mérité un carton rouge", pleure-t-il. Ce qui donne un nouveau succès pour Liverpool contre

Tottenham, en même temps qu'un record historique de points en Europe parmi les cinq grands championnats, 20 sur 21.

DIMANCHE 12 JANVIER. Beaucoup de ballon dominical: Manchester City colle un set de tennis à Aston Villa (1-6), Monaco accroche un joli nul au Parc des Princes pour les premiers pas de Robert Moreno (3-3), et le Real s'adjuge la Supercoupe d'Espagne aux tirs au but au détriment du rival madrilène. Dans le tiers monde, la rencontre Hellas Vérone-Genoa est retardée en raison de lignes blanches pas tout à fait droites et aux Caraïbes, Leonardo Di Caprio sauve un jeune Français de la noyade. Un acte qui lui vaut tous les honneurs, au contraire de celui de Victor Sanchez. Apparaissant nu dans une vidéo diffusée sur les réseaux sociaux, l'entraîneur de Malaga est licencié. Attention, rien ne dit que l'Espagnol a ambiancé sa sextape avec la toute nouvelle

bougie en vogue, celle qui diffuse un parfum inspiré du vagin de Gwyneth Paltrow.

LUNDI 13 JANVIER. Après Victor Sanchez, c'est Ernesto Valverde qui prend la porte, mais sans montrer ses organes génitaux à toute la planète, lui. Suite aux refus de Xavi et Ronald Koeman, Barcelone choisit Quique Setién pour prendre la suite. Et visiblement, ce dernier ne s'y attendait pas du tout: "Hier, j'étais dans mon village entouré de vaches et aujourd'hui, j'entre dans les meilleurs joueurs du monde." Il ne reste plus qu'à prier pour que le Barça retrouve de sa superbe, en évitant cependant la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, où deux enfants de chœur ont trouvé amusant de placer du cannabis dans l'encensoir. Sinon, sachez que le milliardaire japonais Yasaku Maezawa cherche une jeune femme "âgée d'au moins 20 ans, de nature joviale et avec une personnalité brillante" pour l'accompagner sur la lune et ainsi "crier [leur] amour dans le monde depuis l'espace". À vos lettres de candidature, mesdames, le décollage est prévu pour 2023.

MARDI 14 JANVIER. En Australie, Maria Sharapova et Dalila Jakupovic abandonnent leur partie de tennis en raison des fumées provoquées par les incendies. Plus au nord, les internautes japonais préfèrent se lancer dans un "Carlos Ghosn challenge" en se photographiant cachés dans des malles d'instruments de musique. Et à l'autre bout du monde, Alessandro Del Piero permet au binôme féminin Ashley Nick/ Lianne Sanderson d'intégrer son équipe masculine de Los Angeles durant quatre-vingt-dix minutes.

MERCRIDI 15 JANVIER. Cela durait déjà depuis trop longtemps: la Domino's ligue 2 va devenir la ligue BKT dès la saison prochaine. Paris s'en fout, et se contente de fêter l'arrivée du futur ex-sponsor de la coupe de la ligue en prenant sa revanche sur Monaco (4-1). Autre bouleversement mineur du football européen: le transfert de Dylan Sacramento de Hawke's Bay United (Nouvelle-Zélande) au Galway United FC (Irlande), a été révélé avant son officialisation par la compagnie du joueur à la recherche d'un logement sur place. Situation visiblement précaire donc, comme celle des étudiants français sans le sou pour qui l'État met en place un numéro d'urgence... payant.



“Hier, j’étais dans mon village entouré de vaches et aujourd’hui, j’entraîne les meilleurs joueurs du monde”

Quique Setién, nouvel entraîneur du Barça

JEUDI 16 JANVIER.

Sacrilège! L'UEFA aurait truqué son équipe type 2019 en optant pour un onze en 4-2-4 afin de laisser de la place à Cristiano Ronaldo en attaque, tout en dégagéant N'Golo Kanté du milieu! Scandale! La LFP inflige une amende de 2 000 euros avec sursis à Nice pour des bonnets de Noël portés par les enfants accompagnant les joueurs avant le coup d'envoi! Culotté, mais moins que les Dogues. Suite à la révélation des propos de Christophe Galtier en marge du match contre Dijon (qualifiant ses adversaires d'"équipe de peintres"), Lille aurait déposé un recours pour "que les vestiaires des visiteurs soient mieux insonorisés". Son ancien avant-centre, Peter Odemwingie, indique quant à lui qu'il souhaite se reconvertis en professeur de golf. Pendant que Pau, quatrième de National, sort Bordeaux en seizeièmes de finale de coupe de France, en Uruguay, un cocher mort est largué d'un hélicoptère dans la piscine d'un millionnaire. Irrationnel, à la différence de ces scientifiques qui établissent qu'un individu en bonne santé pète quatorze fois par jour en moyenne.

VENDREDI 17 JANVIER.

Fâché, le Stade de Reims. Le club envoie une carte de vœux satirique à la direction technique de l'arbitrage. "Que l'année soit aussi vive qu'une manchette d'Arturo Calabresi sur Moussa Doumbia dans la surface picarde, aussi distinguée qu'un amorti des deux mains de Keita Baldé avant un doublé en coupe de France et pleine d'émotions fortes, à l'image d'une nomination d'un arbitre à Nîmes, de retour aux Costières un mois après une expérience rugissante." Les gars, en général, c'est plutôt avec une bonne caisse de champagne en guise d'éternelles que l'on émeut des planqués. À Chypre, on fait passer des messages aux hommes en noir différemment: l'arbitre Andrew Konstantinou est la cible d'un attentat à la voiture piégée, mais s'en sort heureusement indemne. Sinon, un Français empoché 500 000 euros après avoir été contraint d'acheter un jeu à gratter à un bar-tabac pour pouvoir payer sa consommation en carte bancaire. De quoi faire un joli cadeau à Neymar, qui a décidé de ne pas organiser de fête pour son anniversaire cette année. Pour s'offrir une épopee en ligue des champions?

SAMEDI 18 JANVIER.

Une affaire de chiffres, à n'en pas douter. Le PSG féminin bat l'OM 11-0, Erling Braut Haaland colle trois buts en vingt minutes pour son premier match avec le Borussia Dortmund et Rayan Cherki, 16 ans, affiche un double-double buts et passe dé contre Nantes en coupe de France. Moins glorieux: au Brésil, le secrétaire à la culture du gouvernement de Jair Bolsonaro, Roberto Alvim, est limogé après un discours inspiré de... Joseph Goebbels.

DIMANCHE 19 JANVIER.

Mario Balotelli n'a pas prévu de changer. La preuve, avec ce carton rouge direct ramassé huit minutes chrono après son entrée en jeu. À Montpellier, Souleymane Camara devient le joueur le plus capé de l'histoire du club en participant à sa 430^e partie (remportée 5-0 contre Caen). Treize longues années que le Sénégalais

22 matchs pour les hommes de Klopp.

LUNDI 20 JANVIER.

Polémique en Espagne. Haribo partant en guerre contre Ander Méndez, PDG de la start-up Oxitos & Co, qui produit des ours en gélatine imbibés d'alcool ressemblant à ceux commercialisés par la firme allemande. Procédure juridique également en Italie où la Lazio demande à seize de ses supporters ayant effectué des saluts fascistes début octobre de rembourser l'amende de 20 000 euros infligée par l'UEFA. Une belle sortie de route, mais pas aussi spectaculaire que celle de Sergio Romero qui

monde entier et de renforcer la compréhension culturelle, la coupe du monde de la FIFA présente également des défis liés au maintien d'un environnement accueillant et respectueux des participants et des personnes de cultures et d'horizons différents, et en veillant à ce que les gens ne soient pas exclus du tournoi pour des raisons sociales, économiques ou politiques." On parle d'un pays où l'homosexualité est passible de la peine de mort et où 2700 personnes "au moins" ont trouvé la mort en participant à la construction des stades du prochain mondial. Et s'il fallait une preuve supplémentaire que

"Je ne fais pas de pompes ou de musculation. C'est difficile à croire, mais je ne fais rien de tout cela. C'est génétique" Adama Traoré, à propos de ses gros biscottes

Les bras de Mike Tyson,
le cui de Nicki Minaj.



défend les couleurs du MHSC. Il en aura fallu cinq de moins à Liverpool pour présenter des excuses à Patrice Evra suite aux insultes racistes de Luis Suárez, proférées à son encontre. "J'étais vraiment content que Jamie Carragher s'excuse, révèle le latéral retraité, qui souligne également avoir reçu une lettre du directeur général du club Peter Moore. J'ai été très touché." En parlant des Reds, Manchester United s'incline 2-0 devant le leader. 21 succès sur

explose sa Lamborghini sur une route de Manchester sans écopier du moindre bleu. Lui aussi était déguisé en bonhomme de neige?

MARDI 21 JANVIER.

Acrochez-vous, direction la quatrième dimension, celle où la FIFA et le Qatar décident de communiquer autour des droits humains et du respect des minorités: "En plus de constituer une formidable opportunité d'échange entre les habitants et les peuples du

l'humanité court à sa perte, le père de Vincent Kompany, bourgmestre de la commune bruxelloise de Ganshoren, reçoit par la poste des insultes racistes, des menaces de mort, des excréments et une poudre blanche ressemblant à de l'anthrax. C'est triste, mais ce n'est pas le pire: voilà un an qu'Emiliano Sala a perdu la vie.

PAR FLORIAN CADU ET JULIEN MAHIEU / PHOTOS: ICONSPORT, PA IMAGES/ICONSPORT, BILD/BRAN, UE SYNDICATION/ICONSPORT, FRAN MANZANERA/PANENKA



"Arrête de jouer de la tête, tu perds des neurones!" À la base, c'est une blague que l'on entendait au bord des terrains ou dans les cours de récré. Pourtant, des scientifiques ont établi des liens entre la démence endurée par d'anciens joueurs et les traumatismes subis sur le rectangle vert. Et si l'accumulation de coups de tête était vraiment dangereuse pour le cerveau? Et si recevoir un coude dans la tempe pouvait provoquer Alzheimer? Quelles sont les séquelles laissées par les commotions cérébrales? Enquête sur les dangers de la pratique du football pour la tête. Par Florian Lefèvre et Mathieu Rollinger / Illustrations: Marius Guiet pour SoFoot



Les Marseillais diront que la Bonne Mère est une voisine de Michèle Leonetti, dont la résidence a été construite dans la roche, en contrebas de la colline où se dresse la basilique Notre-Dame-de-la-Garde. «À Marseille, les deux quartiers qui voient le mieux la Vierge, c'est Endoume et Vauban. Endoume, c'est le quartier où réside mon mari», dit la dame blonde, qui ne fait pas ses 78 ans. Michèle en avait 16 quand elle a rencontré Jean-Louis, surnommé «le gitan» sur les pelouses du championnat de France, en raison de la crinière noire qui tombait sur ses épaules carrées. Milieu de terrain robuste, le Marseillais d'origine corse a tréballé ses chaussettes baissées à l'OM, Nice, Le Havre, Bordeaux, Angoulême, mais aussi au PSG. Marquée par une sélection en équipe de France B, sa carrière, débutée dans les années 1950, s'est terminée en 1974. En 1981, le gitan s'offre tout de même un dernier tour de piste au Parc contre le Boca Juniors de Maradona. Un jubilé partagé avec Jean-Pierre Dogliani,

un autre marseillais du PSG, qui lui permet alors de faire le plein de souvenirs pour une dernière fois. Le souci, aujourd'hui, c'est que les images de cette rencontre avec Diego semblent s'être évaporées de sa mémoire... Michèle Leonetti aurait bien aimé oublier certaines choses, elle aussi. Désormais, elle habite seule. Elle n'est pas veuve, seulement, son mari était devenu *“de plus en plus violent”*. C'est leur fille Sandrine qui a senti sa maman en danger. Les premiers signes *“bizarres”* remontent à il y a huit ans. Le couple de retraités était en voiture, avec leur petite-fille Morgane assise à l'arrière. Michèle rejoue la scène: *“Il lui dit: ‘Morgane, arrête de me toucher les oreilles! Puis, une deuxième fois. Je me retourne et je surveille la gamine en*



pensant qu'elle doit l'enquiquiner. Mais non, elle ne faisait rien de cela." Ce genre de situation survient de manière épisodique. Dans ces cas-là, Jean-Louis est dans le déni. "On ne pouvait pas faire allusion au fait qu'il avait oublié quelque chose ou qu'il avait perdu la tête." Et puis un jour, Jean-Louis a passé un scanner qui a révélé une "dégénérescence anormale pour son âge." Un neurologue a conclu ensuite à une forme frontale de la maladie d'Alzheimer. Les troubles de Jean-Louis ne se limitent pas à des pertes de mémoire. "Il ne voulait pas aller se doucher, se rappelle Michèle. Il voulait frapper tout le monde, il était violent, avec les infirmières." Alors, depuis la fin de l'été dernier, l'ancien joueur du PSG ne chasse plus le faisan, ne joue plus aux boules, mais réside désormais dans un EHPAD. Là-bas, pas d'interdiction, le personnel soignant laisse faire les patients. "S'il veut faire pipi dans un coin, il fait pipi dans un coin. S'il veut se mettre tout nu, il se met tout nu", sourit sa fille. Conséquence, Jean-Louis n'est plus agressif, il a "la banane". En revanche, ce qu'il raconte quand il prend est dénué de tout sens.

HÉCATOMBE CHEZ LES ANGLAIS

Les spécialistes consultés n'ont pas de certitudes sur les causes de cette situation, mais une hypothèse émise par le radiologue qui a chapeauté le scanner initial est devenue l'intuition profonde de Michèle et Sandrine: l'accumulation des coups de tête sur les terrains pourrait être à l'origine de sa démente. Peut-être est-ce faux, mais sa famille a des raisons de penser le contraire. Car Jean-Louis Leonetti n'est pas un cas isolé. Ferenc Puskás, Laszlo Kubala, Gerd Müller... Plusieurs grands noms de l'histoire du foot se sont vu diagnostiquer une maladie neurodégénérative. Un mal que l'on retrouve significativement chez les champions du monde anglais de 1966. Parmi les neuf titulaires de la finale face à la RFA toujours en vie lors du cinquantenaire du sacre, trois d'entre eux étaient atteints d'Alzheimer: Ray Wilson, mort en 2018 à 83 ans, Martin Peters, mort en 2019 à 76 ans, et Nobby Stiles, aujourd'hui à un stade avancé de la maladie. Jack Charlton admrit lui aussi des troubles de la mémoire. Préoccupant... Dans un pays où les coups de casque et le kick and rush étaient profondément ancrés dans la culture, Alan Shearer himself pose la question: "Le beautiful game pourrait-il être dangereux?" Pour trouver des réponses, l'homme qui a claqué de la tête un cinquième de ses 260 pions en Premier League et se fit victime de pertes de mémoire a décidé de mener son enquête dans le documentaire *Dementia, Football and Me*, diffusé sur la chaîne BBC One en 2017. Shearer a commencé par rencontrer Dawn Astle, la fille de Jeff Astle. Surnommée "The King" par les supporters de West Bromwich Albion, l'ancien international anglais avait seulement 54 ans quand on lui a diagnostiqué une maladie neurodégénérative. Dawn Astle ne reconnaissait plus son père quand la maladie a pris le dessus. À sa mort, en 2002, l'autopsie a révélé que l'homme était atteint d'une encéphalopathie traumatique chronique (ETC), une forme de démente connue chez les stars du ring, identifiable seulement avec un examen post-mortem. "Mon père était footballeur, comment s'est-il retrouvé avec le cerveau d'un boxeur?", interroge Dawn Astle. Il avait 59 ans quand il est mort, mais il en paraissait 159." Le légiste William Stewart, qui a réalisé l'autopsie, a conclu à un lien entre sa maladie et les traumatismes subis lors de sa pratique du football, sans pouvoir pour autant affirmer que la cause serait l'accumulation de coups de tête. Depuis la diffusion du documentaire, ce même chercheur britannique a piloté une

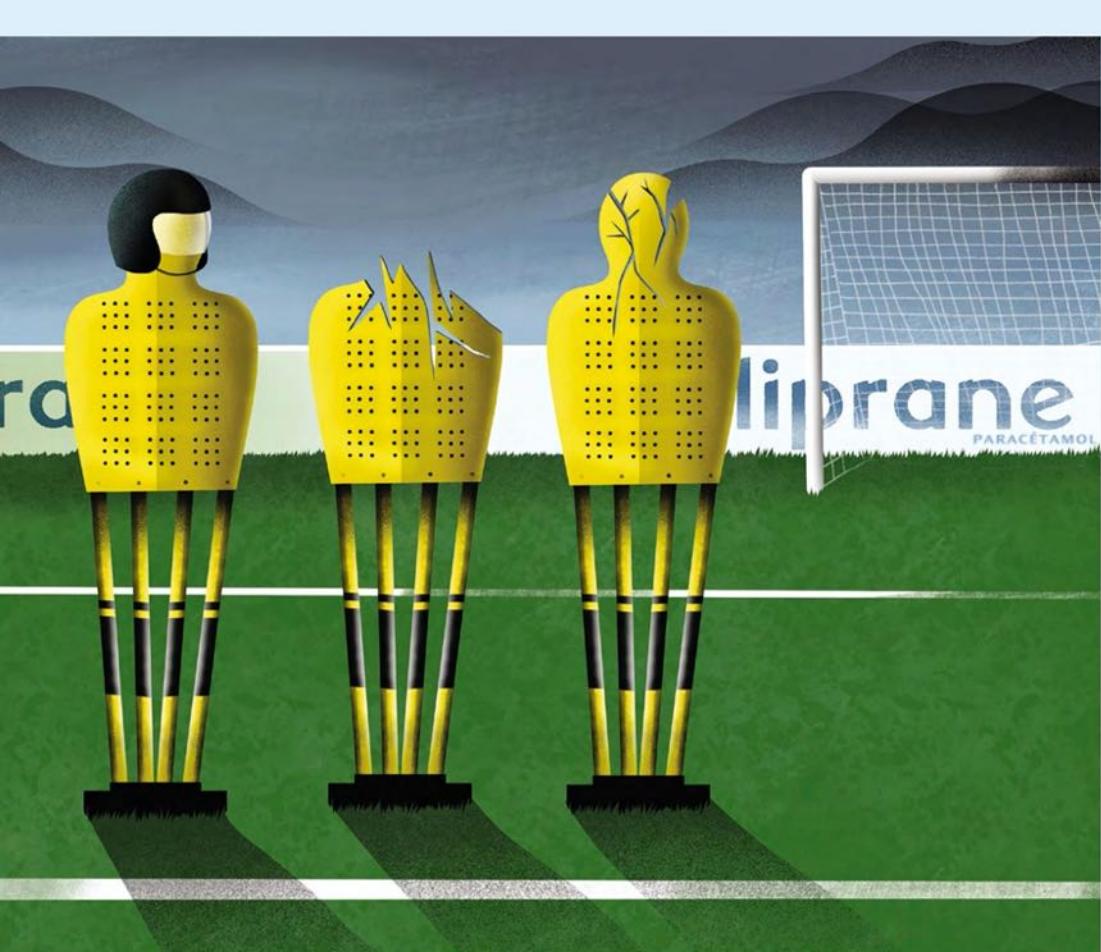
étude dont les résultats ont été publiés en novembre dernier dans la revue médicale américaine *The New England Journal of Medicine*. Pendant deux ans, William Stewart et son équipe du département de neuroscience de l'université de Glasgow ont comparé les cas de 786 joueurs ayant évolué dans les ligues professionnelles écossaises (tous ceux nés avant 1977) avec une population témoin de 23 028 personnes. Le verdict? Les anciens footballeurs ont une espérance de vie plus longue que la moyenne. Le souci, c'est que l'étude révèle qu'ils ont aussi trois fois et demi plus de chances de mourir de démentie qu'une personne lambda. Dans les données de l'étude, 1,7 % des sujets du panel "footballeurs" souffraient d'une maladie neurodégénérative contre un taux de 0,5 % chez les autres. "Le risque était multiplié par cinq pour la maladie d'Alzheimer et par deux pour Parkinson", listait le docteur Stewart lors de la divulgation des résultats.

Jean-Louis Leonetti et Jeff Astle ont tous les deux joué dans les années 1960 et 1970. Un autre temps, celui des images en noir et blanc et des ballons de plomb lacés en cuir. "Jean-Louis rentrait souvent avec la marque des lacets sur le coin du front, illustre Michèle Leonetti. Et quand il pleuvait, le ballon pesait une tonne!" Dans le docu de Shearer, on voit des chercheurs plonger un ballon standard de l'époque dans de l'eau pendant deux heures, avant de mesurer son poids. Sorti du bain, il pèse 600 grammes, au lieu des 390 grammes d'origine. Passé par Châteauroux, le HAC ou encore le PSG dans les années 1980 et 1990, Bruno Roux, le père de Nolan, a chaussé ses premiers crampons au tournant des années 1960 et 1970, quand les ballons devenaient des boulets lorsqu'ils tombaient du ciel. "Petit, lorsque le gardien dégagait, mon père voulait absolument que je sois en dessous, pose-t-il. Le front, c'est bien protégé, mais quand ça atterrissait au-dessus du crâne, pendant cinq ou six secondes, j'étais complètement étourdi, avec la vision trouble. Je ne savais plus où j'habitais." Depuis, le foot a bien évidemment changé. Pep Guardiola et son jeu au sol ont conquis l'Angleterre, et la technologie a permis

"Je me souviens d'avoir pris le coup, mais ce qui s'est passé entre le choc et la mi-temps, je n'en sais rien. Un collègue est venu à la maison. 'Putain, t'as mis un lob de malade, c'est con, t'étais un poil hors-jeu!' Je croyais qu'il se foutait de ma gueule!" Nolan Roux, attaquant de l'En avant Guingamp

n'ont pas encore disparu. Selon Opta, en 2018-19, un match de Premier League occasionnait 78,8 duels aériens en moyenne. Des chiffres globalement stables depuis 2013-14, date à laquelle cette donnée a commencé à être recensée. C'est beauco... Et encore, cette stat n'indique pas le nombre de coups de tête reçus ou envoyés dans les airs. Ça viendra peut-être un jour. En attendant, de l'autre côté de l'Atlantique, on a aussi mené quelques études sur les traumatismes liés aux coups de tête. En 2016, l'université américaine d'Indiana a ainsi fait passer des tests à ses équipes féminines, en plaçant des capteurs derrière leurs oreilles pour mesurer la force de l'impact du ballon. Sur les dégagements de gardien, la force subie par la tête a été mesurée entre 50G et 100G, soit l'équivalent d'une collision entre deux joueurs de foot US. Si l'IRM montre que ces traumatismes sub-commotionnels se résorbent avec un repos, le cerveau garderait la trace de ces dommages. "Vous pouvez vous cogner n'importe quelle autre partie du corps, ça vous fera mal. Mais





quand la même chose se passe dans votre cerveau, celui-ci n'a pas les récepteurs de la douleur pour vous dire de vous reposer quelques jours, avertit le chercheur Eric Neumann. C'est suffisant pour causer de réels problèmes." C'est justement ce qu'a révélé une étude menée par ses collègues du campus écossais de Sterling. Leurs résultats ont montré que les impacts répétés des ballons provoquaient des microlésions cérébrales, responsables dans les instants suivant le choc de l'inhibition de fonctions cognitives et d'une altération temporelle de la mémoire. Malgré tout, les enquêtes menées jusqu'à présent apportent des indications, mais aucune preuve formelle d'un éventuel lien entre l'accumulation des coups de tête et les maladies neurodégénératives. Déjà, parce qu'il est encore impossible d'avoir une méthodologie fiable pour étudier le jeu de tête: "Sans modélisation, on est obligé de se lancer dans des études prospectives, expose le docteur Emmanuel Orhant, responsable médical à la FFF et membre de la commission médicale de l'UEFA. Est-ce que c'est une tête à bout portant? Est-ce que c'est une tête à laquelle vous êtes préparé? Est-ce que c'est une tête subie? Il y a trop de variables." Ensuite, pour avoir des certitudes, il faudrait exploser le budget. "Pour prouver quoi que ce soit, on aurait besoin de suivre les sportifs pendant dix, vingt ou trente ans," énonce le docteur Vincent Gouttebarge, responsable médical du syndicat mondial des footballeurs professionnels (FIFPro). Depuis 2015, une enquête d'envergure a justement été lancée en France. Elle porte sur tous les joueurs professionnels depuis 1950 et leurs causes de mortalité. "Les premières conclusions nous orientent sur le fait que ce n'est pas le jeu de tête qui est mis en cause", note le docteur Orhant, actuellement en train de rédiger un article avec un comité scientifique qui devrait paraître en mars. En revanche, le spécialiste pointe un problème préoccupant: les commotions cérébrales, "étoffées, non prises en compte ou non diagnostiquées".

FROMAGE BLANC ET TROUS NOIRS

Le 3 novembre 2013, lors d'un Everton-Tottenham, la cabosse de Hugo Lloris percute salement le genou de Romelu Lukaku, emporté par son élan. Le gardien français lâche le ballon et reste inerte. Cinq minutes plus tard, Lloris reprend sa place dans les bois. Une preuve de son *fighting spirit* qui mérite d'être saluée par les supporters? Ou une folie qui n'aurait jamais dû autoriser le médecin des Spurs? A l'époque, face à la presse, son entraîneur, André Villas-Boas, assure que le gardien "était déterminé à continuer" et a ainsi "montré beaucoup de caractère". Cependant, les neurologues qui ont vu ces images sont formels: ce jour-là, le champion du monde s'est mis en danger. Pour illustrer ce qu'est une commotion cérébrale, le professeur Jean Chazal -neurochirurgien retraité du CHU de Clermont-Ferrand- compare le cerveau et sa boîte crânienne à du fromage blanc et son pot en plastique: "Si vous secouez le récipient, le fromage à l'intérieur se

désintègre. La commotion cérébrale, c'est un peu la même chose. Le cerveau est balloté dans la boîte crânienne, ce qui déclenche une onde de choc. Soit ça reste superficiel, soit ça atteint le cerveau en profondeur." Ce dysfonctionnement électrique et chimique dans l'organe vital nécessite l'arrêt du jeu, et du repos pour le sujet pendant plusieurs semaines selon l'évolution, afin de prévenir de sérieux dommages. "Plus les commotions cérébrales se répètent, plus le risque de séquelles est élevé", poursuit le professeur Chazal. La perte de connaissance –comme dans le cas de Lloris à Goodison Park– ne se produit de façon évidente que dans 15 % des commotions. Autrement dit : une commotion cérébrale est souvent difficilement identifiable. Nolan Roux en sait quelque chose. À l'automne 2014, à l'époque où il évoluait au LOSC, il a vécu "un trou noir" lors d'un match de ligue Europa contre Krasnodar, après un choc avec le Suédois Andreas Granqvist. Il déroule le fil de l'histoire : "Je prends son coude dans la tempe, ça fait comme un éclair dans les yeux. Je tombe par terre, j'ai mal à la tête, mais je reste conscient." Le médecin arrive, lui met des mèches dans son nez qui saigne. Nolan sort du terrain, le temps que le sang coagule. "Il enlève les mèches, me demande si ça va, et environ deux minutes plus tard, je retourne sur le terrain. Là, je me sens un peu léger, mais je ne m'inquiète pas... Je vais voir l'arbitre et lui demande en français, langue qu'il ne parle pas, de quel côté je suis censé attaquer. Et après, je trouve noir." L'attaquant ne se souvient de rien jusqu'au moment où il a repris conscience, vingt-cinq minutes plus tard, à la mi-temps, quand il était dans le vestiaire, le regard posé sur ses crampons. Sur le coup, il flippé. "Je me dis : 'Merde, qu'est-ce qui se passe?' Je me souviens d'avoir pris le coup, mais ce qui s'est passé entre le choc et la mi-temps, je n'en sais rien."

Il regarde la seconde période depuis le vestiaire, avant de rentrer chez lui en conduisant sa voiture. "Un collègue est venu à la maison. 'Putain, t'sais pas un lob de malade, c'est con, t'étais un poil hors-jeu!' Je crovais qu'il se foutait de ma gueule! C'est flippant. Et pourtant, si je m'étais senti mal, j'aurais dit stop moi-même." L'international allemand Christoph Kramer a vécu la même expérience : à la différence près qu'il ne s'agissait pas d'un banal match de C3 mais d'une finale de coupe du monde au Maracana. Une rencontre dont il n'a toujours aucun souvenir aujourd'hui. Un protocole censé détecter les commotions était pourtant théoriquement déjà établi au Brésil. Celui-ci est en permanente évolution, rediscuté tous les quatre ans aux réunions internationales et intersports dans lesquelles s'implique la FIFA depuis novembre 2001. La prochaine aura lieu en octobre 2020 à Paris et devrait aboutir à la sixième version du

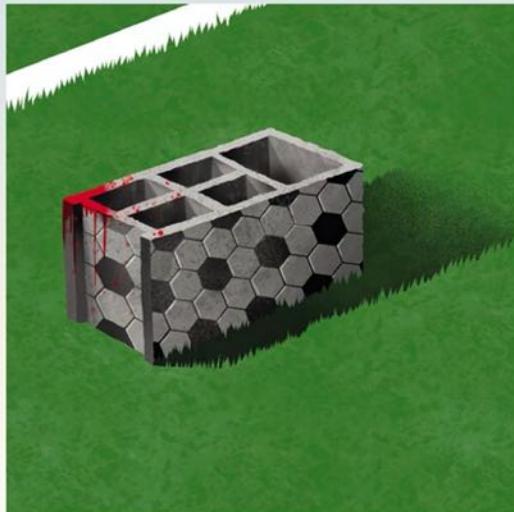
Sports Concussion Assessment Tool, dit SCAT. L'instance mondiale planche sur d'autres mesures pour éviter un potentiel drame. "Je me suis rendu au mondial des clubs au Qatar en décembre pour superviser la mise en place d'un observateur en tribune qui a la possibilité de revoir les images vidéo pour détecter une commotion, et ainsi la signaler au docteur de bord terrain", rapporte Vincent Gouttebarge, sollicité en tant que responsable médical du syndicat FIFPro.

QUESTIONS POUR UN CHAMPION

En ligne 1, on est encore loin de telles mesures. C'est le protocole SCAT2 qui est en vigueur depuis 2018. Après un choc à la tête subi par un joueur, l'arbitre accorde trois minutes au dos pour faire son diagnostic. "On pose cinq questions au joueur qui permettent de juger de sa lucidité, de son état de conscience", relate Patrice L'Huillier, médecin du FC Metz. Trois questions relèvent de la mémoire immédiate –par exemple le score, les buteurs– et deux sur des événements de la semaine passée. Si le joueur n'est pas en mesure de répondre à toutes les questions, il est remplacé. Sauf que le contexte exalté, parfois explosif, d'un match de foot n'a rien à voir avec le calme d'un cabinet médical. "Le problème, c'est l'enjeu qu'il y a derrière", affirme Philippe Pasquier, médecin du FC Sochaux pendant quarante ans. La décision doit être prise tellement vite! L'arbitre est à côté de vous, il vous demande de sortir du terrain alors que vous êtes en train d'examiner le joueur... C'est différent d'un examen neurologique seul avec le patient." Forcément, l'adrénaline inhérente à un grand rendez-vous peut altérer le jugement. Le cas de Jan Vertonghen, la saison dernière, en est la parfaite illustration. À la 31^e minute de Tottenham-Ajax, en demi-finale aller de la C1, le Belge se prend l'arrière du crâne de son coéquipier Alderweireld en plein dans le nez et le coude d'André Onana.

Le défenseur central est allongé en croix, il pisse le sang. Le jeu est arrêté. Vertonghen change de short, et tape sur la poitrine du médecin des Spurs pour lui signifier quelque chose qui ressemble à "c'est bon, je suis prêt". Rentré sur le terrain, sous les applaudissements des fans des Spurs, le Belge en sortira vingt secondes plus tard, en bavant. En somme, il coche toutes les cases de la commotion cérébrale. Que risquait-il s'il avait subi un autre choc violent à la tête? Philippe Azouvi, professeur de médecine physique et de

réadaptation à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines ne préfère pas trop y penser. "L'effet cumulatif des traumatismes peut avoir des effets très graves : un œdème cérébral, une hémorragie interne..." C'est ce qu'on appelle le spectre du syndrome du second impact. Avec le risque, le cas échéant, "de mourir une fois sur deux, comme l'estime le docteur Orhant. Ça fait peur, hein?" Oui. "J'espère que tous les joueurs le savent." Non.



"Encore aujourd'hui, il m'arrive de perdre l'équilibre quand je me lève de mon canapé. Je perds mon attention et je galère pour des trucs tout con, comme faire des puzzles avec mes enfants"

Damien Perquis, victime d'une commotion en 2013

tout cons, comme faire des puzzles avec mes enfants." Et puis, il y a les pertes de mémoire auxquelles il est sujet depuis deux ou trois ans. "Je vais penser à un truc, le préparer, et l'oublier en sortant de chez moi."

VERS DE NOUVELLES RÈGLES?

"JE CONNAIS LE PROTOCOLE PAR CŒUR"

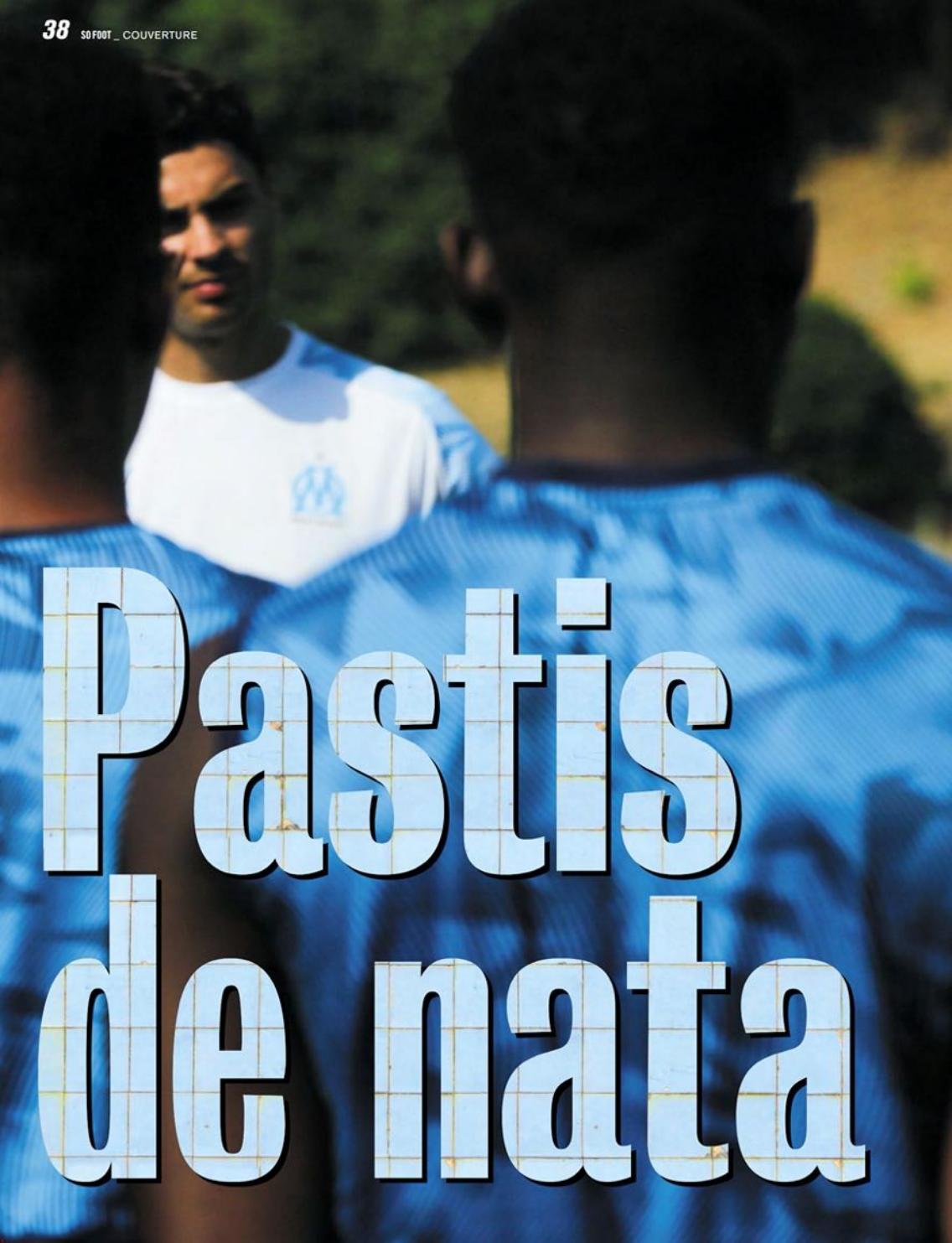
Chez les joueurs interrogés et qui ne sont pas concernés, une même phrase revient: "Les commotions, on n'en parle pas". Généralement, les seuls footballeurs de l'Hexagone qui sont au fait de la question sont ceux qui ont vu un neurologue... Après avoir subi une commotion, Pierrick Valdivia, le milieu de l'En Avant Guingamp, est de ceux-là. Sa blessure est intervenue lors d'un match de L2 contre Le Mans, le 30 septembre dernier. Le lendemain, le joueur se sentait encore vaseux, avant de reprendre ses esprits les jours suivants. Résultat: quinze jours d'indisponibilité. Soit une semaine de trop, selon l'intéressé. "Prendre en charge les commotions, c'est bien, mais il ne faut pas tomber dans l'extrême non plus," estime Valdivia. "Je ne suis pas tombé dans les pommes non plus." Aujourd'hui, en France, chaque commotion doit être déclarée et un joueur qui en a été victime doit se soumettre à deux examens avec un praticien reconnu par la LFP et la FFF pour pouvoir revenir sur le rectangle vert. Ces arrêts de travail forcés produisent des frustrations: concrètement, pour un joueur, ce délai peut être suffisant pour reculer dans la hiérarchie aux yeux de l'entraîneur. Entre prendre des précautions et garder absolument sa place, la balance penche souvent du mauvais côté, surtout quand l'enjeu devient important. À ce titre, l'exemple de Kylian Mbappé quelques semaines avant un Real Madrid-PSG est parlant. Tamponné par Anthony Lopes en janvier 2018, le Parisien a regardé la fin du match avec une minerve après être sorti du terrain. La suite, il la raconte avec le sourire dans le documentaire que lui a consacré l'émission *Intérieur Sport*: "Je connais le protocole par cœur. En fonction de mes réponses, il [le docteur] allait déterminer l'indisponibilité. Je savais à l'avance ce qu'il allait me dire. Donc il fallait être un peu malin si je voulais jouer Madrid..." Ce que le champion du monde tricolore appelle de la malice peut aussi être considéré comme de l'inconscience. Peut-être aurait-il réagi autrement s'il avait eu connaissance du témoignage de l'ancien Sochalien Damien Perquis. En novembre 2013, quand il jouait sous le maillot du Betis Séville, ce dernier est tombé raide sur la pelouse après un duel aérien avec Fabrice, l'ailier de Malaga. À son réveil à l'hôpital, seulement vingt minutes après le choc, le défenseur a d'abord cru être victime d'un accident de la route. "J'ai crié: 'Où sont mes enfants?'" , rejoue-t-il. En réalité, c'est son oreille interne qui a été touchée. En prime le défenseur s'en sort avec trois fractures au visage et une indisponibilité de trois mois. Quoi de mieux que de profiter d'un arrêt de travail prolongé pour acheter une nouvelle télé? L'international polonais y a été contraint: "Je suis allé piser. Je suis tombé à la renverse, le dos à plat sur la commode, qui a basculé et fait tomber la télé. Je pense que c'est une conséquence du choc." Plus de six ans plus tard, Perquis assure qu'il n'a pas retrouvé l'ensemble de ses facultés. "Encore aujourd'hui, il m'arrive de perdre l'équilibre quand je me lève de mon canapé, confie-t-il. Parfois, je perds mon attention et je galère pour des trucs

"J'entends encore des éducateurs qui disent 'prendre un ballon dans la gueule, ça n'a jamais tué personne'. Putain, on entend encore ça aujourd'hui!"

Emmanuel Orhant, responsable médical à la FFF

Sur le continent nord-américain, les mentalités ont évolué depuis une dizaine d'années "grâce" aux dégâts observés dans le foot US, révélés par le docteur Bennet Omalu (incarné par Will Smith dans le film *Concussion* -titré *Seul contre tous* en VF). À partir de 2011, des anciens joueurs de foot US ont attaqué la NFL pour leur avoir dissimulé les dangers des commotions. Et tous ces cas médiatisés ont marqué les esprits dans les autres sports, y compris le soccer. En 2015, la fédération américaine a créé Recognize to Recover, une plateforme qui centralise des informations sur les risques des chocs. "Le but est de former les entraîneurs, les joueurs et les arbitres à transmettre le même message à tous nos membres afin d'être sûrs qu'ils l'entendent", avance le docteur George Chiampas, responsable médical à la fédération américaine et membre de la commission médicale de la FIFA. Philippe Eullaffroy, directeur de l'académie de l'Impact de Montréal, révèle l'existence de tests en amont: "Depuis que l'on participe aux compétitions aux États-Unis, on a l'obligation de faire passer des tests de mémoire avant de valider l'inscription d'un jeune à la compétition, afin d'établir une base de référence." Si un joueur est commotonné, il se soumettra à nouveau au questionnaire pour contrôler si les résultats correspondent aux données initiales. Pour

l'éducateur français, expatrié au Canada depuis 2005, il serait aujourd'hui inimaginable de voir un joueur commotonné reprendre le jeu. Là-bas, les dangers des commotions sont entrés dans les moeurs des athlètes comme des fans. En lieu et place des vivats de la foule pour célébrer un but au mal, "ici, les supporters pointeraient le club du doigt. 'Comment avez-vous osé?' Chez nous, dès qu'il y a un soupçon de commotion, le kiné entre en contact avec la famille, souligne Eullaffroy. C'est minimum deux semaines d'arrêt, mais tu ne peux pas prévoir la date de retour. C'est important que tout le monde le sache pour ne pas générer de frustration." Justement, maintenant que l'on sait tout ça, que fait-on? Le docteur Orhant propose d'adopter des lois du jeu minimisant les risques. Les pistes de remplacement temporaire ou d'un quatrième changement sont étudiées par l'IFAB (l'instance garante des lois du jeu). En Amérique du Nord, les choses ont bougé depuis une dizaine d'années suite à la médiatisation. Sous la pression d'un recours collectif en justice, intenté par un collectif de parents en 2015 et accusant la FIFA, l'US Soccer et l'American Youth Soccer Organization de négligence, la fédération américaine a décidé d'interdire le jeu de tête aux enfants de moins de 10 ans, et de le réglementer jusqu'à 13 ans. Ce principe de précaution s'apprête également à être appliqué en Écosse, en passe de devenir le premier pays européen à interdire le jeu de tête pour la catégorie U12. Question: En France et ailleurs, faudrait-il des drames pour produire une prise de conscience générale? "Je vais être provocateur et dire oui", avoue le docteur Orhant. Au-delà du monde professionnel, l'enjeu est aussi de protéger les 2,1 millions de licenciés au niveau amateur en France, là où il n'y a ni relents, ni médecin avec des gants en latex au bord du terrain. "J'entends encore des éducateurs qui disent 'prendre un ballon dans la gueule, ça n'a jamais tué personne', hallucine le docteur Emmanuel Orhant. Putain, on entend encore ça aujourd'hui!" Il y a encore quelques mois, Michèle Leonetti, elle, ne disait rien. Elle ressentait une forme de honte à aborder le sujet. "Comme Jean-Louis est assez fier, je pensais que ça ne lui plairait pas que je raconte ça. Je n'en parlais même pas à ses amis. Mais c'est ma fille qui m'a convaincue d'appeler le médecin de la fédération (le docteur Orhant, ndlr). Il faut que ça serve pour les plus jeunes." Le placement de Jean-Louis en EHPAD coûte 2300 euros par mois. La couverture de l'Etat dans ces frais est anecdote, et aucun fonds de solidarité pour anciens footballeurs n'existe à ce jour. Aujourd'hui, à 81 ans, Jean-Louis Leonetti a presque tout oublié de sa vie. Mais quand sa soeur est récemment venue lui rendre visite avec une photo de l'équipe de Nice de 1960-61, il a eu un éclat: "Ah, ça, c'est Barrou!", s'est-il exclamé, reconnaissant un ex-coéquipier. Les vignettes Panini seront-elles un jour prises en charge par la sécu pour leurs vertus thérapeutiques? ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR FL ET MR, SAUF SHEARER, STEWART, ASTLE (BBC), NEUMANN (THE GUARDIAN) ET MBAPPÉ (CANAL+)

A photograph of a man from the chest up. He is wearing a white t-shirt with a blue horizontal stripe across the middle. On the left side of the stripe is a small blue logo, and on the right side is a larger blue emblem. He has short dark hair and is looking slightly to his left with a neutral expression. The background is blurred, showing greenery and possibly other people.

Pastis de nata



Sa carrière prouve que décidément “tout va très vite dans le football”, et qu'à la hype du lundi succède souvent le retour de bâton du mardi, et inversement. En moins de dix ans, André Villas-Boas serait passé du statut de “Special Two” à celui de “pas spécial du tout”, venu relancer sa carrière au chevet d'un Marseille sans le sou après une expérience en Chine. Et puis, le Portugais a refait de l'OM une équipe qui gagne, au moment où on s'y attendait le moins. Dommage qu'il ait peut-être déjà fait le tour d'une profession à laquelle rien ne prédestinait cet enfant de la bourgeoisie de Porto. Si ce n'est un voisin influent, un gros niveau sur *Championship Manager*, mais aussi pas mal d'audace.

Par Alexandre Pedra et Marc Le Pavec, à Porto / Photos: Iconsport,

Global Imagens/Iconsport et PA Images/Iconsport



José Eduardo Simões donne rendez-vous à son domicile. Etrangement, plutôt que d'inviter à prendre place dans son bureau, il indique la direction d'un salon au sous-sol, souvenir de son pouvoir passé de président de l'Académica Coimbra entre 2005 et 2016. "C'était la salle des discussions, comme j'aimais l'appeler. C'était là que je recevais les entraîneurs. Certains ont signé à l'Académica, d'autres non. Il me semble d'ailleurs qu'André Villas-Boas était assis à la même place que vous", note le sexagénaire. Ce 13 octobre 2009, il a convié deux autres techniciens dont il garde les noms pour lui. L'affaire ressemble à un casting: le rôle principal à pourvoir est un classique du football: il s'agit de remplacer au pied levé un entraîneur sacrifié, Rogério Gonçalves, après sept journées et une place de bon dernier au classement. Les trois candidats ne se croisent pas, Simões ménage le suspense auprès de l'heureux élu. "J'ai laissé André patienter dans la pièce d'à côté pendant 30 minutes, le temps que je consulte les autres membres de la direction, mais la décision ne faisait aucun doute pour moi." Le soir même, André Villas-Boas devient, à tout juste 32 ans, le plus jeune entraîneur de l'histoire du championnat portugais. Un choix coulou: Simões confie les rênes de son équipe première à un jeune homme dont le CV tient surtout à son rôle d'adjoint de José Mourinho entre 2002 et 2009, qui le mandatait à la rédaction de rapports sur ses adversaires à Porto, Chelsea et à l'Inter Milan. Clinquant, mais assez éloigné des problématiques de tableau noir et des réponses à amener face aux "faits de jeu". Peu importe, le futur tape à sa porte. Le candidat a bien préparé son affaire, connaît l'effectif du club sur le bout des doigts et annonce le plan de jeu pour mettre en valeur les forces en place. "J'ai été pro à l'université et j'ai fait passer des centaines d'oraux, rappelle Simões. Je sais différencier celui qui maîtrise son sujet de celui qui patine et essaye de m'endormir. Après cet entretien, je n'avais pas de doute sur le fait qu'il deviendrait un grand entraîneur."

Football ou fast life, il faut choisir

Quand il évoque son éphémère technicien (Villas-Boas filera huit mois plus tard vers le FC Porto), l'ancien dirigeant se met un peu dans la peau d'un Brian Epstein jetant son dévolu sur des Beatles encore en blouse de cuir au Cavern Club à Liverpool en 61. Mais dix ans plus tard, AVB ressemble plutôt à ces groupes qui vivent sur la réputation d'un premier album presque trop parfait. Toute sa carrière est depuis scrutée et comparée à l'aune de cette saison de rêve 2010-2011 avec Porto. À peine un an et demi après le casting réussi à l'Académica, il boucle son championnat invaincu, remporte la Ligue Europa, y ajoute une coupe du Portugal, avec un Falcao interstellaire et toujours avec la manière. Les journalistes étrangers se bousculent alors pour voir le phénomène en conférence de presse. La Juve envoie même un de ses émissaires l'observer pendant un match. "C'est n'importe quoi, en rigole sur le coup l'intéressé. Un entraîneur marche et gesticule le long de son banc. Il n'y a rien à observer." Aujourd'hui, il fait les cent pas le long du banc de l'OM, le costume-cravate a laissé place au survêtement -pour faire davantage "couleur locale", peut-être.

"L'OM est peut-être le dernier club de ma carrière"

André Villas-Boas

Dans son excellent français, il prend sur lui les renoncements du "Champions Project" de Franck McCourt, assume le mercato "Eco Plus", encourage Jordan Amavi, replace le jeune Kamara en milieu de terrain ou invite Thomas Tuchel "à se concentrer plutôt sur la ligue des champions", après le cinglant 4-0 administré par le PSG. Mais pourquoi a-t-il accepté de venir au chevet d'un club "parmi les plus instables du monde", financièrement asséché et à l'avenir incertain? S'agissait-il du choix de raison d'un entraîneur de 42 ans redoutant le syndrome Laurent Blanc, à savoir, tomber dans l'oubli à force de ne pas trouver chaussure à son pied?

AVB a en effet connu une période d'inactivité de près de deux ans suite à son départ du Shanghai SIPG en novembre 2017, qu'il a comblée en alimentant son compte Instagram de ses voyages, entre la découverte du Machu Picchu, une descente en snowboard à Courchevel, sans oublier une participation -et un abandon- au Dakar en 2018. "J'ai toujours des contacts.

Rebondir dans un grand club, en Angleterre ou ailleurs, je m'en fous, a-t-il assuré lors de sa conférence de presse de reprise qui a fait couler tant d'encre, le 15 janvier. Ce n'est pas ce qui compte pour moi. Moi, je m'intéresse à l'aspect sportif, mais aussi à la dimension humaine et culturelle. J'avais eu des échanges très intéressants avec les Chivas de Guadalajara au Mexique, par exemple." Si le Portugais a largement contribué à réanimer le Vélodrome et à redresser sa cote personnelle après une première partie de saison inespérée au regard de la qualité de son effectif, Marseille n'aurait rien du camp de base provisoire imaginé pour retrouver les sommets européens, dont il a dévissé depuis son

licenciement de Tottenham. Ce serait, éventuellement, déjà le bout du chemin. La fin d'une première vie. "L'OM est peut-être le dernier club de ma carrière, ça va dépendre de combien de temps je reste ici", confirme-t-il en début de saison. De même, suite à la nomination en début d'année de Paul Aldridge dans l'organigramme phocéen, dont le rôle sera -après Jacques-Henri Eyraud- de développer "la

fan experience et l'événementiel", mais surtout de (bien) vendre les meilleurs actifs du groupe en Angleterre via ses réseaux, AVB n'a pas hésité à exposer publiquement son n°1 et à mettre son avenir personnel en pointillé. "Mon intérêt comme entraîneur est de conserver mes joueurs. Jacques-Henri ne m'a pas parlé de ce choix en personne. J'ai appris cette décision avec surprise (...). Si c'est pour aider l'OM à survivre sur l'aspect économique, je peux comprendre, mais pour moi, le plus important est d'atteindre les objectifs que j'ai dit voulu obtenir." En gros, si trop de forces vives de l'effectif sont vendues, si Zubizarreta, dont il est proche, perd la main sur le sportif, il n'est pas certain de remplacer André Villas-Boas n'a de toute façon pas besoin d'un banc, et encore moins de l'OM, pour exister. Depuis longtemps, le Portugais a tracé la ligne d'arrivée à 45 ans. La victoire en Ligue Europa encore tout à châude, il en a 33 et prévoit déjà: "J'ai commencé à 17 ans. Je suis déjà vieux. Je veux une carrière courte." À Coimbra, il a aussi tenu ce discours à ses joueurs. "Il me disait déjà qu'il ne ferait pas ce travail toute sa vie, relate Orlando, son capitaine. André a d'autres passions, sa famille est très importante aussi." Villas-Boas est peut-être avant tout "quelqu'un de sa génération, qui n'a pas envie de faire la même chose toute sa vie", suggère



Jamais facile de démarrer une tronçonneuse.

son ami d'adolescence, Luis Diogo. Voir le monde, collectionner les montres et les voitures de course, le quadra marcha au plaisir, au risque de laisser transparaître un désintérêt pour son métier. "J'ai déjà eu l'occasion de lui dire: 'André, tu ne peux pas envoyer comme message aux présidents que si tu n'entraînes pas, ce n'est pas bien grave, que tu iras courir le Dakar.' Un président veut avoir un entraîneur dont la vie est dédiée à 100% au football", analyse Simões. De son côté, Helton, gardien et capitaine d'AVB lors de sa saison à Porto, défend le professionnalisme de celui qu'il considère comme un ami. "Il faut connaître André, dit-il. Quand il entraîne, il ne pense qu'au football. Mais quand il fait autre chose, il sait le laisser de côté et profiter de la vie."

Bobby Robson et OptaAndré

Cette vie professionnelle, André Villas-Boas l'a pourtant rêvée, désirée, pendant quatorze ans. Il a tout fait pour forcer les portes et s'extirper de l'ombre de José Mourinho. Puisqu'il paraît, selon le dicton, que "la vie, c'est d'abord des rencontres", il y en a une qui a particulièrement fait basculer la sienne. Avant la main tendue du Mou, il y a surtout eu la paluche de Bobby Robson. L'histoire est connue, rabâchée et déformée à force d'être racontée. Mais

elle est la matrice de sa vocation. Élève (moyen) du prestigieux lycée Rosario, l'adolescent se distingue surtout par sa chevelure rousse qui lui vaut le surnom de "Cenourinha" ("Poil de carotte") et une connaissance encyclopédique du ballon rond. Dans son cartable, il glisse toujours un cahier avec des coupures de journaux sur son FC Porto. À la case "futur métier", il coche "footballeur" ou "pilote automobile" pour imiter son oncle, Pedro, premier Portugais à disputer un Paris-Dakar en 1982. Le sport automobile? Une passion. Au Portugal, AVB s'est constitué un petit musée personnel où il entrepose le billet d'entrée du premier grand prix d'Estoril auquel il a assisté à l'âge de 11 ans, quelques belles voitures de collection, mais aussi des motos ayant par exemple appartenu à son père ou au pilote français Cyril Despres. "À 17 ans, j'ai moi-même participé au championnat national de motocross pour suivre les pas de mon oncle Pedro, mais j'ai seulement réussi à terminer deux courses, puisqu'à la troisième, je me suis cassé le bras, rembobiné André. C'est là que j'ai décidé d'arrêter la compétition." Mais pas les sensations fortes. Trop pressé d'appuyer sur le champignon, la jeune tête brûlée n'attend pas d'avoir l'âge de passer le permis et achète illégalement des voitures à la casse. "C'étaient des véhicules sans papiers qu'on payait une bouchée de pain, pour partir à l'aventure. C'est comme



André, dans sa salle des trophées.

ça que j'ai acquis la Fiat 127 que j'ai fini par emboutir contre d'autres bagnoles garées dans la rue..." Pour le punir, son père, administrateur d'une entreprise spécialisée dans la construction de pièces détachées automobiles, l'oblige à travailler pendant toutes les vacances de Pâques sur la chaîne de montage. "Une expérience difficile, mais nécessaire", pour celui qui s'apprête à faire ses premiers tours de chauffe dans le football circus. La relation entre le Portugais et Bobby Robson, l'ancien coach de la sélection anglaise, du PSV ou encore du Barça, version Ronaldinho Fenomeno, est au départ une histoire de voisinage. À l'époque, la famille d'André occupe le deuxième étage d'un appartement cossu de la rue Tenente Valadim, dans le quartier de Boavista. Un jour de 1994, l'adolescent croise Bobby Robson en bas de l'ascenseur. Oui, Sir Bobby Robson, le tout nouvel entraîneur des Dragões. Renseignements pris, l'Anglais s'est installé avec son épouse au huitième étage. Cela tombe bien, il a un message pour lui. Mais pourquoi diable s'obstine-t-il à aligner en pointe le Russe Sergey Yuran, qui cumule les défauts de venir de Benfica et ne pas marquer, quand l'enfant du club, Domingos Paciência, claque dès qu'il sort du banc? L'occasion de lui demander des explications se présente quelques jours plus tard, lorsqu'il aperçoit le manager sortir de sa voiture. "Je me suis alors dit: 'C'est maintenant ou jamais', et je lui ai demandé pourquoi Domingos ne débutait pas les matchs. À sa place, je ne sais pas si j'aurais reçu ce gosse de 17 ans comme lui l'a fait." André n'est pas un lycéen portugais comme un autre. Il manie parfaitement la langue de Shakespeare, comme le lui a appris sa grand-mère maternelle, originaire du Lancashire. Bon public, l'affable Robson lui propose de le retrouver en bas de l'immeuble le lendemain à 8 heures et de l'accompagner à l'entraînement, afin de lui expliquer les raisons de son choix. Tant pis pour l'école, André l'attend comme prévu. Ce jour-là, il fait la connaissance de son traducteur, un certain José Mourinho, mais surtout de Paciência. Ce dernier est alors très loin de s'imaginer qu'il perdra 17 ans plus tard une finale de coupe d'Europe comme entraîneur de Braga face à un FC Porto coaché

par ce gamin qu'il prend alors pour un lointain neveu de Robson. À la fin de la journée, l'entraîneur anglais propose à son jeune invité de remettre ça le jour suivant. Pas besoin de le demander deux fois à celui pour qui l'école est surtout synonyme de notes moyennes et de punitions parentales. Pour occuper son jeune ami qui le suit désormais partout, Robson lui confie la mission d'établir des statistiques des matchs de son équipe. L'époque n'est pas encore à la dictature de la data informatisée et à la mode des *expected goals*, mais l'ado note pour son boss les centres, tirs, passes ratées et autres données de base. "À domicile, on me voyait en conférence de presse lui apporter sa feuille de stats, rembobinait l'entraîneur de l'OM. Il aimait le jeu par les ailes, il adorait lire par exemple '25 centres dont 13 ont amené des situations de but.'" Robson, 64 ans, couve d'un regard bienveillant celui qui a l'âge d'être son petit-fils, et débat avec lui de tactique (le gamin le titille sur sa fidélité dogmatique au 4-4-2) dans la voiture sur le chemin de l'entraînement ou même dans une *tertulia* du quartier de Foz, accoudé en compagnie des adjoints de l'Anglais. Augusto Inacio est l'un d'eux. "André n'apparaissait pas dans l'organigramme, mais il était toujours là, se souvient-il. Il y avait une relation très personnelle entre lui et Robson. Un jour, il m'a dit: 'Tu verras, ce gamin deviendra un grand entraîneur.'"

Le bourgeois qui ne savait pas enchaîner trois jongles

André Villas-Boas l'était déjà, d'une certaine façon. "Ça peut faire tache de se présenter avec comme seule référence d'avoir remporté quatre fois la ligue des champions sur Championship Manager (plus connu en France sous le nom L'Entraîneur à l'époque, l'ancêtre de Football Manager, ndlr)", suggère-t-il quand il évoque ses premiers pas sur un vrai terrain. Villas-Boas est un geek du foot avant l'heure. "Je prenais des équipes de quatrième division pour les faire monter. Quand j'ai rencontré Bobby Robson,

Comment Villas-Boas est devenu sélectionneur des îles Vierges

La joie des petites annonces. Pour avoir suivi sa formation à Lilleshall, dans le Shropshire, André Villas-Boas reçoit le magazine de la FA et épingle les offres réservées aux entraîneurs diplômés. L'une d'elles attire son attention. Les îles Vierges britanniques, petit îlot situé dans la mer des Caraïbes, recrutent un directeur général du football. Il y a tout à faire dans ce pays alors 198^e au classement Fifa, coincé entre Anguilla et l'île de Guam, ancienne terre de la piraterie et des trafics de métaux précieux. À 21 ans, le Portugais est aventurier, impatient de diriger des adultes, lui qui est en charge des U15

du FC Porto. La mer turquoise et les plages de sable chaud finissent de le convaincre d'envoyer sa candidature. Entre ses différentes formations en Grande-Bretagne, son travail à Porto et le mot de recommandation de Bobby Robson, sa candidature se démarque des autres. "Comment pouvions-nous refuser? Nous nous attendions à recevoir des propositions d'inconnus, avoue Kenrick Grant, le président de la BVIFA. Si j'avais dit non, je m'en serais voulu toute ma vie." Afin de mettre toutes les chances de son côté, le candidat retenu n'a pas précisé son âge et a laissé pousser sa barbe pour se veiller.

Tout s'est accéléré. "Je suis arrivé là-bas et le sélectionneur qui m'avait recruté a démissionné un mois plus tard. J'ai récupéré sa place." Villas-Boas dispose de trois mois pour préparer le premier tour des barrages des qualifications de la coupe du monde 2002, face aux Bermudes, le puissant voisin... 154^e au classement Fifa. "Il fallait être fou pour espérer une participation au mondial. Au mieux, j'espérais passer le premier tour," admet Grant. Ce que je voulais, c'est une construction sur la durée, la mise en place d'une gestion professionnelle du sport."

Le premier match a lieu le 5 mars 2000, à domicile, devant plus de 2000 personnes. Et malgré la préparation tactique et stratégique, malgré les efforts physiques, malgré

des entraînements quasi quotidiens avec des joueurs amateurs, malgré le suivi de chaque détail, de la diététique à la récupération musculaire, les locaux s'inclinent 5-1. L'Espoir disparaît. Le match retour, une semaine plus tard, n'intéresse plus vraiment le sélectionneur. Découragé, Villas-Boas fait l'impossible sur la préparation, joue enfin les touristes et voit son équipe se noyer 9-0. "C'était une expérience intéressante et enrichissante, juge-t-il. Je m'occupais pour la première fois de joueurs adultes, avec les implications que ça peut avoir. Je picochais les joueurs dans un championnat de six équipes, il y avait celle des policiers, des pompiers. La fédération m'avait même trouvé une équipe pour que je puisse jouer. C'était celle des Jamaïcains." Yes, Man! 

je connaissais très bien la Premier League grâce à ce jeu. Je me souviens de discussions avec lui à propos de Blackburn, qui venait d'être sacré champion (en 1995). Son mentor se charge de convaincre les parents du bien-fondé du projet professionnel de son padawan. Il le faut. Car bien que les Villas-Boas aiment bien le foot, et laissent le fiston fréquenter les tribunes populaires comme membre des Super Dragões, il va de soi qu'il doit rentrer dans le rang, suivre le chemin des universités prestigieuses. Si AVB est souvent présenté comme un aristos, un petit-fils de vicomte (De Guimilhô), sa famille incarne surtout cette bourgeoisie portugaise éduquée, celle qui envoie ses enfants dans les grandes écoles et préempte les bons postes. "Pour une famille comme laienne, ce fut délicat d'accepter ce choix au départ," souffle Luis Diogo, actuel entraîneur adjoint de... Lübeck, en D4 allemande. Avec André, on a connu la même situation. Quand j'ai été accepté dans une fac d'éducation physique pour devenir coach, mes parents m'ont aussi demandé pourquoi je ne m'inscrivais pas plutôt en droit ou en économie." Son pote d'enfance, lui, ne prend pas le chemin universitaire des "professeurs", celui tracé par Carlos Queiroz et emprunté depuis par Jesualdo Ferreira, José Mourinho, Rui Vitoria ou Leonardo Jardim, tous passés par ce fameux cursus de morosité humaine qui fait la réputation du manager portugais. Plutôt que de trimer sur les bancs de la fac, "Cenourinha" opte pour une formation plus rapide et moins théorique. Là encore, Bobby Robson joue du piston pour l'envoyer suivre un cursus d'entraîneur à Lilleshall, en Angleterre. Sur place, André, tout juste 18 ans, séduit ses camarades et professeurs par ses connaissances et sa personnalité. Dans la foulée, il effectue un stage à Ipswich Town, toujours avec l'appui de la légende locale, Bobby Robson, qui a remporté la C3 1981 sur le banc des Tractor Boys. Le gamin éblouit le manager de l'époque, George Burley, qui le voit alors débarquer "avec ses manières et son accent du Lancashire". Son stagiaire "comprend tout plus vite que tout le monde". Burley brosse aussi le portrait connu, presque la caricature, du futur "Special Two", celui d'un fils de "la bourgeoisie portugaise" qui serait "incapable d'enchaîner trois jongles". Interrogé sur sa courte et méconnue carrière de footballeur, Villas-Boas sourit et évacue toujours la question en trois mots : "um péssimo jogador". Un très mauvais joueur.

**"Je lui ai déjà dit:
André, tu ne peux
pas envoyer comme
message aux
présidents que si tu
n'entraînes pas, ce
n'est pas bien grave,
que tu iras courir le
Dakar. Un président
veut un entraîneur
dont la vie est dédiée
à 100 % au football"**

José Eduardo Simões,
son ancien président à l'Académica

Vraiment? Luis Diogo nuance et réhabilite (un peu) son camarade. Au début des années 90, les deux ados ont suivi quelques copains pour créer une équipe de jeunes à Ramaldense, modeste club du district de Porto. "Ce n'était pas un crack, mais c'était un milieu avec des qualités et de la niaque", estime-t-il. Un avis partagé par Manuel Ribeiro, son entraîneur au Marchal Gomes da Costa (MGDC) un club de potes sans terrain fixe et dont le siège social est la voiture du coach. Entre 18 et 22 ans, Villas-Boas évolue comme numéro 6 de cette équipe, dont la devise "You never drink alone" résume bien le projet collectif. "André détestait perdre, ça lui gâchait la soirée," sourit Ribeiro. Bien sûr, il n'avait pas les qualités d'un joueur professionnel, mais je dirais qu'il avait un niveau D6, D7. Il a commencé le football trop tard en club pour exploiter son potentiel." Pas grave, cela n'a jamais été sa guerre. Ribeiro remarque très vite sa vraie vocation. "Il passait son temps à replacer ses camarades et à me poser des questions. Il me demandait pourquoi j'avais demandé à tel joueur d'évoluer plus bas, par exemple. Mais avec son travail au FC Porto, il avait de moins en moins la possibilité de venir jouer avec nous."

À 22 ans, Villas-Boas range ses crampons pour de bon et sans frustration au retour de son improbable expérience comme sélectionneur des îles Vierges (voir encadré). L'enfant de Porto retrouve le centre d'entraînement de l'Olival, où il dirigeait les moins de 15 ans, et sollicite un poste auprès d'Ildílio Vale, son ancien supérieur en tant que directeur du centre de formation du FC Porto. Devenu entraîneur de l'équipe réserve, Vale lui propose de devenir son adjoint et garde de lui le souvenir d'un "garçon passionné, ambitieux et même un peu effronté". Celui qui est l'actuel adjoint du sélectionneur portugais Fernando Santos précise: "Il était parfois énervé contre moi, il était pressé de diriger une équipe, alors que rien ne pressait." En janvier 2002, sa carrière connaît un nouveau coup d'accélérateur quand José Mourinho devient l'entraîneur principal d'une équipe en crise. L'ancien traducteur considère essentielle l'observation des adversaires et souhaite que Villas-Boas devienne "ses yeux et ses oreilles". Sans avoir le titre d'adjoint au départ, il alimente son supérieur en rapports toujours plus détaillés. Il prend son travail très au sérieux, bouffe de la vidéo et dissèque la moindre information exploitable. "L'idée est que, au moment de fouler

la pelouse, les joueurs ne soient confrontés à aucune surprise concernant leurs adversaires", détaille à *The Independent* celui qui contribue alors au sacre du FC Porto en 2004. Dans ce même article, en pleine "Mourinhomania" des médias anglais, AVB, qui est sollicité par les joueurs "pour des analyses plus personnalisées", avoue qu'il lui arrive d'assister incognito aux entraînements des équipes adverses. Quand il suit son patron à Chelsea à l'été 2004, c'est donc tout naturellement qu'il effectue une filature lors d'une tournée de présaison de Manchester United aux États-Unis pour préparer le choc de la première journée. Ce travail de l'ombre permettra aux Blues de finalement l'emporter 1-0.

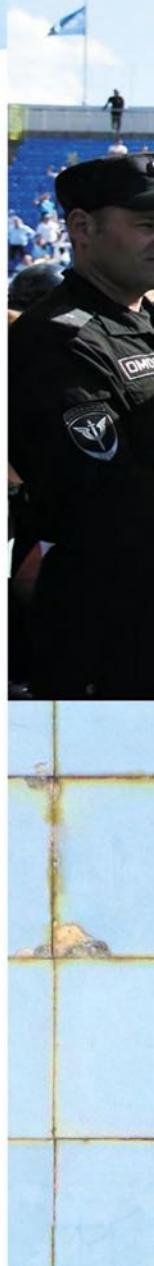
"Tu peux toujours tondre la pelouse"

Comme tous les garçons pressés, il se sent assez vite à l'étroit dans ce costume d'adjoint, le plus souvent cantonné au bureau. Alors, il tente de se distinguer des autres assistants du "Special One". Pendant la coupe du monde 2006, Villas-Boas intervient ainsi comme consultant sur la SIC (le TF1 local), pour décrypter l'aspect tactique des rencontres. "C'était assez nouveau à l'époque au Portugal", note Luis Diogo. *On a commencé à le remarquer à ce moment-là. Par la suite, il a voulu montrer qu'il avait d'autres capacités que celle d'un simple observateur, qu'il pouvait aussi être un acteur.*" En particulier auprès de Mourinho, passé à l'Inter Milan en 2008, à qui il formule le souhait de se rapprocher du terrain. Réponse de son n°1: "Si c'est ce que tu veux, tu peux toujours tondre la pelouse." Dans la tête du Mou, les postes sont bien répartis: le discret mais volcanique Rui Faria est son principal adjoint, il n'a pas besoin que Villas-Boas vienne doublonner. Le divorce est consommé en octobre 2009, quand l'analyste et la direction de l'Inter s'accordent sur une rupture conventionnelle. Après une touche sans lendemain avec Braga, le trentenaire effectue donc son baptême du feu à Coimbra, où il remplace Mourinho lors de sa présentation officielle devant les médias. Simple politesse, car les deux hommes ne se parlent plus. À son arrivée à Chelsea en 2011, AVB clarifiera leur relation. "J'ai travaillé avec José

pendant sept ans, mais on ne s'est pas parlé depuis un moment. Je crois que je n'ai même plus son numéro, d'ailleurs." Le label Mourinho l'aide pourtant dans ses premiers pas à l'Académica. "C'était un choix osé, mais Mourinho était au sommet à l'époque. Si tu avais bossé avec lui, c'est que tu étais forcément un bon", confirme le milieu franco-mauricien Jonathan Bru, passé par le club tout en noir. Le bizut gagne ensuite la confiance de son vestiaire par sa personnalité. Pour le président José Eduardo Simões, le charisme n'attend pas les années. "Le premier jour, j'ai constaté qu'en l'espace de 25 minutes, les joueurs lui mangeaient déjà dans la main. Il dégageait cette autorité naturelle dès le départ." Un mélange de charme, d'humour et d'autorité douce. "Il aurait pu compenser son manque d'expérience par une forme d'autoritarisme, mais ce n'était pas le cas, poursuit son capitaine, Orlando. Le fait d'être à peine plus vieux que nous lui a aussi permis de créer plus facilement cette relation de proximité. Il était autant un collègue que notre patron." Oui, le nouveau coach est un type de leur génération, il aime les belles voitures comme eux, est un jeune papa (de deux filles) comme certains, trinque avec eux à l'occasion et prend des nouvelles par texto. Une marque de fabrique, presque une addiction chez lui. "Il doit être le Portugais qui envoie le plus de SMS", balance Simões. Côté terrain, Villas-Boas extripe l'Académica de la zone rouge, mais au-delà de la onzième place en championnat, c'est la qualité de jeu des Étudiants qui marque les esprits. Villas-Boas base son projet sur la périodisation tactique chère à Victor Frade, croisé au FC Porto et dont il a appris toutes les subtilités. "Il ne laisse rien au hasard. À l'entraînement, même les étirements et la pause boisson sont chronométrés. Les séances étaient orientées sur la possession du ballon. Il voulait qu'on produise du jeu", détaille Jonathan Bru, l'actuel DTN de l'île Maurice garde en mémoire ce premier déplacement à Porto, quelques jours après l'arrivée du technicien. "Il nous prévient dans la semaine: 'En conférence de presse, je vais dire qu'on est une petite équipe, qu'on n'a aucune chance, mais on va préparer ce match pour le gagner, on ne va pas aller là-bas pour défendre.'" Promesse tenue malgré la défaite 3-2. Coimbra assurera son maintien sur la pelouse de Leixões. Tout à son honneur, AVB jettera sa veste en direction du parage des supporters de l'Académica. Un geste qui n'est pas sans rappeler le fameux jeté de médaille de Mourinho après le titre de Chelsea en 2006.

Une carrière de footballeur anonyme, un rôle d'adjoint, un club intermédiaire du centre du pays pour tremplin (Leiria pour l'un, Coimbra pour l'autre) avant le retour en majesté au FC Porto... Tout le monde voit alors le précoce et talentueux Villas-Boas comme le nouveau Mourinho. Tout le monde, sauf le principal intéressé. "Je suis davantage le clone de Bobby Robson que de Mourinho. J'ai des ascendances anglaises, un grand nez et j'aime le vin", évacue-t-il le jour de sa présentation, le 2 juin 2010. En octobre de la même année, il va même plus loin, en rendant un hommage sincère au style Guardiola ("Son Barça montre un idéal que toutes les équipes devraient chercher à atteindre") au lendemain d'une manita infligée par les Catalans au Real du Mou. Une manière de tuer le "père"? Peut-être. Reste qu'avec son groupe, il impose très vite son style, ses règles (comme arriver une heure avant

Le jeu des 7 différences.





Né sous la bonne étoile.

l'entraînement), son 4-3-3 et sa personnalité ouverte. Helton décrit un management tout en souplesse, presque démocratique, loin des standards mourinhiques. "Il n'impose pas choses, expose le portier Brésilien. Il va discuter avec nous, nous demander comment on peut l'aider. A plusieurs reprises, il a montré qu'il était davantage notre ami que notre entraîneur. Il a été très transparent avec nous, on savait ce qu'il pensait et ce qu'il voulait." Parfois, le bon copain se fâche, comme lorsqu'il recadre le Brésilien Hulk, ronchon après avoir été remplacé lors d'un match à Sofia. "C'est assez rare ce qu'il s'est passé cette saison-là," reprend Helton. Nous avions de grands joueurs, comme Hulk, Falcao ou James, mais personne ne se pensait plus important que l'équipe. André ne le permettait pas. Avec un effectif assez stable par rapport à la saison précédente, on a réalisé une saison extraordinaire. Selon moi, le mérite lui en revient à 60 %."

Chelsea, le mauvais Roman

Sur les rives du Douro, le jeune entraîneur maîtrise son environnement dans un club stable et avec un président, Pinto da Costa, très présent. À Chelsea, il débarque en terrain plus miné et avec l'étiquette du manager à 15 millions d'euros (la clause payée par les Blues au FC Porto) pour ajouter quelques bars de pression. Mais après tout, ne s'agit-il pas d'un choix audacieux de plus dans sa carrière ? Son ami Simões tente une comparaison. "Après cette saison à Porto, il était un peu comme ces réalisateurs européens qui ont eu un film au succès international et partent ensuite pour Hollywood. La réussite n'est pas toujours garantie." Sauf qu'AVB ne craint pas le bide. Il est jeune, cher et désiré. Il revient en majesté dans un club où il n'était jamais qu'un employé

de bureau amélioré, lui qui, dans un reportage pour Chelsea TV, décrivait ainsi son quotidien du milieu des années 2000 : "Je passe mes journées derrière mon ordinateur à faire des rapports pour ce type (en désignant Mourinho, présent juste à côté)." Entre-temps, AVB a pris un peu la confiance. C'est bien humain. "Il s'est présenté avec beaucoup de certitudes, et surtout un manque de maîtrise du haut niveau," résume l'entraîneur des gardiens des Blues de l'époque, Christophe Lollion. D'une certaine manière, il s'est pris pour Dieu, arrivé pour plus de 15 millions d'euros, et cela lui a joué des tours. Malgré cette pique, le Français apprécie plutôt le travail au quotidien avec le nouveau manager, bosseur et bon camarade. "André voulait une entente entre tous les membres du groupe, entre les joueurs, le staff technique et médical, poursuit le mentor de Petr Cech. Il avait imposé, lors des matches européens et de quelques rencontres à l'extérieur, un repas entre tout le monde, pour l'ambiance et pour le dialogue. Résultat, il nous arrivait de dîner deux fois, une première fois avec les joueurs, puis une seconde fois, au calme, entre nous, le staff technique." Avec certains cadres vieillissants, les dîners sont loin d'être parfaits. Passé un accueil plutôt chaleureux, les Lampard, Drogba et Terry se braquent, surtout quand l'ancienne petite main de Mourinho les canonne au banc de touche. La colonne vertébrale faonnée sept ans plus tôt est en fin de cycle. AVB veut du changement, imposer un jeu plus offensif et rajeunir l'effectif. Une demande formulée par Roman Abramovitch le jour de son entretien d'embauche. "Le propriétaire du club veut que nos jeunes joueurs puissent progresser", répète-t-il en début de saison. Problème, le Russe est un patron absent, et ce premier tête-à-tête est aussi le dernier. Le manager doit rendre des comptes à Marina Granovskia, la femme de confiance de l'oligarque. Par SMS, il se plaint de la situation



André réfléchit.

à son premier président, José Eduardo Simões: "Il devait justifier à cette femme de pourquoi il faisait jouer son équipe de telle façon, pourquoi tel joueur était remplaçant. Je lui ai demandé: 'Mais qu'est-ce que tu es allé faire dans cette galère?'" Lui aussi finit par se poser la question, perçoit que les intentions d'Abrahamovitch fluctuent avec les mauvais résultats. Les cadres n'ont plus qu'à savonner la planche d'un Villas-Boas parfois maladroit, comme lorsqu'il oublie d'inviter Nicolas Anelka (en partance pour Shanghai) à la fête de Noël de l'équipe. L'influente Didier Drogba -souvent sacrifiée au profit d'un Fernando Torres transparent- organisera un repas avec Anelka, mais sans le manager, dans un restaurant chinois. Christophe Lollichon résume la situation du moment: "André savait que les joueurs avaient de gros ego, il a cherché à les canaliser. Ça a peut-être été mal pris." Comme sa demande d'en-tendre que de l'anglais dans le vestiaire, pour diminuer l'influence des clans des francophones et des lusophones, ou encore sa décision maladroite de retirer du centre d'entraînement les photos des titres acquis sous Mourinho puis Ancelotti. Les cadres obtiennent sa tête le 4 mars 2012, au lendemain de la défaite de trop à West Bromwich Albion, alors que Chelsea est cinquième au classement et encore qualifié en C1, mais en sursis suite à une défaite 1 à Naples en huitième aller. Le Portugais serait finalement trop jeune, trop rigide, et pas assez taillé pour un club de la dimension de Chelsea, où il restera à jamais ce manager viré et dont l'adjoint, Roberto Di Matteo, a remporté la ligue des champions trois mois plus tard. En l'espace de neuf mois, la décote est brutale.

Moi, président

À Tottenham, quelques kilomètres plus au nord, l'aventure finit aussi par un licenciement, le 16 décembre 2013. Un échec de plus si on lit l'histoire un peu trop vite. Les Spurs bouclent pourtant la saison 2012-2013 avec 72 points, un record pour le club alors, mais sans qualification pour la C1 à la clé (cinquièmes). Villas-Boas a encore du crédit, le PSG le sonde même pour remplacer Carlo Ancelotti à l'été 2013. Le président Nasser al-Khelaïfi l'apprécie, mais le courant ne passe pas avec Leonardo, le directeur sportif. Et puis, le défi ne l'intéresse pas, comme il l'a avoué dernièrement. "C'est trop facile de gagner en France avec le PSG, l'écart avec les autres équipes est trop important. Il n'y a pas de challenge, pas d'intérêt sportif!" Daniel Levy tente bien de lui forcer la main pendant ses vacances aux Bahamas. Le président des Spurs voit avec gourmandise la clause que pourrait déboucher le PSG. Villas-Boas ne dévie pas de sa position, mais le ver est déjà dans le fruit. Gareth Bale prend la direction de Madrid à l'intersaison, les résultats ne suivent plus, et certaines langues se délient forcément pour lui tailler un costard après coup. "C'est un entraîneur qui a peur des conflits, qui veut des responsabilités, mais dès qu'il s'agit de les prendre, il n'y a plus personne," charge William Gallas dans l'émission *Le Vestiaire* sur RMC Sport, capitaine des premiers mois et mis de côté après une blessure. L'attaque est sans doute orientée, mais dit en substance qu'un



"À Chelsea, il s'est présenté avec beaucoup de certitudes et surtout un manque de maîtrise du haut niveau. D'une certaine manière, il s'est pris pour Dieu, et cela lui a joué des tours"

Christophe Lollichon, ancien entraîneur des gardiens des Blues

grand entraîneur n'est pas un bon copain. Au contraire, il devrait être dur et tyran sur les bords. "André n'est pas comme ça, il a des valeurs humaines fortes, souligne Lollichon. Il est pour le dialogue, il écoute attentivement tous ses joueurs, tous les membres de son staff, évite les conflits et prône le débat. J'ai passé des heures à discuter avec lui, je n'étais pas toujours d'accord mais il m'écoutait, et à la fin, il tranchait en parfaite intelligence." La quarantaine entamée, l'homme a mis de la distance avec ses échecs passés et le jeune entraîneur pressé et ambitieux qu'il a été. Son adjoint à l'OM, Ricardo Carvalho, le trouve "plus tranquille" qu'à l'époque. Comme s'il n'avait plus rien à prouver, plus besoin de faire sa place dans un milieu où il était entré par effraction, un matin, en croisant Bobby Robson en bas de l'ascenseur. Luis Diogo imagine déjà la suite pour son copain.

"Beaucoup d'entraîneurs s'accrochent parce qu'ils ont besoin de travailler. Ce n'est pas le cas d'André, s'il continue quelques années, c'est parce qu'il en a encore envie. Derrière, je le vois bien revenir au Portugal et se préparer pour devenir président du FC Porto. Il est très sérieux quand il parle de ça et il a les qualités pour." Après tout, même l'octogénaire Pinto da Costa n'est pas immortel. Il lui faudra alors sans doute composer à son tour avec des entraîneurs ambitieux, prompts à râler en conférence de presse devant le potentiel départ de tel ou tel joueur important dans le simple

but de remplir les caisses, au détriment des objectifs sportifs. Exercice dans lequel Porto est, soit dit en passant, un spécialiste. Mais quelque part, on est aussi un peu président de club sur une partie de *Football Manager*, non? ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR AP ET MUR SAUF AVB ISSUS DE CANAL PORTO, RMC SPORT ET CONFÉRENCES DE PRESSE



ENTRETIEN

Oui, le mariage veut encore dire quelque chose. En signant, il y a quelques mois, une prolongation de contrat jusqu'en 2028,

Iñaki Williams a sûrement entériné pour toujours sa relation d'amour avec son club formateur, l'Athletic Bilbao. Mais avant d'être l'homme d'un seul club, de représenter le turfu des Leones et de rêver du prochain euro, l'international espagnol a surtout été le premier footballeur noir à inscrire un but sous le maillot du club le plus traditionnel du monde. Rencontre avec un homme bien dans ses basques.

Par Aquiles Tirlane, à Bilbao / Photos: Markel Redondo pour So Foot, DR, Icon sport et Imago/Panoramic



BASQUE PANTHER



Tu es le joueur le plus véloce de la Liga, le premier Noir à marquer pour l'Athletic Bilbao, mais aussi le footballeur qui a enchaîné le plus de matchs consécutifs en Liga avec le maillot rojiblanco (132, ndlr). Ces jalons ont-ils une signification particulière pour toi ? Mon rêve, quand j'étais petit, c'était de triompher à l'Athletic Bilbao, pas de battre des records, même s'il est vrai que j'ai rapidement brûlé les étapes. Je suis très fier de ce que j'ai fait jusqu'à présent, mais je ne me contente pas de ces records. Je les vois plutôt comme une récompense de mes efforts. Ça me rend heureux, mais j'ai envie d'en établir d'autres. Dans le football d'aujourd'hui, on regarde beaucoup les statistiques, et comme je suis attaquant, j'aimerais par exemple mettre un paquet de buts pour pouvoir égaler les registres des figures mythiques qui sont rentrées dans l'histoire de ce club. Je veux devenir la référence offensive de l'Athletic, soulever des trophées avec mon club et retrouver la sélection. Mais pour y arriver, il va falloir que j'enchaîne les bonnes saisons et que je travaille dur.

Tu parles toujours de ta mère comme d'une référence... (Il coupe) Parce qu'elle l'est ! Pour ma famille et pour moi, c'est un pilier fondamental. Mon frère et moi avons longtemps vécu seuls avec elle, car mon père a dû s'éloigner pour trouver du travail. Pendant son absence, c'est notre mère qui nous a éduqués. Elle a toujours été là pour nous écouter, nous conseiller... Mais aussi pour nous mettre quelques droites ! (Rires) Aujourd'hui encore, c'est elle qui porte la culotte à la maison. Elle est dingue de l'Athletic et du football en général. Elle regarde énormément de matchs et, fatidiquement, elle s'autorise à me donner quelques conseils (rires). Après les matchs, elle m'écrit toujours sur WhatsApp pour me dire : "Tu n'as pas été bon sur cette action, tu aurais dû jouer le ballon différemment !" Ma mère, c'est une cheffe, un génie. Je l'adore.

"Ma mère, c'est une cheffe, un génie. Elle a toujours été là pour m'écouter, me conseiller... Pour me mettre quelques droites aussi! C'est encore elle qui porte la culotte à la maison"



Le fait qu'elle soit autant fan de l'Athletic Bilbao, c'est ce qui explique que tu aies prolongé au club alors que tu avais beaucoup d'offres de l'étranger ? L'avantage de ma famille compte énormément pour moi. Encore plus lorsque je dois prendre des décisions très importantes. Que la famille soit unie, c'est fondamental pour moi. Mon frère, ma mère, mes amis, ma fiancée et mes coéquipiers ont une place très importante dans mon quotidien. Ces gens-là me rendent heureux. Et quand tu t'es, les décisions sont plus faciles à prendre, c'est pourquoi ça n'a pas été difficile de prolonger mon engagement avec l'Athletic.

Tes parents se sont connus dans un camp de réfugiés ghanéens. Et comme beaucoup d'Africains, ils sont arrivés en Europe après avoir illégalement escaladé la barrière qui sert de frontière entre le Maroc et l'enclave espagnole de Melilla. Ma mère était enceinte de moi lorsqu'elle l'a grimpée... À ce moment-là, je pense qu'elle était très loin de se douter que son enfant finirait un jour par devenir l'avant-centre de l'Athletic Bilbao. On me demande souvent si je crois au destin... Je pense que oui, car c'est lui qui m'a fait naître ici. Mais je crois aussi qu'il faut faire en sorte d'agir sur son destin. Il faut prendre des risques pour bousculer cette chose-là, et c'est ce que mes parents ont fait, même s'ils ont eu de la chance d'arriver à Bilbao sains et saufs. Pour beaucoup d'autres personnes dans la même situation, ça a été et c'est toujours plus compliqué... C'est pour ça que je me dis souvent que je suis un privilégié : j'ai du succès, ma famille vit super bien, il ne nous manque rien... (Il réfléchit) Je ne sais pas si c'est le destin, la chance ou autre chose... Tout ce que je vois, c'est qu'aujourd'hui, il y a encore des gens qui quittent tout dans l'espoir d'assurer un meilleur avenir à leurs enfants, pour qu'ils puissent manger à leur faim tous les jours, et bien souvent, ça ne se termine pas toujours très bien.

Mon souhait, c'est qu'ils arrivent un jour à avoir tout ce que j'ai aujourd'hui.

Melilla, ce n'est pas la porte à côté. Comment tes parents se sont-ils retrouvés au Pays basque ? Ils ont rencontré un curé du nom d'Iñaki, qui les a beaucoup aidés. Pour leur montrer leur gratitude, mes parents ont décidé de m'appeler comme lui. D'ailleurs, c'est même devenu mon parrain. J'ai toujours eu une très bonne relation avec lui, on est toujours restés en contact, même quand on a dû déménager à Pampelune pendant quelques

années. Il faisait toujours en sorte d'être là pour mes anniversaires, il m'emménageait aux fêtes de San Fermín (réputées mondialement pour leurs lâchers de taureaux). C'est un type génial, et aujourd'hui, j'ai enfin la possibilité de le remercier pour tout ce qu'il a fait pour nous en l'invitant à San Mamés ou à dîner.

Il fait quoi aujourd'hui, cet Iñaki ? Il n'est plus curé. Il s'est marié avec une Africaine et il vit là-bas, où il s'occupe toujours d'aider les plus nécessiteux.

T'es déjà allé en Afrique ? Bien sûr. J'aimerais bien y retourner plus souvent, mais c'est compliqué avec les calendriers qu'on a. Là, avec Oscar de Marcos (défenseur de l'Athletic Bilbao), on a monté un projet pour aider des personnes dans le besoin là-bas. Il faut qu'on y aille. On s'est promis d'aller sur place pour se retrousser les manches. Au-delà de ça, j'ai 80 % de ma famille là-bas. Des grands-parents, des cousins, des oncles... Je n'ai pas grandi avec eux, je ne les connais quasiment pas et j'y ai fait ma vie en Espagne, donc on entretient des rapports un peu particuliers. On s'envoie beaucoup de messages sur les réseaux sociaux. C'est un peu bizarre comme type de relations, mais ça ne m'empêche pas de les aimer beaucoup.

Dernièrement, certains gouvernements européens ont durci leur politique migratoire, notamment en refusant que des bateaux appartenant à des organisations humanitaires remplis de migrants repêchés en mer accostent sur leurs côtes. Qu'est-ce que ça t'inspire ? Ça ne m'inspire rien du tout, en tout cas rien de bon, ça me fait juste mal. Certains n'ont toujours pas pris conscience que les êtres humains qui sont à bord de ces bateaux ont traversé l'enfer dans l'espoir d'offrir un meilleur avenir à leur famille. Qui veut mourir en chemin ? Personne. Ceux qui risquent leur vie pour rejoindre des pays plus développés ne le font pas pour plaisir mais par désespoir. Il s'agit d'être plus justes et d'avoir plus d'empathie envers ces gens-là.

Qu'est-ce que tu aurais fait de ta vie si tu n'avais pas été footballeur ? Je n'y ai jamais vraiment réfléchi, mais je ne pense pas que j'aurais triomphé dans un autre domaine que le football. Qui sait, j'aurais peut-être étudié. On peut-être même qu'à l'heure qu'il est, je serais en train de faire mes huit heures quotidiennes dans une entreprise... On ne va pas se mentir sans le football, je ne sais pas trop ce que je seraïs devenu. Là encore, j'ai beaucoup de chance d'avoir pu devenir footballeur, c'était mon rêve d'enfance.

Si on met le facteur chance et le destin de côté, comment expliques-tu que tu sois devenu pro, et d'autres non ? Quand j'étais jeune et que je rentrais chez moi, le frigo n'était pas toujours plein. Parfois, l'électricité était coupée parce qu'on n'avait pas d'argent pour payer les factures. Je pourrais être triste en repensant à ça, mais en fait, j'en tire une certaine fierté. Parce que



Les grandes gueules.

ces pénuries-là, au final, m'ont fait grandir plus vite et m'ont forgé un caractère qui m'a permis de devenir qui je suis aujourd'hui. Rien n'arrive par hasard, il y a une raison à tout, et tous ces moments difficiles ont été comme un moteur pour moi. Dans ma tête, je me disais toujours : "Ifaki, fais ton maximum pour aider ta famille." En arrivant à Lezama (centre d'entraînement des Leones), je savais que ça allait être compliqué, mais j'ai atteint mon objectif.

Selon toi, il est plus difficile de devenir un footballeur professionnel lorsqu'on vient d'un milieu social plus confortable? Nico, mon petit frère, n'a pas eu à vivre ce que j'ai vécu, et sur le terrain, peut-être que ça se ressent un peu. On est de la même famille, mais on n'a pas vécu exactement la même chose, parce que lorsqu'il est né, tout allait un peu mieux à la maison. Mon père avait un travail plus stable, ma mère aussi... Entre lui et moi, il y a une différence dans la manière de penser, de parler, et c'est normal, parce que Nico a toujours vécu dans un relatif confort. Il a vu comment son grand frère faisait son trou en équipe première, il n'a jamais eu à se préoccuper de problèmes d'argent. Il doit être conscient qu'il n'a jamais manqué de rien, en tout cas, mes parents et moi, on lui répète constamment que personne ne nous a rien offert, que tout ce que l'on a obtenu l'a été à force de travail. Là, il a des baskets, des fringues, il s'entraîne avec l'Athletic

"À Bilbao, tu vas dans un bar, et ils parlent de l'Athletic. Tu vas dans une boucherie, et ils parlent de l'Athletic. Tu vas au marché, et ils parlent de l'Athletic. Où que tu ailles à Bilbao, ils parleront de l'Athletic. Ce club, c'est une messe, l'église des gens d'ici"

depuis qu'il est tout petit, il a de l'argent, il peut aller au cinéma ou au restaurant avec ses amis le week-end. Il ne manque de rien. Mais moi, à son âge, je n'avais pas tout ça. J'ai dû travailler pour aider ma mère ou pour pouvoir lui donner de l'argent de poche avec lequel il s'achetait des bonbons. Là, il joue dans les équipes de jeunes de l'Athletic et je lui répète toujours la même chose : "Tu as un plus gros potentiel que celui que j'avais à ton âge, mais j'avais plus faim que toi. Si tu veux devenir pro, il faut que tu montres à tout le monde que tu as cette faim de devenir quelqu'un, parce que le talent, tu l'as."

Comment tu gagnais l'argent que tu donnais à ton frère? En arbitrant des matches. À l'époque, mes potes étaient comme moi, ils venaient tous de milieux super modestes. On n'avait pas une thune, pas un seul centime en poche, mais on rêvait tous d'avoir les mêmes BlackBerry que les mecs de notre âge qu'on voyait dans la rue.

Un jour, des grands du quartier nous ont dit qu'on pouvait facilement se faire dix euros en arbitrant un match. Avec quatre autres potes, on a commencé à multiplier les matchs. On en arbitrait deux ou trois par week-end et, en rentrant à la maison, je donnais quinze euros à ma mère et je gardais l'autre moitié de l'argent. C'était pas grand-chose, hein, mais à l'époque, ça représentait déjà une petite fortune pour moi.

Tu es né à Bilbao de parents étrangers et tu as longtemps vécu en Navarre (région autonome et frontalière du Pays basque, qui malgré tout est devenue un vivier pour l'Athletic au fil des dernières années). Du coup, c'est quoi, pour toi, être basque? C'est une manière de vivre. Nous, les Basques, sommes respectés pour notre bonhomie. Je crois que nous sommes des gens bien, en tout cas, c'est comme ça que je vous vois, parce que les Basques ont accueilli ma famille de manière très fraternelle. Mes parents sont très heureux

"En France, je vois beaucoup de Noirs, beaucoup de Marocains, beaucoup d'Algériens, beaucoup d'étrangers, et cette diversité est assimilée très normalement. J'espère qu'un jour je ne serai plus le seul Noir de l'Athletic Bilbao"



d'avoir planté leurs racines ici, et moi, je suis très fier d'être basque et de pouvoir représenter une institution comme l'Athletic Bilbao. Pour tous les gamins qui sont nés comme moi dans cette ville, c'est le summum.

Ça a toujours été le club que tu supportais?

Oui, parce que mon parrain, Iñaki, était un fan inconditionnel du club. Quand j'étais petit, il me ramenait des maillots de l'Athletic et il m'emmenait voir les entraînements à Lezama. Il m'a transmis le virus. À Pampelune, à l'école, j'étais l'un des rares à être fan, mais ça ne me dérangeait pas; ce club était trop ancien en moi pour que je change d'équipe comme ça. En plus, à l'époque, le club dans lequel je jouais (*le Club Deportivo Pampelune*) avait un partenariat avec l'Athletic. Du coup, on allait jouer tous les mercredis à Lezama, c'était génial.

Ernesto Valverde, qui t'a fait débuter en première division, affirme que l'Athletic Bilbao est, au même titre que le Barça, "más que un club". Tu es d'accord avec ça? Évidemment. L'Athletic ne compte que des joueurs nés ou formés au Pays basque dans son effectif. C'est une politique sportive unique au monde qui génère un très fort sentiment identitaire. Tu vas dans un bar, et ils parlent de l'Athletic. Tu vas dans une boucherie, et ils parlent de l'Athletic. Tu vas au marché, et ils parlent de l'Athletic. Où que tu ailles à Bilbao, ils parleront de l'Athletic. Ce club, c'est une messe, l'église des gens d'ici. Quand je me promène en ville, je sens un respect et une admiration immense. Les gens nous aiment énormément et ça se ressent vraiment. Cette relation qu'on a avec les supporters, c'est unique.

Mais ça ne t'attire pas de connaître autre chose?

J'aurais pu partir plein de fois, j'avais plein de propositions, mais encore une fois, je suis heureux. Ici, je suis chez moi. En ville, j'ai ma famille, mes amis, et à une heure et demie de voiture, j'ai mes potes qui vivent à Pampelune. Au club, c'est pareil, je ne joue pas avec des

coéquipiers, mais avec des amis. J'aime Bilbao, j'aime jouer pour l'Athletic, et j'espère bien pouvoir le faire pour toujours.

Si tu te sens aussi bien, comment expliques-tu, avec le recul, ces 770 jours passés sans marquer à San Mamés (*une disette qui a commencé en décembre 2016 et qui a pris fin en janvier 2019*)? Ça a été un moment compliqué à vivre. J'étais dans une mauvaise spirale. J'avais des occasions que je ne concrétisais pas. Ça arrive. Mais au fur et à mesure des matchs, les journaux et les JT ont commencé à mettre l'accent sur mes contre-performances. Résultat, on ne me parlait plus que de ça dans la rue. On me demandait pourquoi je marquais autant à l'extérieur mais pas à domicile. Mais moi-même, je me posais cette question! C'est très frustrant, tu as envie de bien faire, parce que les gens attendent beaucoup de toi, mais ça ne veut pas rentrer. À un certain moment, je me suis même demandé si j'étais en capacité de mettre des buts... Je me suis mis beaucoup de pression à l'époque. Casser cette mauvaise spirale à domicile était devenu une véritable fixette, je n'arrêtais pas de me demander: "Qu'est-ce que je fais de mal?" Finalement, j'en ai parlé à des gens de confiance qui ont su me remonter le moral, et derrière, j'ai mis ce fameux doublé contre le FC Séville. Entendre mon public célébrer de nouveau mes buts, ça a été une vraie libération pour moi.



conclusion d'un but. C'est ce qu'on me demande et c'est ce que je m'emploie à faire.

Il y a toujours eu de bons buteurs à Bilbao, mais aucun n'est parvenu à être pichichi depuis 1975. Du coup, comment définiras-tu le rôle de l'attaquant dans ce club? Dans l'histoire de l'Athletic, il y a eu énormément de bons avant-centres, et Aritz Aduriz, par exemple, en fait partie. Depuis que je suis en équipe première, c'est notre référence, notre homme-but. Ce n'est peut-être pas Messi ou Ronaldo, qui mettent 50 buts par saisons, mais ceux qu'il a mis ont permis à l'équipe de se qualifier pour des compétitions européennes ou d'atteindre la finale de la coupe du roi. On a un style de jeu plutôt austère, on met rarement quatre ou cinq buts par matchs, donc un attaquant de l'Athletic doit impérativement essayer de convertir le peu d'occasions qui se présentent à lui. Dans les matches que l'on gagne, il faut toujours que je sois à l'origine ou à la

Nouvelle saison du Cosby Show.





qu'au-delà de notre couleur de peau, on est tous faits pareil, non? Qu'on soit noirs, blancs, grands, petits, blonds ou châtain, quelle différence? Au final, on est tous des êtres humains.

En 1998 et en 2018, les Bleus sont devenus champions du monde avec de nombreux joueurs issus de l'immigration. Est-ce qu'il est possible qu'un jour une Roja métissée en fasse de même, selon toi? Je n'en sais rien, ça ne dépend pas de moi. Pour moi, le talent n'est pas une question de couleur, mais j'ai aimé voir la France gagner le mondial avec autant de joueurs noirs. J'ai des cousins qui vivent à Paris et ils étaient très contents de ce triomphe. Quand je vais en France, je vois qu'il y a beaucoup de Noirs, beaucoup de Marocains, beaucoup d'Algériens, beaucoup d'étrangers, et cette diversité est assimilée très normalement. Je trouve ça très bien et j'espère qu'un jour, je ne serai plus le seul Noir de l'Athletic Bilbao.

Justement, tu n'es pas le premier footballeur noir à jouer pour l'Athletic, mais tu es le premier à avoir inscrit un but (en 2015, contre le Torino en Europa League). Avec ce but, penses-tu avoir apporté un soupçon de modernité dans un club aussi traditionnel que le tien? Je pense que oui. À Bilbao, et au Pays basque en général, il y a beaucoup d'immigrés, donc pour les gens d'ici, voir un Noir marquer un but sous les couleurs de leur club de cœur n'a pas été perçu comme quelque chose de révolutionnaire. En revanche, ça a dû l'être pour ceux qui nous suivent de loin. Ceux-là ont dû ouvrir les yeux et se dire: "Tiens, un Noir peut jouer pour l'Athletic." Il n'y a pas besoin d'être blanc et de parler un euskera parfait pour être basque. Moi, je comprends l'euskera, et même si je ne le parle pas très bien, je me sens basque à part entière. J'ai le même mode de vie que n'importe quel Basque, je m'exprime comme eux et je ne me sens pas différent de mes autres coéquipiers juste parce

que j'ai une couleur différente. Quand les gens m'ont vu pour la première fois dans l'équipe, il y en a forcément qui ont dû être surpris, mais quand ils m'ont entendu parlé, ils ont dû l'être encore davantage. "Putain, regarde, il y a un Noir dans l'équipe et il est basque!" (Rires) J'espère que tout le monde me voit comme un Basque, comme le seront les prochains Noirs qui intégreront l'équipe première. On peut avoir des origines étrangères et se sentir complètement basque. Je ne vois pas ce qu'il y a d'incompatible là-dedans.

Dernièrement, dans une émission de télévision, tu as dit que tu avais entre cinq et dix millions sur ton compte en banque et que tu faisais l'amour quatre fois par semaine. On en est où avec ces chiffres aujourd'hui? Depuis que j'ai renouvelé mon contrat, ils ont un peu bougé sur mon compte en banque. Mais au lit, je suis toujours un tigre! Ou plutôt, un leon. ● PROPOS RECUEILLIS PAR AF

Métro, boulot, corpo





REPORTAGE

Depuis décembre dernier, la France ne parle que de ça, ou presque: le projet de réforme des retraites porté par le gouvernement Philippe et le mouvement social qui a suivi. Alors que des grèves à l'ampleur record ont perturbé le trafic SNCF et privé la région parisienne de transports en commun, l'équipe de Foot Entreprise de la RATP, l'US Métro, poursuivait sa saison. Institution du foot corpo, le club fait cohabiter en son sein agents du service public et "mercenaires" sans solde venus de l'extérieur, usagers des transports en commun pour beaucoup. D'où la question: le football peut-il permettre de dépasser le clivage de plateau télé entre les grévistes et leurs "otages"? Par David Alexander Cassan, à Antony.

Saint-Brice-sous-Forêt et Jouy-en-Josas / Photos: Renaud Bouchez pour SoFoot

B



M



13



“Le foot, c'est pas le lieu pour avoir de grandes conversations sur la réforme. On est là pour décompresser... Mais c'est sûr que ça me dérange davantage d'avoir pour coéquipier un collègue qui ne pense pas la même chose que moi plutôt qu'un chef d'entreprise”

Djamel, gréviste meneur de jeu de l'US Métro

L'été dernier, il s'était armé de packs de Cristaline pour porter assistance aux passagers d'un train resté bloqué plusieurs heures entre deux gares. *“Il faisait très chaud, le trafic était perturbé par un mouvement social, et il y a un mec qui n'a pas voulu de mes bouteilles. Le ton est monté, je lui ai demandé ‘tu vas faire quoi?’ et là, bam, j'ai pris un coup de tête!* Devant tout le monde, y compris les collègues de la police ferroviaire... En temps de grève, les gens sont vite excédés.” Laurent Delisse est cheminot, ex-agent de gare réaffecté depuis l'incident au pôle vérification informatique. Il est aussi gréviste, syndiqué CGT, mais aujourd'hui, sur le terrain synthétique dernier cri de Saint-Brice-sous-Forêt (Val-d'Oise), il affronte des salariés de la RATP, eux aussi habitués à focaliser l'attention en cas de conflit social. Laurent porte en effet le survêtement rouge du Nike FC, club de Foot Entreprise fondé en 2002 par un cadre commercial de la marque à la virgule, mais ça ne l'empêche pas de tailler le bout de gras avec son vieux copain Jean-Pierre Armand. Vêtu d'une parka aux couleurs de son club, le solide gaillard est dirigéante de l'US Métropolitaine des Transports, club mythique de Foot Entreprise fondé en 1928 par des agents de la CMP, ancêtre de la RATP. Plus d'une heure après la fin du match des réserves qu'il a disputé, Laurent n'a toujours pas pris sa douche. Il préfère regarder la confrontation des équipes premières, en championnat Régional 1 de Football Entreprise (soit le plus haut niveau). Mais ce n'est pas la seule raison : *“Je ne voulais pas vous entendre chanter, vous êtes dans le vestiaire à côté et je le connais, votre chant, là, ‘Les escrocs du Métro’*”, rigole-t-il avec Jean-Pierre. Rivaux sur le pré l'espace d'un après-midi, les deux hommes manifestent ensemble, deux jours plus tôt à Paris, contre la réforme des retraites.

Manu, le crossfit et le punch maison

“Emmanuel Ma-cron, oh té-te de con, on va te chercher chez toi.” Rien à voir avec le cri de guerre victorieux des joueurs de l'US Métro, puisque ce sont les conducteurs du RER B qui donnent de la voix – sur l'air du chant composé à la gloire de Jean-Michel Aulas par les supporters marseillais, lors de leur épopée européenne de 2018. Pour cette manifestation intersyndicale du 16 janvier, pas moins de trois rangées de CRS déguisés

en scarabées bleus protègent la terrasse chauffée de La Rotonde brasserie du boulevard du Montparnasse où le candidat Macron avait fêté sa victoire au premier tour de l'élection présidentielle. Sans parka mais vêtu d'une doudoune rouge, Jean-Pierre Armand est venu manifester en tant qu'agent de la RATP Sécurité, affecté à Gare de Lyon. S'il marche en compagnie des conducteurs du RER B, c'est parce qu'il a rejoint Émile Quiquine, ami et ex-partenaire de l'US Métro. *“On a dû jouer une dizaine d'années ensemble avec Émile. Lui jouait stoppeur, moi latéral droit.”* Quand ils croisent Joël, conducteur de RER A à la retraite et ancien latéral gauche, les trois quinqua bombent le torse : *“Ah c'est sûr qu'on ne faisait pas dans la finesse... On jouait avec un libero à l'époque: ben, il était tranquille, hein!”* Entre Montparnasse et la place d'Italie, le parcours du jour, on agite des tirelires en carton qui font office de caisses de grève, on chante faux, on déroule des banderoles ou on s'embrasse pour la bonne année, tandis que les gobelets en plastique se remplissent de punch maison. Émile en profite pour se donner du courage. *“Je suis syndiqué à la CGT depuis que j'y suis entré en 1988, précise-t-il, annexe à l'oreille et godet à la main. J'ai fait toutes les grèves depuis, mais je suis agoraphobe: c'est la deuxième manif de ma vie seulement, après celle du 6 janvier!”* Même du temps bénî des mouvements de 1995, où les grévistes avaient fait reculer (et même chuter) le gouvernement ? *“Je faisais les piquets de grève, et puis je les laissais partir...”* Lorsque l'énergique délégation Sud RATP demande aux collègues de s'accroître pour chanter, Jipi à les genoux qui sufflent. Il partira à la retraite dans deux ou trois ans, à 54 ans plus ou moins tassés. Ses beaux jours sont assurés, mais il tenait à venir user ses baskets pour garder un œil sur les manœuvres des gendarmes mobiles déployés sur les ailes du cortège. *“En 1995, j'avais quoi? Cinq ans de régie? Mais je voyais les anciens se battre pour ceux qui venaient de rentrer, donc c'est normal que je me sente concerné pour les jeunes aujourd'hui”*, argumente celui qui n'a pourtant été syndiqué qu'un an, à l'UNSA. C'est que l'homme au crâne glabre aime s'investir dans ce qu'il fait, et qu'il donne déjà beaucoup au club de son entreprise : le défenseur robuste est devenu coach, puis dirigeant. Deux ou trois fois par semaine, selon que l'équipe joue à domicile ou à l'extérieur le samedi venu, on le retrouve au complexe omnisports de la Croix-de-Berny, à Antony. La construction du complexe où l'US Métro a élu



domicile remonte aux années 1930, mais de nouveaux bâtiments dédiés à la pratique sportive indoor ont été inaugurés par la RATP en 2013. Ce soir de début janvier, à l'abri du froid, 25 licenciés profitent d'une séance de reprise sans ballon concoctée par Tadatoshi Miura, préparateur physique employé à temps plein par le club. Responsable de l'équipe première, Jean-Pierre Armand l'assure: "Il leur fait faire des trucs un peu style crossfit, que du physique, et ils adorent ça."

Pour continuer à exister, le Foot Entreprise (autrefois connu sous le nom de "foot corpo") s'est depuis longtemps ouvert aux "extérieurs", c'est-à-dire aux joueurs non salariés de l'entreprise dont ils défendent les couleurs. "Tada" Miura, comme le gymnase flamboyant neuf, sont des arguments de poids qu'utilise l'US Métro pour recruter, et ainsi maintenir l'équipe fanion au plus haut niveau du Foot Entreprise, où il est impossible de payer les joueurs. Aux agents RATP, Jean-Pierre Armand peut aussi proposer des congés sport, qui permettent d'être relevé d'une journée de travail pour jouer ou entraîner "au Métro", tandis que leur licence est en partie subventionnée par le comité d'entreprise. Quand les rivaux du club en championnat, comme le Nike FC ou l'AS Orange, comptent les "vrais collaborateurs" sur les doigts d'une main, le pourcentage de salariés RATP dans l'effectif

fluctue, selon les années, entre 40 et 50%. Honorable? Quand Jean-Pierre a commencé, dans les années 1990, la part des agents qui enfilaient le maillot bleu nuit de l'US Métro était bien supérieure. "Il y avait bien quinze équipes senior, contre sept aujourd'hui", compare le dirigeant, assis dans les gradins pendant que Tadatoshi Miura fait suer ses ouailles. De même, les adversaires qu'il croisait lors de cet âge d'or aux allures de crépuscule ne représentaient pas des multinationales mais un dépôt de cheminots, une branche locale d'EDF-GDF ou des PTT. Ils avaient forcément plus de choses en commun. "Représenter le Métro, la RATP, on prenait ça plus à cœur", poursuit-il. Mais la société change, et aujourd'hui c'est plus volage: le foot, c'est "où je veux, quand je veux". Avec les complexes Five, c'est facile de réserver un terrain avec ses potes. Venir jouer ici, c'est s'engager sur une saison, dans une équipe."

Les bleus de l'US Métro vs les jaunes de la RATP

Qui dit membres de l'équipe venus de l'extérieur dit usagers des transports en commun. En temps de grève, les salariés RATP grévistes se retrouvent à partager un vestiaire avec ces fameux Franciliens "pris en otage".





T

"C'est resté au stade des petites piques sur le groupe WhatsApp du club, et on n'a jamais ouvertement abordé le fond du sujet. Mais je les comprends, les grévistes"

Nadir, joueur de l'US Métro et patron de PME

er peut-être même avec des "jaunes", ces agents non grévistes. On l'a vu, un coup de tête en si vite arrivé... "On en a parlé lors du repas de fin d'année, au plus fort du mouvement. Certains étaient emmerdés pour aller au boulot, mais c'est resté sur le registre de la plaisanterie, détaille Jean-Pierre Armand. En revanche, Djamel, le capitaine, en a profité pour recadrer Rodolphe, qui est plus jeune et "machiniste" (conducteur de bus dans le jargon maison, ndlr). Il lui a expliqué pourquoi c'était important de se projeter sur la retraite malgré son âge, et donc de faire grève." Bien que le mouvement se soit quelque peu essoufflé à la mi-janvier, devant la surdité du gouvernement, le trafic n'est pas encore tout à fait rétabli: Sabri doit ramener ses coéquipiers Maguette et Nadir depuis la banlieue sud jusqu'à chez eux, dans Paris intramuros. Maguette est "maîtrise" à la RATP, chargé de la sécurité ferroviaire. "C'est plus facile de se tenir au courant de la réforme et du mouvement quand on bosse à la RATP, que l'on peut parler avec des collègues syndiqués, concède-t-il. J'ai 34 ans et j'ai encore le temps de travailler avant la retraite, mais j'ai fait quelques jours de grève, par principe." Depuis le siège passager, Nadir surjoue l'usager mécontent pour faire rire les copains. Fondateur d'une entreprise de services informatiques, il a pourtant dû composer avec la soudaine paralysie du réseau, lui qui envoie des développeurs en direct chez ses clients. "C'est resté au stade des petites piques sur le groupe WhatsApp de l'équipe, et on n'a jamais ouvertement abordé le sujet dans le vestiaire, note-t-il, avant de désamorcer. Mais je les comprends, les grévistes." Sabri, le conducteur, est lui aussi dans le privé: il est préparateur de commandes chez un grossiste du nord de Paris, tout près de chez lui. S'il ne prend jamais les transports à cause "du bruit, des odeurs et des fous", il accueille les embouteillages massifs en région parisienne avec une certaine philosophie: "Les grèves, ça nous fait faire du covitourage, c'est bien."

Capitaine et meneur de jeu, Djamel retrouve ses collègues machinistes pour commencer sa journée de travail à 18h30, Porte des Lilas. Crâne rasé, barbe bien taillée et œil vif, parka vert épinal de son employeur sur le dos, il cherche une bonne âme sur le ton de la boutade: "Déjà que vous ne faites pas grève, il y en a bien un qui va me payer un café, hein?" Amélie, son collègue, le reprend sur un ton moins guilleret: "Et qu'est-ce que tu fais là, toi? T'es bénévole, peut-être?" Djamel vient de reprendre après 41 jours de grève. "Je retombe dans

une routine, j'oublie vite les convictions que j'avais au départ." Lui qui n'a jamais été syndiqué et ne se fait guère d'illusions sur l'issu du mouvement s'est tout de même engagé dans cette grève à la durée record. Pourquoi? "J'en ai parlé à mes enfants, qui ont 15, 13 et 7 ans, et je leur ai dit que si je me battais, c'était pour eux, se défend-il au volant de son bus électrique de la ligne 115. Moi, je ne vais pas avoir de salaire pendant un mois, deux mois, mais j'ai ma carrière, une maison. Ma vie, elle est faite... Même s'il y a de grandes chances pour que la réforme passe quand même, je pourrai dire que j'ai essayé, que j'ai apporté ma pierre à l'édifice. On a tous un crédit, des enfants, mais moi, je l'ai fait." Entre les "bonssoir" et les sourires distribués aux passagers, il modère son jugement envers les "jaunes", pas convaincus par la force du collectif: "Tu ne peux pas juger quelqu'un là-dessus, parce que tu ne peux savoir ce qu'il se passe dans sa vie. J'ai appris que certains collègues dormaient dans leur voiture, alors que je n'aurais jamais pu l'imager..." Je ne vais pas mentir, je suis un privilégié, parce que ma femme travaille aussi. Je vais rien gagner à la fin du mois, mais grâce à elle, on pourra quand même partir en vacances." Il a plus de mal à excuser Rodolphe, son coéquipier de l'US Métro qu'il avait pris entre quatre yeux au guetnelon de Noël. "Le foot, c'est pas le lieu pour avoir de grandes conversations sur la réforme, reconnaît-il. On est là pour décompresser, passer un bon moment... Mais c'est sûr que ça me dérange davantage qu'un collègue ne pense pas la même chose que moi plutôt qu'un chef d'entreprise, comme Nadir, qui pourrait défendre son bifeck..."

Dîner-débat, Koh-Lanta et HEC

On l'a compris, le "meneur de jeu et meneur d'hommes" que décrit Jipé Armand est un homme droit, franc, direct. Il est entré à la RATP en 2002, comme son grand frère avant lui, avant d'être imité par le cadet. En termes de niveau de jeu, l'US Métro était sans doute un ton en dessous de ce qu'il avait connu plus jeune, chez lui à Noisy-le-Sec, mais c'était un bon compromis pour profiter de sa famille, avec les relèves et deux entraînements hebdomadaires seulement. Pourtant, à chaque fois qu'il enfila la tunique bleue floquée de son numéro 10, c'est un peu plus que de football qu'il s'agit. Lorsque l'équipe première est descendue d'un échelon il y a quelques années, lui est resté quand beaucoup sont partis, quitte à revenir une fois la remontée en



Un qui bosse, quatre qui regardent, évidemment...

poche. "L'US Métro, pour moi c'est plus qu'un club, c'est la RATP, c'est une famille, avance-t-il. Je suis fier de jouer et travailler pour cette boîte, et même si ça n'a pas été le rêve de ma vie, jamais je ne cracherai dans la soupe. Le copain qui ne bosse pas à la RATP n'a peut-être pas le même sentiment mais j'en ai discuté avec Nessim par exemple: quand il met le maillot, les chaussettes, il a la RATP dans un coin de sa tête." Machiniste sur la ligne 88 et défenseur central, Nessim est la mascotte du vestiaire. Il a participé à Koh Lanta en 2015, revendique des dizaines de milliers de followers sur les réseaux sociaux, et c'est peu dire qu'il est impliqué: le restaurant qu'il a ouvert début 2019 à Bagneux, Lanta Wok, est le tout nouveau sponsor maillot de l'US Métro -c'est aussi là qu'eu lieu le fameux dîner-débat de fin d'année. "Je suis à mi-temps à la RATP et j'aurais pu arrêter, mais j'aime trop mon taf; je discute avec les gens, mes chefs sont super... Le problème aujourd'hui, ce n'est pas la RATP, c'est l'État, et c'est pour ça que j'ai fait grève", raconte-t-il en sortant de la douche, quelques minutes après avoir battu Laurent Delisse et la réserve du Nike FC. Son absence en équipe fanion s'explique par un retour de suspension, suite à des mots doux adressés à un arbitre, mais il espère faire son retour la semaine suivante, pour la rencontre de coupe nationale de Foot Entreprise, compétition phare de la saison (puisque seule à sacrer un champion national). Ironie du sort,

le tirage leur a réservé les Panathénées (sic) d'HEC. Emmanuel "Manu" Blanchard, entraîneur et conducteur de RER B, en profite pour couper la conversation: "J'ai été les observer ce matin et j'ai été choqué: il n'y a que des Blancs, on n'a pas l'habitude! Mais c'est largement à notre portée." Une semaine plus tard, le scouting report de Manu Blanchard était juste: sous le ciel gris de Jouy-en-Josas, les joueurs des Panathénées d'HEC qui se présentent à l'échauffement sont blancs, grands, et jouent pour la plupart avec la mèche au vent. "Les mèches, les yeux bleus... Des clichés de base", en rigole Djamel, le capitaine. Ils sont entrepreneurs, consultants, marketing managers ou banquiers, mais tous sont diplômés de la prestigieuse école de commerce. Pas d'"extérieurs", donc, ce qui expliquerait l'homogénéité de cette équipe de Régional 2, qui évolue une division en dessous de leurs visiteurs. Sur le terrain gras du campus d'HEC Paris, magie de la coupe et instinct de lutte des classes se neutralisent: après deux buts gag, le match se termine sur un match nul, 1-1 (les seizeièmes de finale de la coupe nationale se disputent en poules de quatre, avec matchs aller et retour). On n'entendra pas résonner "Les escrocs du Métro" cette fois-ci, mais pour entrevoir la qualification vers le tour suivant, nul doute que Djamel, Jean-Pierre, Nessim ou Maguette trouveront un moyen de se faire entendre. Ils ont l'habitude. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR DAC

**"L'US Métro,
pour moi c'est
plus qu'un
club, c'est la
RATP, c'est une
famille. Même
si ça n'a pas été
le rêve de ma
vie, jamais
je cracherai
dans la soupe"**

Djamel,
footballeur corps

M

ENTRETIEN

Considéré comme l'un des meilleurs coachs de ligue I lorsqu'il entraînait Nice, Lucien Favre est aujourd'hui à la tête du Borussia Dortmund, une équipe qui a frôlé le titre de Bundesliga la saison dernière. En attendant de jouer un mauvais tour au PSG en ligue des champions, le sexagénaire suisse prend le temps d'évoquer sa vision du football. Celui où l'on marque des buts en pagaille et où le pressing se fait, évidemment, à très haute intensité.

Par Romuald Gadegeku et Marc Herbez, à Mankella / Photos: Panoramic

Picture-Alliance/Dppi et Imago/Panoramic

LULU et approuvé



Vous venez de Saint-Barthélemy. Il paraît que c'est un village de 800 habitants où l'on trouve plein de Favre, de plein de familles différentes. C'est vrai, mais il y en a moins aujourd'hui. À l'origine, les Favre viennent de France, d'Évian. Aujourd'hui, le village a changé. Quand tu nais là-bas, tu n'as pas grand-chose d'autre à faire que du sport. On jouait surtout au foot, bien sûr, mais on a pratiqué toutes les activités. Tu pouvais faire du ski, parce qu'il y avait ça de neige (il indique une belle épaisseur avec ses mains, ndlr). Le village est à 600 mètres d'altitude. Je n'ai pas de problème pour skier, j'ai appris sur le tas, tout seul, tout comme le patin. L'hiver, on faisait du hockey sur la rivière qui traverse le village, qui était gelée. On a tout appris gamin. C'était magnifique de grandir là-bas.

Saint-Barthélemy est aussi le village de Stanislas Wawrinka. Vous l'avez déjà rencontré? J'ai été à l'école avec son papa. Ça ne se savait pas trop que le village abritait un futur champion, par contre, je sais qu'il a beaucoup travaillé. Sa famille ne participait pas trop à la vie locale. Ses parents étaient paysans, ils avaient une grosse ferme, une grosse exploitation, ils étaient proches de la forêt. Ils avaient des grosses portes pour faire rentrer leurs machines, et lui, il tapait dessus avec la balle. Il a énormément bossé, c'est un gars qui a besoin de ça. Il a percé tard, malheureusement. Quand tu perces à un certain âge, tu as davantage de blessures, c'est dommage.

Il paraît que vous vouvoyez vos joueurs. Ça, c'est surtout avec les francophones. J'ai appris ça de Gilbert Gress (son ancien entraîneur au Servette en 1990-1991), qui le faisait avec nous, et ça m'est resté. Mais ce n'est pas un principe: les Brésiliens disent tout le temps "tu", et j'en ai partout où je suis passé. Je vis avec mon temps, vous savez.

Du coup, l'époque étant ce qu'elle est, êtes-vous devenu un entraîneur qui attache de l'importance à la *data* et aux *expected goals*? Pour scruter la présence du joueur, son anticipation, ça n'est pas inutile. Les courses à haute intensité, bien sûr que ça se regarde, la distance parcourue aussi, même si ça ne veut pas tout dire. Dans l'ensemble, je suis un entraîneur plutôt calme. Il y a ceux qui sont tout le temps en train de gesticuler, mais ce n'est pas pour moi. Conte, l'entraîneur de l'Inter, par exemple, il s'arrête pas. Mais il est jeune, il va s'assagir avec l'âge. Moi, je dis beaucoup de choses avant les matchs, beaucoup de choses après, mais pendant... Sur le terrain, les joueurs, de toute façon, ils ne t'entendent pas.

L'un de vos principes de base est la construction du jeu à partir de derrière. Avez-vous accueilli positivement la nouvelle règle sur les sorties de but, qui autorise les joueurs à toucher le ballon dans la surface de réparation? Ça n'a pas vraiment changé notre approche, parce que l'on jouait déjà la sortie du ballon avec le gardien. Ce qui change, c'est que tu peux mettre les arrières



Encore un qui a atteint l'âge pivot.



centraux plus bas dans la surface. Tu en mets un sur chaque coin du rectangle des six mètres, et tu peux par exemple mettre un milieu entre les deux. Avant, ils ne pouvaient être qu'au coin des seize mètres. La contrepartie à cette nouvelle règle, c'est que dès que les joueurs ont le ballon, les adversaires peuvent aussi pénétrer dans ces seize mètres pour te presser, donc il faut être très précis. Vous devez donc avoir des défenseurs qui ont les deux pieds, parce qu'il faut aller vite: gauche-droite, droite-gauche. Il faut automatiser ça. C'est aussi dangereux, mais dans l'ensemble, c'est plutôt une bonne règle, parce que j'estime qu'une bonne équipe doit prendre ces risques-là. L'évolution du rôle du gardien est évidemment primordiale: il doit être de plus en plus juste dans son jeu au pied, ce qui n'était pas le cas il y a quelques années. J'étais gâté à Mönchengladbach avec Ter Stegen, son jeu au pied est extraordinaire. Tout comme je suis très content de celui de Roman Bürki.

Dans les grands clubs, de moins en moins de coachs sont présents pour animer les séances, ils déléguent ça à leurs adjoints. Vous, non. Vous tenez tant à poser des plots? Être sur le terrain, être actif, c'est ce que j'aime le plus. Mon métier, c'est bien entraîneur, non? Si je n'aime pas ça, je fais autre chose. Je mets en place des séances où il y a de la technique, mais surtout du ballon. Des onze contre onze avec un thème, selon que l'on travaille l'attaque, l'animation défensive, les déplacements. C'est aussi un moment de discussion. C'est pour ça que je suis arrivé en retard pour notre entretien: on a passé trois quarts d'heure ensemble, avec le staff, pour

"La première fois que j'ai vu Balotelli, j'ai eu un choc. J'étais avec Mino Raiola et le président Rivière, pour boucler le transfert. Il portait une robe, elle descendait jusqu'aux tibias... C'est pas possible comme il était habillé!"

préparer la séance de demain matin. Dans une séance, chacun donne son avis, et moi, j'aime bien être là pour voir ça. J'aime également faire répéter leurs gammes aux joueurs. Des exercices techniques simples: contrôle-passe, poitrine, mise au sol. Parce qu'aujourd'hui, on ne travaille plus les gammes. Les gars, ils arrivent et ils croient qu'ils sont prêts. J'ai fait pour mal de clubs, et ça m'est souvent arrivé de tomber sur des joueurs que je trouvais techniquement très faibles. C'est incroyable. Ils n'arrivent pas à faire un plat du mauvais pied et à changer d'appuis. Ils sont professionnels mais ils ne sont pas bons techniquement, ne savent pas contrôler un ballon en l'air. Je trouve qu'il y a beaucoup à faire.

C'est facile de faire accepter des joueurs, pour la plupart internationaux, de reproduire des exercices basiques que l'on fait dans les écoles de foot à un très jeune âge? C'est de la technique, ils le font volontiers. De toute façon, celui qui ne veut pas travailler aujourd'hui, il renonce à s'améliorer.

Il y a des joueurs, ils ont 19 ou 20 ans, ce sont déjà des joueurs très connus, mais s'ils ne comprennent pas qu'il faut continuer à travailler, ils vont descendre. Et puis, ça va vite au foot, en six mois, un an, vous n'existez plus. Moi, j'ai la philosophie de Federer ou Nadal. Nadal, il se réjouit de son prochain entraînement. C'est une mentalité: il ressent du plaisir à se faire mal. À l'entraînement, j'aime bien me focaliser non pas sur celui qui a le ballon, mais sur celui qui ne l'a pas. Que fait-il pour se démarquer? Pour embêter l'adversaire, il faut savoir se déplacer, si l'ailier se contente de coller la ligne, c'est trop facile pour le latéral qui le cadre (*il se lève et mime un appel contre-appel extérieur intérieur*). C'est ce que faisaient Robben et Ribéry au Bayern, et les latéraux adverses avaient un problème. Se mettre entre les lignes, c'est important. Vous aimez dire "casser les lignes" en France, mais si tu n'as personne entre les deux, ça ne sert à rien. Il faut des gars qui se mettent entre ces lignes pour déstabiliser une défense.

Vous considérez-vous comme un perfectionniste?

C'est des bêtises, ça. J'aime le travail bien fait, et pour bien jouer au football, tu dois bien t'entraîner. Si tu emmènes ta voiture pour changer les pneus et que le mécanicien serre mal le dernier écrou, c'est pas bien. J'aime bien quand on bosse pour arriver à un objectif. Un coup franc, tu dois le travailler. C'est un don de savoir les tirer, mais tu dois l'entretenir, ce don, en frappant des coups francs encore et encore. Je me rappelle que lorsque je jouais à Toulouse (en 1983-1984), je ne l'ai jamais dit à Daniel Jeandupeux (son entraîneur d'alors), mais le lundi, quand j'avais congé, j'allais m'entraîner tout seul, je faisais de la résistance, j'avais besoin de ça pour me conditionner.

Vous aimez souffrir? Oui, mais dans le plaisir. J'aime bien courir. Mais bon, si t'aimes pas le faire et que t'es sportif, t'as un problème.

Certains n'aiment pas trop courir, pourtant. Je sais...

En parlant de ça, à Nice, ça s'est plutôt bien passé avec Balotelli. La première fois que j'ai vu Mario, j'ai eu un choc. Je l'ai rencontré avec Mino Raiola et le président Rivière pour boucler le transfert. J'étais chez moi et je leur ai dit: "Non, je ne descends pas au stade. C'est trop long." Du coup, on se donne rendez-vous dans un bistrot à deux kilomètres de chez moi. Balotelli portait une robe, elle descendait jusqu'aux tibias... C'est pas possible comme il était habillé!

On a discuté du positif. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il travaille beaucoup plus, que ce qu'il faisait n'était pas suffisant. Il s'est senti rapidement à l'aise. On a joué dans plusieurs systèmes: 3-5-2, 3-6-1, 4-3-3, 4-2-3-1, et il s'est senti bien dans un système où il avait des appuis devant. S'il a un neuf et demi derrière lui, il est mieux. Il s'entraînait normalement.

Est-ce que vous lui passiez certains caprices? T'es obligé de faire des compromis quand t'as un joueur comme ça. Mais il faut que de son côté, il s'améliore. Moi, j'étais direct avec lui. Direct, mais diplomate. Ça passait bien, tu peux discuter avec lui, il est prêt à l'entendre, même si, après, il ne fait pas toujours ce que tu lui demandes. C'est son problème... Balotelli, c'est dommage, mais il ne reviendra jamais au top niveau. À Nice, c'était magnifique parce qu'il était joyeux et se sentait épanoui sur le terrain. Il y avait Dante qui était là aussi, qui l'a aidait bien.

Vous avez 62 ans et vous devez diriger des joueurs qui ont bien souvent la vingtaine. Vous sentez-vous en décalage avec eux, notamment au niveau de

"Aujourd'hui, on ne travaille plus les gammes. Les gars, ils arrivent et ils croient qu'ils sont prêts. Ça m'est souvent arrivé de tomber sur des joueurs que je trouvais techniquement très faibles. C'est incroyable..."

leur relation avec les réseaux sociaux? J'ai un iPhone comme tout le monde. Dans un sens, c'est une invention magnifique, un progrès, mais d'un autre côté, c'est un peu n'importe quoi. Tu vas au bistrot, tu vois un couple: les gamins jouent sur l'iPhone et les parents font la même chose. C'est un objet qui a une emprise sur beaucoup de gens. Quel monde de fous! Moi aussi je suis dessus, hein, mais pas beaucoup de temps par jour. Bon, en même temps, je ne vais pas sur les réseaux.

Dans votre vestiaire, vous avez établi des règles?

Oui. À table, c'est pas possible, pendant la causerie, c'est pas possible. Un jour, à Zurich, je faisais ma causerie. D'un coup, le téléphone d'Alhassane Keita, le petit centre-avant, se met à sonner. Bon, tu me gueules pas, il le remet dans sa poche. Et une minute après, il sonne de nouveau. "Bon, maintenant tu l'éteins." Faut pas en faire un drame, mais c'est incroyable, ça en dit long. Et aujourd'hui, ça n'a rien à voir avec il y a douze ans, c'est de la folie.

Il est coutume de dire que les joueurs français, particulièrement les jeunes, n'ont pas la même culture du travail que leurs voisins européens. L'avez-vous ressentii lors de votre passage sur la Côte d'Azur? Pas vraiment. On a beaucoup travaillé, la première année notamment, les entraînements étaient longs. On faisait 45 minutes de coups de pied arrêtés après l'entraînement du vendredi. Quand vous gagnez, personne ne dit rien. Mais il y avait Balotelli, voilà. D'une façon générale, c'est très important d'engager des joueurs qui veulent travailler.

Comment fait-on pour savoir qu'un joueur a envie de bosser? Il faut le suivre. A la Juventus, c'étaient les champions de ça à l'époque de Lippi, dans les années 90. Ils prenaient toujours des joueurs qui avaient faim, ils avaient détecté ceux qui voulaient réussir. Ils allaient les suivre à l'entraînement, pour voir comment ils se comportaient. Ils envoyait des espions. C'est Jeandupeux qui m'a raconté ça, quand il avait fait le tour du monde pendant une année de congés, pour voir des joueurs, des entraîneurs, comprendre comment le haut niveau fonctionnait. Il avait noté ça sur la Juventus. Maintenant, ce n'est plus possible, tu ne peux plus entrer comme ça dans les clubs.

Vous estimatez qu'il y a eu un affaiblissement du niveau technique entre les années 80-90 et aujourd'hui?

Non, mais ça a évolué. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'intensité. Chez moi, j'ai un DVD de la finale du mondial 70, Brésil-Italie. Quand tu regardes ce match, il y a Pelé, Jairzinho, Gérson, il y a de la qualité, mais bon... Désormais, le pressing est tel qu'il faut jouer plus vite. Fatalement, le physique est devenu très important: l'intensité des courses, tout ça, c'est définitivement entré dans les moeurs. Ça ne l'était pas il y a quinze ans.

Les termes "intensité" et "pressing" reviennent souvent dans le foot moderne. C'est dû à l'influence et au succès de Jürgen Klopp? Ça avait déjà commencé avant. Le Barça de Guardiola pressait déjà, mais au final, c'est une évolution logique du jeu. Si tu peux récupérer la balle plus haut, t'es tout près du but. Je me rappelle des JO de 1992: la Dream Team de basket à Barcelone. Ma fille faisait du basket, alors je me suis mis à regarder. Je n'étais pas un spécialiste, mais c'était beau à voir, c'était magnifique, brillant. J'ai regardé quasiment tous les matchs des USA. Deux ou trois semaines plus tard,

3, 4, 5...



j'ai parlé avec quelqu'un qui était un expert du basket. Moi, je voyais surtout leur attaque. Il me dit : "Là où les Américains sont les meilleurs, c'est pas offensivement, c'est dans la récupération du ballon." Et il avait raison. Pour cela, tu as besoin d'intelligence de jeu pour anticiper les courses, mais aussi de puissance. Bref, aujourd'hui, dans le foot, la récupération est la clé. Il faut de l'intensité, mais surtout des courses intelligentes. Si t'as deux, trois joueurs qui vont presser, et que l'arrière d'en face fait une feinte et les mets dans le vent, ton pressing ne sera à rien. Bien défendre, c'est la base, que tu sois en "attente active" ou que tu ailles chercher haut ton adversaire. Une grande équipe doit avoir plusieurs cordes à son arc. Tu dois être bon quand tu fais le jeu très haut, quand t'es en *power play*, quand tu fais le pressing, mais aussi dans le jeu de contre quand tu récupères le ballon. Il y a des équipes qui attendent complètement et puis qui contrent, et c'est tout. Une grande équipe doit avoir au moins trois ou quatre solutions de jeu.

Lorsque vous vous formiez à devenir entraîneur, vous avez fait un stage à Barcelone auprès de Johan Cruyff, en 1993. Quel souvenir en gardez-vous ? Je suis resté dix jours là-bas, ils jouaient en 3-4-3 à l'époque. Ce qui m'a marqué à l'entraînement, c'est une séance où ils ont fait 40 minutes de siège contre deux, mais avec un rythme et une qualité exceptionnelles. Tous les joueurs en mouvement, pas un toro comme peut le voir aujourd'hui, où les mecs attendent dans leur coin, figés. C'était tac-tac-tac-tac-tac, le rythme des passes, c'était extraordinaire. Et puis après, ils se sont mis en binômes, j'ai observé Koeman et Guardiola, ils ont fait des passes, pas des passes à cinq ou six mètres hein, des passes à 30 mètres, à terre, des deux pieds. Puis ils ont allongé. Ça n'a pas duré cinq minutes, mais bien 30, au moins. J'ai aussi fait douze jours à La Corogne, en 2000, ils faisaient des exercices comme on n'en fait plus. Les joueurs ne veulent plus faire ça aujourd'hui. Javier Irureta prenait les défenseurs et faisait centrer les autres très fort devant le but. Les mecs devaient arriver en pleine course et renvoyer le ballon du pied droit, du pied gauche, à 20, 30, 40 mètres.

La saison passée, le titre vous échappe à six journées de la fin alors que vous disposiez d'un matelas confortable à la trêve. Vous arrivez-t-il d'y repenser, de vous dire que vous êtes passé à côté de quelque chose de grand ? Après ma carrière de footballeur, j'ai étudié la psychologie positive. Le professeur venait chez moi une fois par semaine, j'avais des devoirs à faire. Il me donnait aussi des cours de langues, de l'anglais, de l'allemand. Il me répétait toujours de regarder vers l'avant, et c'est ce que j'essaie de faire. Il s'est passé ce qu'il s'est passé, on ne peut pas revenir dessus. On a fait des belles choses, une saison inespérée puisqu'on a fini avec 76 points. Tu peux gagner le titre certaines saisons avec ce total-là. Les gens

"À Echallens, j'ai entraîné des 14 ans, puis des 15 ans, puis des 16 ans, puis les seniors. Il fallait les gérer quand ils commençaient à faire n'importe quoi, quand ils sortaient, fumaient des joints. C'était très intéressant socialement, comme expérience"

l'oublient, mais sur la deuxième partie de saison, Reus n'a disputé que huit matches et demi. C'est notre capitaine et celui qui faisait le plus la différence offensivement sur la première phase, avec Sancho.

Votre équipe fait-elle preuve d'un complexe mental par rapport au Bayern ? Y a-t-il eu la "peur de gagner", comme cela arrive parfois au tennis ? (Énervé) Vous voulez chercher la petite bête ? Là, vous êtes dans le négatif, et moi, je ne suis pas dans le négatif. Vous voulez que je vous dise que c'est difficile à digérer ? Alors je vous dis que c'est difficile à digérer, mais on va de l'avant. Après, oui, on a fait des erreurs monumentales. Des erreurs individuelles tellement bêtes qu'elles sont impossibles à corriger. Un joueur qui ne voit pas un attaquant dans son dos, des pertes de balle dans des zones où c'est impossible de la perdre... Vous avez vu notre rencontre contre Leipzig récemment (3-3, le 17 décembre) ? Qu'est-ce que vous voulez faire ? On mène 2-0, on fait un super match, et on prend deux buts en cinq minutes au retour de la mi-temps, c'est à tomber les chaussettes. Des fautes tactiques incroyables, mais impossibles à vraiment corriger à l'entraînement. Évidemment, il y a des limites au positivisme. Quand tu fais trop d'erreurs, au bout d'un moment, tu ne peux plus continuer. Donc

l'entraîneur, au bout d'un moment, est obligé de trancher et de sortir des joueurs. Pourtant, historiquement, regardez les statistiques, j'ai toujours eu des équipes très solides, très difficiles à manœuvrer. Là, c'est vrai qu'on perd trop de ballons, que l'on prend parfois trop de risques, on veut tellement attaquer... On fait trop de cadeaux. Tout ça nous a coûté des points l'an dernier, on le sait, et au final, on finit à deux points du Bayern. C'est dur à accepter, mais c'est terminé. On recommence cette année, et puis c'est tout. Pour arriver à quelque chose, je pense qu'il faut une phase de préparation. Une équipe, ça se construit. Quand on parle de Klopp, c'est très bien, mais il a fait trois ans ici avant de gagner. À Liverpool, il est arrivé en 2015. D'ailleurs, Liverpool, l'an passé, ils ont fait la même chose : ils avaient sept points d'avance et n'ont pas fini champions. Est-ce que vous diriez d'eux que c'est une équipe fragile psychologiquement ? Je ne pense pas.

Que pensez-vous du PSG qui vous allez affronter en huitièmes de finale de Champions League ? A vrai dire, pas grand-chose. J'ai l'habitude d'analyser tous mes adversaires deux semaines avant de les rencontrer. Là, il est encore trop tôt pour le faire (*l'entraînement a eu lieu début janvier*).

La plupart des entraîneurs, lorsqu'ils arrivent dans un club, débarquent avec des staffs très fournis et une armée d'adjoints. Vous, vous venez seul et travaillez avec les gens en place. Pourquoi ? Déjà, parce que je n'aime pas mettre une personne au chômage. Quand je suis arrivé à Nice, je ne suis venu qu'avec une personne (Adrian Ursescu). Ce n'est pas mon style d'arriver et dire : "Toi, tu dégages". Je ne suis pas comme ça. Donc, avant de m'engager quelque part, je rencontre le staff en amont, je discute, et quand le courant passe, je signe. C'est ce que j'ai fait ici, c'était pareil à Nice. Peut-être changerai-je à l'avenir, mais ça a plutôt bien fonctionné jusque-là.

En 2015, après votre départ de Mönchengladbach, vous êtes contacté par Lyon... Oui, mais j'étais encore sous contrat avec Mönchengladbach. Pendant sept mois, c'était aux dirigeants de Gladbach de décider, j'étais encore lié avec eux. Je ne vais pas l'expliquer. Il n'y aura jamais personne qui saura, sauf dans mon livre, un jour. Toujours est-il que je ne pouvais pas y aller.

Lorsque vous étiez joueur, vous vous imaginiez déjà coach ? Disons que je m'intéressais pas mal au métier. À la tactique, aux exercices d'entraînement... Mais lorsque j'ai arrêté de jouer, j'étais moins sûr. J'ai commencé par entraîner les





L'Achraf-cosurs.

moins de 14 ans d'un petit club à côté de chez moi pour dépanner, Echallens, parce qu'un coach de là-bas m'avait appelé pour être son adjoint. Je venais une fois par semaine, puis deux, puis trois, et ça m'a plu. J'ai continué. À Echallens, j'ai entraîné des 14 ans, puis des 15 ans, puis des 16 ans, puis les seniors. Il fallait les gérer quand ils commençaient à faire n'importe quoi, quand ils sortaient, fumaient des joints. C'était très intéressant socialement, comme expérience. C'était un autre état d'esprit. Une année, on gagne notre montée en D2 suisse sur le terrain alors que le club ne voulait pas en entendre parler: "Non, ça va nous coûter trop cher." On a des joueurs qui sont parti parce qu'ils ne voulaient pas voyager, ils travaillaient à côté du foot. Ils ne voulaient pas faire les trajets à l'autre bout du pays le week-end: il faut partir la veille, tu reviens dans la nuit. On n'avait pas un seul professionnel ni un seul semi-professionnel dans l'équipe. Moi, j'étais payé, mais vraiment pas grand-chose. J'ai fait quatre ans à Echallens, quatre ans à Yverdon, une année et demie à Neuchâtel, et puis après je suis parti au Servette de Genève en 2000, et au FC Zurich.

Vous aviez un CV de joueur pro, international. C'était une volonté personnelle de partir si bas, d'entraîner des U15, pour gravir les échelons les uns après les autres? Vous n'avez pas l'impression d'avoir perdu du temps? Au début, je voulais surtout rester près de ma famille. Le Hertha Berlin, je leur ai dit non trois fois avant de me décider à y aller. Et puis, vous n'allez pas

"L'an passé, Liverpool a fait la même chose que nous: ils avaient sept points d'avance et n'ont pas fini champions. Mais est-ce que vous diriez d'eux que c'est une équipe fragile psychologiquement? Je ne pense pas"

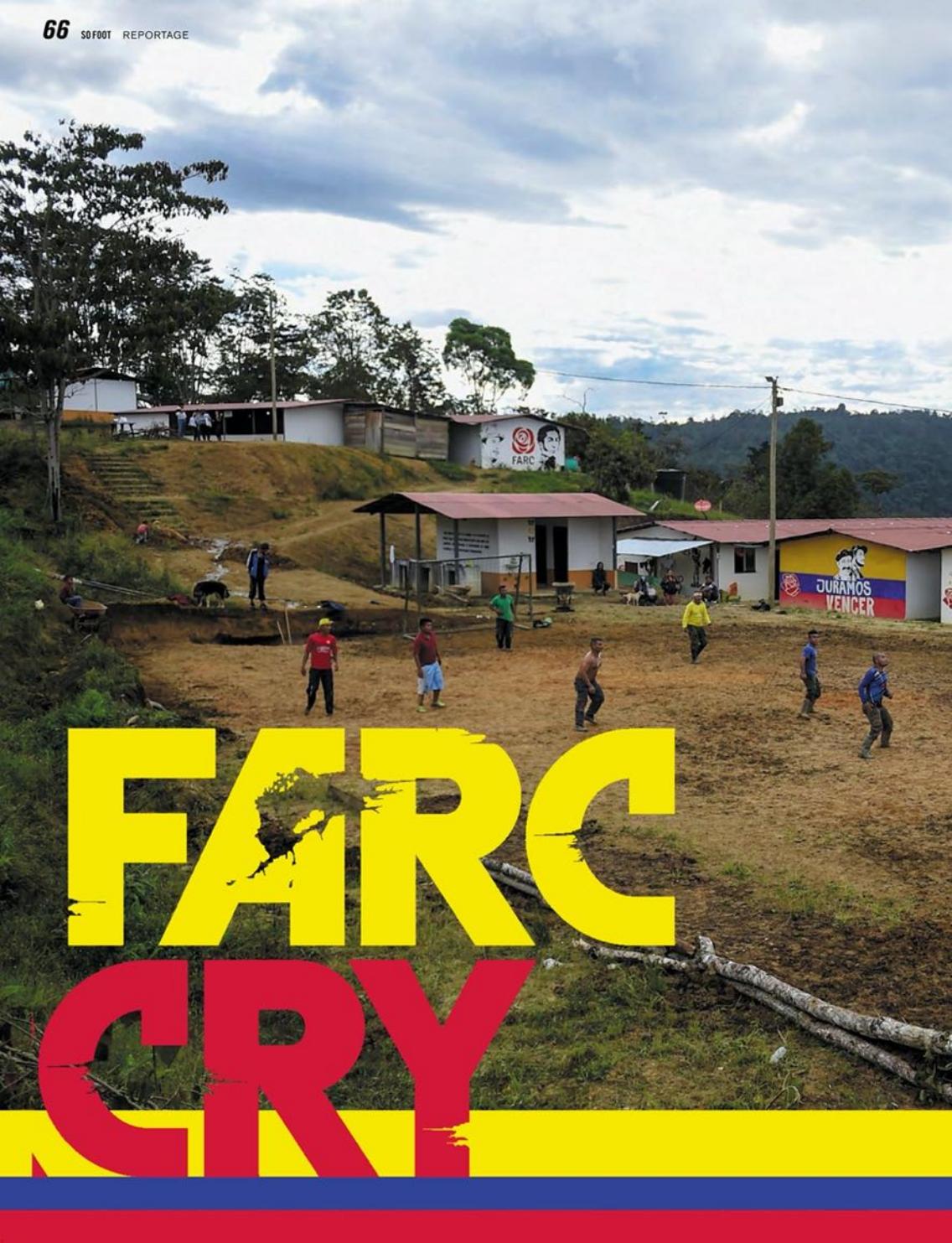
en Allemagne comme ça! T'as beau faire des résultats en Suisse, les grands clubs vont pas te prendre du jour au lendemain. Je ne serais jamais allé en Bundesliga si je n'avais pas gagné une coupe (avec le Servette) et deux titres avec le FC Zurich, avec une équipe de 21 ans de moyenne d'âge. D'ailleurs, Raffael, le Brésilien que j'ai emmené après à Berlin puis à Mönchengladbach, c'est un scandale qu'il n'ait jamais été international.

Cette coupe de Suisse avec le Servette est votre premier titre en tant qu'entraîneur, et vous le remportez contre votre ancien club d'Yverdon, et surtout contre votre fils. C'était un moment particulier, cette finale? Très. On était ensemble à la maison toute la semaine -je faisais les trajets de Saint-Barthélémy à Genève. C'était bizarre. J'ai eu les larmes aux yeux avant le match. Tu vois ton fils qui est là, tu te dis: "Pourvu que ça aille bien pour lui." Et "Pourvu que ça aille

bien pour moi aussi"... Mais c'est pas vraiment possible sur une finale. Surtout, il marque le but égalisateur, mais il est refusé pour hors-jeu alors qu'il était valable, à 100%. Si j'aurais voulu qu'il soit validé? Presque.

Vous êtes-vous fixé un âge pour raccrocher? Je ne serai pas sur un banc à faire le tour d'Europe à 70 ans, ça c'est sûr. Mais vous me voyez, je suis bien. Je vais courir souvent, je nage parfois. Certaines défaites sont dues à digérer, mais je m'en remets vite. Plus tard, je ferai autre chose pour les jeunes. L'idéal pour durer serait d'avoir un hobby, comme Alex Ferguson avait les chevaux. J'ai lu son livre, *Managing My Life*, il y a bien longtemps, dans lequel il explique que c'est important pour couper, se déconnecter, et se mettre moins de pression. Mais faut le trouver, le hobby, c'est pas évident, et il n'est pas dit que les courses de chevaux, ça me plaît. ● PROPOS RECUEILLIS PAR RG ET MH

FARC CRY



REPORTAGE

Faire jouer sous le même maillot d'anciens combattants des Forces armées révolutionnaires de Colombie (Farc) et des victimes du conflit qui a ravagé le pays, c'est le projet un peu fou dans lequel s'est lancé l'avocat Félix Mora Ortiz, à l'origine de la création du **La Paz Futbol Club**. Mais dans un pays qui panse encore ses plaies après cinquante ans de guerre civile, l'idée qu'un club de football devienne le symbole de la réconciliation nationale n'emballe pas tout le monde. **Comme quoi il n'y a pas qu'en France que les transitions rapides font débat...** Par Diego Tonatiuh Calmard.

à Bagotia (Colombie) / Photos: Afp/Dppi et Santiago Castañeda pour So Foot





Une camionnette blanche avance lentement pour mieux appâter les camés rôdant près du centre commercial Gran San. Chacun à leur tour, ils s'approchent de la fenêtre baissée du conducteur pour quémander ce que leur corps squelettique leur réclame. A savoir du *bazuco*, un résidu de cocaïne que des âmes damnées en meilleur état n'absorberont qu'une fois qu'elles se seront transformées en véritables zombies... De telles scènes sont quotidiennes dans l'avenue Caracas, la principale artère du quartier de San Bernardo de Bogota. C'est glauque, oui, mais toujours moins qu'il y a cinq ans, lorsqu'une partie du bidonville du parc du Tercer Milenio fut remplacé par un terrain synthétique tout neuf. Aujourd'hui, c'est dans ce qui reste de ce coupe-gorge, où prostituées pour petites bourses et drogués en tous genres ont l'habitude de naufrager, que Félix Mora Ortiz, un avocat spécialisé en droit de l'homme, a posé les bases du La Paz FC (le Football Club de La Paz en VF, aucun rapport avec la capitale de la Bolivie). Un club avec lequel son créateur ambitionne de "remplacer les balles par le ballon".

Les morts, la mala vida et le philosophe

Ortiz, 40 ans, a donné rendez-vous à ses joueurs à 8 heures pour un match amical face au Lyon FC. Pour l'occasion, les frères Jeison, Alexis Campaz, ainsi que le capitaine du La Paz FC, Andrés Estrella, sont venus d'Ibagué, une ville située à trois bonnes heures d'embouteillages de la capitale colombienne. Visiblement, les provinciaux ont de la motivation à revendre, notamment Jeison, 21 ans, qui espère encore devenir professionnel. Mais s'ils se retrouvent tous à porter les couleurs du La Paz FC, c'est aussi pour une autre raison. "Nous sommes originaires du Nariño, au sud du pays, près de la frontière avec l'Équateur. Si on est là, c'est parce que nous sommes des 'déplacés forcés', explique Alexis. Comme des millions de Colombiens, ils sont des victimes d'une guerre civile qui a ravagé le pays pendant cinquante ans. Le conflit entre les guérillas d'influence

"J'étais dans un gang. J'ai fait des braquages, vendu de la drogue... J'ai fait de la merde... Sans La Paz, je ne sais pas où je serais en ce moment"

Maicol Rivera, le meilleur joueur du club

communiste - notamment les Forces armées révolutionnaires de Colombie (Farc) - et les milices paramilitaires affiliées à l'État censées les mater en dehors des règles de tout droit commun, est en effet à l'origine d'une véritable catastrophe nationale: plus de 260 000 morts, 45 000 disparus et six millions de déplacés... Depuis le cessez-le-feu de 2016, le projet du La Paz FC vise néanmoins à devenir une allégorie footballistique de la réconciliation nationale, en réunissant sous le même maillot des victimes du conflit, mais aussi des joueurs ayant porté les armes au sein de l'armée révolutionnaire marxiste. Une mission impossible? Il y a de ça, car pour cet amical contre les Lyonnais du coin, aucun ancien



Félix Mora Ortiz.

guérillero ne figure sur la feuille de match. La plupart d'entre eux ont en effet repris les affaires avec le mouvement Farc, devenu aujourd'hui une force politique à part entière. Dans la longue liste des abonnés absents du jour, il y a notamment le défenseur central, Farid, 28 ans. Son coéquipier Sergio, gardien de but et victime du conflit, lui préfère le sobriquet d'"El filósofo, parce qu'il a fait un master spécialisé en conflits à l'université. C'est un vrai académicien!" Bryan Acero l'est aussi dans son genre, puisque ce tripoteur de ballon a fréquenté plusieurs académies de clubs pro de Bogota avant de se décider à vaincre ses démons intérieurs sous le maillot de La Paz. "Quand j'étais encore bébé, mon père militaire a été assassiné en marchant sur une mine, il est mort en service, relate-t-il. Il ne m'a presque pas connu, et moi, je n'ai aucun souvenir de lui. Celle qui a vraiment souffert, c'est ma mère, qui a dû m'élever seule avant de rencontrer mon beau-père. Lui aussi avait perdu quelqu'un dans le conflit... Aujourd'hui, c'est une bonne chose de pouvoir jouer avec d'anciens Farc." Sauf qu'aujourd'hui, ils ne sont pas là. Avec ou sans eux, de toute façon, c'est un peu la même chose, puisque le niveau qu'affiche l'équipe fait rarement rêver les quelques curieux qui



Retour de hype pour le crop top.

posent habituellement leur nez contre le grillage entourant le terrain. Généralement, les rares moments de frisson qu'offre le La Paz FC en matière de football sont à mettre à sur le compte de Maicol Rivera, un gamin qui a déjà grappillé quelques minutes sous le maillot professionnel du Bogota FC, club de Primera B, la deuxième division locale. Sa seule présence sur le terrain relève d'un petit miracle, tant le bonhomme a coché toutes les cases pourachever son parcours prématûrement entre quatre planches. Car avant de tatouer un tigre sur son mollet droit et d'égaliser contre le Lyon FC d'une superbe frappe enroulée en lucarne, le meilleur joueur du club a fait n'importe quoi. "J'étais dans un gang, j'ai fait des braquages, vendu de la drogue... J'ai fait de la merde", résume l'intéressé de manière évasive. Le tripoteur de ballons raconte qu'il lui a fallu intégrer le La Paz FC pour comprendre qu'il était délinquant, c'était aussi être une victime collatérale des heurts. "Sans La Paz, je ne sais pas où je serais en ce moment, sourit-il. Le foot m'a sorti de la rue, de la merde... C'est ma paix."

Un grand Paz pour la paix, un petit Paz pour les Colombiens

Faire la paix avec soi-même mais aussi avec les autres, voilà justement le mantra du La Paz FC et de son président, Félix Mora Ortiz. "On essaie d'avoir un rôle réconciliateur dans le contexte du cessez-le-feu", avance l'avocat, avec la tête d'un mec pour qui ça n'a pas l'air d'être facile tous les jours. Depuis quelques années, l'homme de droit multiplie les efforts pour éviter que son improbable mélange catalyseur de rancœurs, constitué de déracinés, d'anciens dealers et de guérilleros désarmés, ne se transforme en cocktail Molotov. C'est après la trêve obtenue en 2016, grâce aux compromis consentis par les Farc et le gouvernement de Juan Manuel Santos (2010-2018), que Félix Mora Ortiz se met en tête de faciliter à sa manière la voie de la rédemption aux cabossés de la guerre civile. Parrainé par Santos,

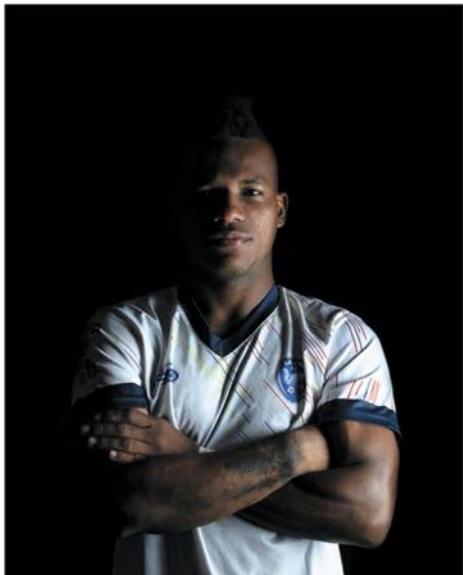
"Le projet du La Paz FC est de remplacer les balles par le ballon"

Félix Mora Ortiz, président du club

devenu prix Nobel de la paix depuis le cessez-le-feu, le La Paz FC voit officiellement le jour en septembre 2017. Seulement voilà, porteur d'espoirs à sa création, le club dont le logo est une colombe est rapidement devenu le symbole d'un pays convalescent qui n'est pas encore prêt à la résilience: "Toute la Colombie n'est pas en faveur d'une réconciliation", regrette Félix Mora Ortiz. Certains n'acceptent pas la présence des Farc au parlement et dans la vie civile..." La pacification par l'amnistie reste effectivement en stand-by depuis qu'une majorité de Colombiens (50,21%) a voté "non" à la question "Soutenez-vous l'accord final d'achèvement du conflit et de construction d'une paix stable et durable?", lors du référendum du 2 octobre 2016. Résultat,

ce sont aujourd'hui les accords de La Havane, des textes signés par Juan Manuel Santos et les Farc après l'échec du référendum, qui régissent la situation post-conflict. "C'est un apaisement fragile en raison de tensions au sein même des Farc, entre la frange la plus conciliatrice et celle la plus radicale", contextualise Gustavo Duncan, docteur en sciences politiques spécialiste du conflit armé et auteur de deux livres sur cette guerre. La situation est telle que près de 190 anciens Farc ont été tués depuis les accords de paix." Des chiffres qui confirment bien que le pardon n'est pas vraiment à l'ordre du jour. La

tendance ne risque pas de s'inverser de sitôt, puisque le nouveau gouvernement conservateur d'Ivan Duque, président depuis 2018, fait tout pour torpiller la loi pour une Juridiction spéciale pour la paix, un tribunal créé dans le cadre de l'accord de 2016 sous le mandat Santos, chargé de faire la lumière sur les multiples exactions commises durant la guerre. Depuis cet été, d'anciens chefs des Farc sont même retournés dans la jungle, porter à nouveau leurs idées, dénonçant "la trahison du gouvernement colombien", via des vidéos postées sur leur chaîne YouTube. En novembre dernier, le recul-frein politique de l'actuel gouvernement a même débouché sur des manifestations monstrues dans les principales villes du pays. Activiste au sein des Farc, Farid "El filosofo" a participé à ces protestations pour le maintien



des accords signés sous le mandat de l'ancien président. Et pour lui, c'est très clair: "Ce gouvernement est néfaste et complice d'assassinats de leaders syndicaux." Au vu de la situation actuelle, le La Paz FC risque bien de ne pas pouvoir compter sur son défenseur central avant un bout de temps... Car même en matière de football, le retour à la vie civile des Farc passe mal. "Une fois, lors d'un petit tournoi local à Ibagué, une équipe a refusé de nous affronter car certains ne voulaient pas jouer face à d'anciens guérilleros", se souvient Félix Mora Ortiz. Du côté des instances du football locales, la digestion de cette transition s'opère difficilement, puisque la Difutbol, l'entité chargée des compétitions des clubs amateurs et des jeunes, tarde à donner une place au La Paz FC dans le paysage du football colombien.

Du lobbying au Débarquement de Normandie

Malgré la polarisation de la société colombienne concernant le processus de paix et les rancœurs de certains envers les Farc et leur équipe, Mora Ortiz ne se démoralise pas. Bien au contraire. L'avocat ne cesse d'arpenter Bogota avec son costume de VRP, à la recherche de soutiens économiques et politiques capables de faciliter l'accès d'un club en troisième division colombienne. Pour l'heure, le centre commercial Gran San situé derrière le Tercer Milenio a déjà fourni les maillots et s'occupe de payer le loyer pour l'utilisation du terrain. En ce mardi froid de décembre, typique de la capitale *cafetera*, Mora Ortiz a également reçu le soutien de la conseillère adjointe pour la consolidation et la stabilisation de l'après-conflict auprès du président de la république. "On a réussi à obtenir des financements pour pouvoir nous rendre dans des régions reculées du pays, où se trouvent des apprentis footballeurs en situation de vulnérabilité." Avec toujours la même ambition: remplacer ces mauvaises balles par des ballons. Des accords avec des organismes comme celui-ci, La Paz en a déjà obtenu, certains très symboliques. En juin dernier, pour les commémorations du Débarquement lors de la seconde guerre mondiale, une délégation du club a été invitée en France dans le cadre du deuxième Forum mondial Normandie pour la paix, afin d'y disputer un match face au Bayeux FC. Dans quelques semaines, c'est au nord du Mexique, une zone de passage où migrants centraméricains et policiers US jouent au chat et à la souris, que l'équipe va participer à un nouveau tournoi établi sur quinze jours. En attendant ce déplacement au pays de Walker Texas Ranger, le président continue son lobbying pour trouver un véritable stade à son club. "On a les joueurs, on commence à avoir des sponsors, mais il nous manque un véritable terrain, avec des tribunes, et des appuis institutionnels et économiques, dévoile-t-il. Pour exister, il faut la participation et l'acceptation de tout le monde. Créer la paix, c'est ce qu'il y a de plus délicat."

Mas que un club sans Farc?

Au-delà des beaux discours de Mora Ortiz, La Paz reste un club de football à part entière. Et comme dans n'importe quel club qui aspire au professionnalisme, la cellule de recrutement fonctionne à plein régime. Ici, c'est Lary, qui fait office de scout en chef. Aujourd'hui,

le vieil homme a trois gamins à présenter à l'avocat. "Je les ai trouvés dans le quartier *San Bernardino*, de l'autre côté", lance-t-il en montrant d'un regard le quartier mal famé derrière le grillage. Le retraité parle de ses trois découvertes comme s'il s'agissait de bêtes meutries abandonnées sur le bas-côté de la route. On ne peut pas vraiment lui en vouloir, car le club, coincé dans la cour des miracles du Tercer Milenio, fait forcément office de refuge pour les jeunes du coin à la dérive. Parmi les trois mièches maltraités par la vie ramenés par Lary ce jour-là, il y en a un qui a les yeux rougis par le cannabis. Des effluves d'herbe s'échappent de ses vêtements. Le deuxième porte une chaussette de foot à son pied droit, rien sur l'autre. Le dernier, en revanche, est ambidextre et montre dès ses premières touches de balle qu'il a largement le niveau pour jouer dans l'équipe. "Je suis vénézuélien, énonce l'intéressé. Je suis arrivé ici il y a un an pour fuir la crise économique de mon pays." Derrière lui, Greiber Barreto Diaz, 19 ans, a laissé les équipes de jeunes du Caracas FC, où il a connu l'actuel gardien de la sélection vinotinto, Wuilker Farinez. De quoi lui donner des regrets au vu de la délicate situation dans laquelle il se trouve actuellement. "En arrivant à Bogota, je pensais trouver plus facilement une équipe, mais ça a été très compliqué de trouver d'abord un travail, se désole Greiber. Quand Lary m'a découvert, je n'osais même pas lui dire que je vivais dans la rue..." Évidemment, la réunification nationale colombienne n'est pas la priorité du jeune Vénézuélien. Greiber a d'autres soucis. Il aimerait par exemple arrêter de travailler dans les boîtes de nuits de la capitale où on le paye au lance-pierre, pour se consacrer pleinement au ballon. Car pour lui, le La Paz FC n'est qu'une manière de toucher le professionnalisme du doigt auquel le club aspire tant. On n'en est pas encore là, mais si un jour cela devait se concrétiser, ce serait vraisemblablement sans les Farc. Depuis quelques semaines, Félix Mora Ortiz n'a plus de nouvelles d'eux. Et à l'entendre, il ne leur en donne pas trop non plus. "Il n'est pas aisés de communiquer avec eux, car ils sont de nouveau actifs." C'est le cas notamment de Farid, retourné dans son département

natal de la Guajira pour devenir coordinateur pour la paix au sein du parti politique des Farc. "J'aide à consolider leur réseau de foot depuis les territoires affectés par le conflit", détaille "El Filoso", qui jure néanmoins que son départ du club n'a rien à voir avec son militantisme affiché. "La Paz, c'était un beau projet de paix, mais aussi une opportunité sportive et économique, assure-t-il. L'intégration a été bonne. Moi et les autres Farc nous sommes bien entendus avec les autres joueurs, mais nous avons quitté l'équipe parce que Mora Ortiz nous a roulés! Il nous a dit qu'il nous verserait un peu d'argent, mais nous n'avons rien reçu du tout. Je me suis rebellé, en lui disant que ce n'était pas juste. Cette dispute a marqué notre séparation..." C'est donc sans ses guérilleros rancunières, avec qui les relations sont au point mort, que le La Paz FC de Félix Mora Ortiz participera bientôt à un tournoi local dans la région d'Ibagué, toujours avec l'espoir de pouvoir intégrer rapidement la Primera C. La preuve que même l'homme à l'origine de ce projet pacificateur n'échappe pas aux tensions de la société colombienne. La preuve, surtout, du revirement stratégique de La Paz, pour qui l'important ce n'est plus vraiment la réconciliation nationale, mais les trois points.

● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR DTC

"En France, je vois beaucoup de Noirs, beaucoup de Marocains, beaucoup d'Algériens, beaucoup d'étrangers, et cette diversité est assimilée très normalement. J'espère qu'un jour je ne serai plus le seul Noir de l'Athletic Bilbao"



d'avoir planté leurs racines ici, et moi, je suis très fier d'être basque et de pouvoir représenter une institution comme l'Athletic Bilbao. Pour tous les gamins qui sont nés comme moi dans cette ville, c'est le summum.

Ça a toujours été le club que tu supportais?

Oui, parce que mon parrain, Iñaki, était un fan inconditionnel du club. Quand j'étais petit, il me ramenait des maillots de l'Athletic et il m'emmenait voir les entraînements à Lezama. Il m'a transmis le virus. À Pampelune, à l'école, j'étais l'un des rares à être fan, mais ça ne me dérangeait pas; ce club était trop ancien en moi pour que je change d'équipe comme ça. En plus, à l'époque, le club dans lequel je jouais (*le Club Deportivo Pampelune*) avait un partenariat avec l'Athletic. Du coup, on allait jouer tous les mercredis à Lezama, c'était génial.

Ernesto Valverde, qui t'a fait débuter en première division, affirme que l'Athletic Bilbao est, au même titre que le Barça, "más que un club". Tu es d'accord avec ça? Évidemment. L'Athletic ne compte que des joueurs nés ou formés au Pays basque dans son effectif. C'est une politique sportive unique au monde qui génère un très fort sentiment identitaire. Tu vas dans un bar, et ils parlent de l'Athletic. Tu vas dans une boucherie, et ils parlent de l'Athletic. Tu vas au marché, et ils parlent de l'Athletic. Où que tu ailles à Bilbao, ils parleront de l'Athletic. Ce club, c'est une messe, l'église des gens d'ici. Quand je me promène en ville, je sens un respect et une admiration immense. Les gens nous aiment énormément et ça se ressent vraiment. Cette relation qu'on a avec les supporters, c'est unique.

Mais ça ne t'attire pas de connaître autre chose?

J'aurais pu partir plein de fois, j'avais plein de propositions, mais encore une fois, je suis heureux. Ici, je suis chez moi. En ville, j'ai ma famille, mes amis, et à une heure et demie de voiture, j'ai mes potes qui vivent à Pampelune. Au club, c'est pareil, je ne joue pas avec des

coéquipiers, mais avec des amis. J'aime Bilbao, j'aime jouer pour l'Athletic, et j'espère bien pouvoir le faire pour toujours.

Si tu te sens aussi bien, comment expliques-tu, avec le recul, ces 770 jours passés sans marquer à San Mamés (*une disette qui a commencé en décembre 2016 et qui a pris fin en janvier 2019*)? Ça a été un moment compliqué à vivre. J'étais dans une mauvaise spirale. J'avais des occasions que je ne concrétisais pas. Ça arrive. Mais au fur et à mesure des matchs, les journaux et les JT ont commencé à mettre l'accent sur mes contre-performances. Résultat, on ne me parlait plus que de ça dans la rue. On me demandait pourquoi je marquais autant à l'extérieur mais pas à domicile. Mais moi-même, je me posais cette question! C'est très frustrant, tu as envie de bien faire, parce que les gens attendent beaucoup de toi, mais ça ne veut pas rentrer. À un certain moment, je me suis même demandé si j'étais en capacité de mettre des buts... Je me suis mis beaucoup de pression à l'époque. Casser cette mauvaise spirale à domicile était devenu une véritable fixette, je n'arrêtais pas de me demander: "Qu'est-ce que je fais de mal?" Finalement, j'en ai parlé à des gens de confiance qui ont su me remonter le moral, et derrière, j'ai mis ce fameux doublé contre le FC Séville. Entendre mon public célébrer de nouveau mes buts, ça a été une vraie libération pour moi.



conclusion d'un but. C'est ce qu'on me demande et c'est ce que je m'emploie à faire.

Il y a toujours eu de bons buteurs à Bilbao, mais aucun n'est parvenu à être pichichi depuis 1975. Du coup, comment définiras-tu le rôle de l'attaquant dans ce club? Dans l'histoire de l'Athletic, il y a eu énormément de bons avant-centres, et Aritz Aduriz, par exemple, en fait partie. Depuis que je suis en équipe première, c'est notre référence, notre homme-but. Ce n'est peut-être pas Messi ou Ronaldo, qui mettent 50 buts par saisons, mais ceux qu'il a mis ont permis à l'équipe de se qualifier pour des compétitions européennes ou d'atteindre la finale de la coupe du roi. On a un style de jeu plutôt austère, on met rarement quatre ou cinq buts par matchs, donc un attaquant de l'Athletic doit impérativement essayer de convertir le peu d'occasions qui se présentent à lui. Dans les matches que l'on gagne, il faut toujours que je sois à l'origine ou à la

Nouvelle saison du Cosby Show.





qu'au-delà de notre couleur de peau, on est tous faits pareil, non? Qu'on soit noirs, blancs, grands, petits, blonds ou châtain, quelle différence? Au final, on est tous des êtres humains.

En 1998 et en 2018, les Bleus sont devenus champions du monde avec de nombreux joueurs issus de l'immigration. Est-ce qu'il est possible qu'un jour une Roja métissée en fasse de même, selon toi? Je n'en sais rien, ça ne dépend pas de moi. Pour moi, le talent n'est pas une question de couleur, mais j'ai aimé voir la France gagner le mondial avec autant de joueurs noirs. J'ai des cousins qui vivent à Paris et ils étaient très contents de ce triomphe. Quand je vais en France, je vois qu'il y a beaucoup de Noirs, beaucoup de Marocains, beaucoup d'Algériens, beaucoup d'étrangers, et cette diversité est assimilée très normalement. Je trouve ça très bien et j'espère qu'un jour, je ne serai plus le seul Noir de l'Athletic Bilbao.

Justement, tu n'es pas le premier footballeur noir à jouer pour l'Athletic, mais tu es le premier à avoir inscrit un but (en 2015, contre le Torino en Europa League). Avec ce but, penses-tu avoir apporté un soupçon de modernité dans un club aussi traditionnel que le tien? Je pense que oui. À Bilbao, et au Pays basque en général, il y a beaucoup d'immigrés, donc pour les gens d'ici, voir un Noir marquer un but sous les couleurs de leur club de cœur n'a pas été perçu comme quelque chose de révolutionnaire. En revanche, ça a dû l'être pour ceux qui nous suivent de loin. Ceux-là ont dû ouvrir les yeux et se dire: "Tiens, un Noir peut jouer pour l'Athletic." Il n'y a pas besoin d'être blanc et de parler un euskera parfait pour être basque. Moi, je comprends l'euskera, et même si je ne le parle pas très bien, je me sens basque à part entière. J'ai le même mode de vie que n'importe quel Basque, je m'exprime comme eux et je ne me sens pas différent de mes autres coéquipiers juste parce

que j'ai une couleur différente. Quand les gens m'ont vu pour la première fois dans l'équipe, il y en a forcément qui ont dû être surpris, mais quand ils m'ont entendu parlé, ils ont dû l'être encore davantage. "Putain, regarde, il y a un Noir dans l'équipe et il est basque!" (Rires) J'espère que tout le monde me voit comme un Basque, comme le seront les prochains Noirs qui intégreront l'équipe première. On peut avoir des origines étrangères et se sentir complètement basque. Je ne vois pas ce qu'il y a d'incompatible là-dedans.

Dernièrement, dans une émission de télévision, tu as dit que tu avais entre cinq et dix millions sur ton compte en banque et que tu faisais l'amour quatre fois par semaine. On en est où avec ces chiffres aujourd'hui? Depuis que j'ai renouvelé mon contrat, ils ont un peu bougé sur mon compte en banque. Mais au lit, je suis toujours un tigre! Ou plutôt, un leon. ● PROPOS RECUEILLIS PAR AF



Paul Bernardoni n'a pas de problèmes de voisinage. Même si, comme tout le monde, certaines rencontres fortuites avec des riverains au retour de l'entraînement ou du supermarché du coin ont occasionné leurs petits malaises. "Par deux fois, on m'a dit: 'Ah tiens, j'ai croisé votre fille avec le chien.' Alors je leur explique que c'est pas ma fille mais ma copine, et qu'on a exactement le même âge. Les gens sont un peu embarrassés: 'Ah! Pardon!' Le portier des Crocos nimois n'a même pas 23 ans et, ça a été dit et redit, il ne fait pas son âge. Il n'a plus de cheveux, son visage est celui d'un middle-aged man. La brinque? Pas vraiment. Les stigmates d'une vie trop rapide? Plus plausible, le destin du bonhomme ayant oscillé entre élosion précoce, incertitudes, galères, et la hype. Il a récemment été élu, par leurs supporters respectifs, dans le onze type des clubs de Clermont et de Nîmes de la dernière décennie. Celle-ci était pourtant mal embarquée: au printemps 2010, le gardien, qui évolue alors en district de Seine-et-Marne, à Lieusaint, vient tout juste de fêter ses 13 ans quand il échoue à intégrer Clairefontaine au dernier écrémage. "On était quatre, ils en prenaient trois... J'ai pensé à arrêter le foot." Six ans, plus tard, il est pourtant sacré champion d'Europe U19 avec la génération Mbappé-Augustin-Thuram. Julien ascension pour celui que l'humoriste Julien Cazarre s'amuse à présenter comme étant "peut-être le seul présumé blanc". Une bonne vanne que le community manager du Nîmes Olympique reprend à son compte pour lui souhaiter un bon anniversaire sur le compte Twitter officiel du club. "30 ans selon la police, 55 d'après les syndicats." Question: ce n'est pas un peu lourd, à force? "Si t'entends 50 fois la même blague dans la journée, ça peut le devenir, mais à partir du moment où c'est pas méchant et qu'elle est bonne, non!, tempère l'intéressé. Faut être réaliste, je fais plus vieux, ça sert à quoi de se braquer?"

**"On m'a déjà dit:
'Ah tiens, j'ai croisé
votre fille avec le
chien. Je dois
expliquer que c'est
pas ma fille mais ma
copine, et qu'on a
exactement le même
âge. Les gens sont un
peu embarrassés..."**

Paul Bernardoni

Vents tourbillonnants et lacs du Connemara

À rien, parce que, en réalité, la nature a bien fait les choses: elle a simplement doté l'international espoir d'un facès en parfaite cohérence avec son mode de vie. Paul Bernardoni est un type qui n'aime pas la ville, déjà. Sa routine? Promener son chien chaque jour sur huit kilomètres. Ne manquent que la pipe et les charentaises. "Il a toujours assumé son côté *ringard*", prévoit son meilleur ami, Aloïs Confais, rencontré à Troyes et aujourd'hui au Mans. "Pour lui faire plaisir, raconte Hakim Naïm, actuel pensionnaire du Racing Club de France, on l'accompagnait faire le tour du complexe sportif de l'Aube, une marche d'une petite demi-heure avant d'aller dormir. Il est intraitable sur le sommeil. Paul, il va au lit à 22 heures." Téo Couturier, son ancien défenseur central -reconverti dans l'immobilier depuis deux ruptures du tendon d'Achille-, se souvient d'un camarade qui, lors des virées en ville du samedi, faisait pour seule emplette "des cookies pour son dimanche matin. On a longtemps essayé de le relooker, mais en vain." C'est un fait, celui qui achetait ses fringues chez Decathlon étant plus jeune n'en a jamais rien eu à battre de la fashion week. "J'ai pas honte de le dire: sur un terrain, je ne suis pas très beau. Assortir le maillot et les chaussures, rien à crier, mon but est d'être efficace.

Après, il y en a qui sont très beaux et très bons, parfait, bravo, chapeau." Au niveau des passions, même constat: l'homme s'est trompé de décennie. L'ordinateur de bord de son Audi affiche la playlist à venir. *Vous les copains de Sheila, Amar de mis amores de Paco*, ou encore *Les Lacs du Connemara*, l'hymne des écoles de commerce de la légende Sardou. Éclectique, le "Bernardo". "J'ai eu ma période Mike Brant, confesse-t-il, mais je peux aussi écouter du Barbara, du Goldman ou du Indochine. J'en suis complètement fan. Céline Dion, c'est énorme aussi, on va aller la voir à Paris cet été." La musique mainstream n'est pas son unique passion. À Troyes, sur son vieux PC, quand il ne dissequait pas des arrêts de gardiens dans l'immense catalogue de vidéos qu'il avait lui-même téléchargées. Paul jouait à *Pro Cycling Manager*. Adolescent, il s'est même rendu sur une étape alpestre de la Grande Boucle en slip de Superman et masque de clown. Après son échec à l'INF, démolisé, il a même pensé un temps troquer le short et les gants contre un cuissard rembourré. Aujourd'hui encore, cette passion pour la petite reine est toujours bien vivace puisque, en mai dernier, il a convaincu quatre coéquipiers de gravir le mythique mont Ventoux. Lors du stage de présaison, son enthousiasme communicatif a même persuadé son coach de décaler le début des séances d'entraînement pour mieux suivre l'arrivée des étapes. Paul a également râlé lorsque la LFP a programmé Nîmes-Saint-Étienne un dimanche à 17 heures, en même temps que les championnats du monde de cyclisme. "J'adore le foot, mais quand t'es tout le temps dédans, t'as envie d'autre chose, explique-t-il. Tu me proposes une belle course ou un gros match, je regarde le vélo. Je viens de finir la biographie de Chavanel, et là, je suis dans celle de Peter Sagan. Lui, je rêve de le croiser aux JO de Tokyo." En attendant, Paulo continue à garder les pieds sur terre. Les grosses montres? Pas son genre. Les casques Beats by Dre sur le crâne à la descente du bus? Il se les interdit, "parce que si un gamin nous appelle, c'est sympa de répondre par un petit coucou". Oui, Paul Bernardoni est à des années-lumière de l'image caricaturale que l'on se fait parfois du footballeur pro. Sylvain Ripoll, le sélectionneur qui l'a installé chez les Espoirs, s'autorise une envolée lyrique pour résumer la chose: "Paul, il est en décalage avec les modes et les courants porteurs de ce monde, il s'accroche à ce qui lui fait du bien, sans aller dans les vents tourbillonnants des tendances. Dans une discussion sur les plaisirs de la vie, il va donner des exemples très simples et terre à terre, il va te parler d'un paysage, par exemple." Plus étrange encore. Bernardoni revendique une vision old school, y compris sur sa conception du métier de gardien de but et son évolution. Alors que l'époque réclame des virtuoses ambidextres -influence guardioliste oblige-, lui est clairement perplexe devant l'obsession croissante à l'égard du jeu au pied des portiers. "La base, c'est quand même d'arrêter les tirs, Hein. On est le dernier rempart avant d'être le premier relanceur. Ou alors on met des joueurs de champ aux cages..." Plus que par le football en général, Bernardoni admet être passionné par son poste. Ses idoles de jeunesse s'appellent Greg Coupet ("Je supportais l'Atlético Madrid quand il a signé là-bas, alors que je n'ai jamais vu un match") et Van der Sar ("Il ne ressemblait pas à grand-chose, et moi non plus..."). Il n'a jamais rêvé de marquer des buts, même si ça lui est arrivé une fois, lors de son seul match en tant que



**“Il a toujours assumé
son côté ringard”**

Aloïs Confais,
meilleur ami de Bernardoni

joueur de champ, avec les U17 de Troyes. "Je rentre à 20 minutes de la fin et je mets une reprise de volée en pleine lucarne, le truc improbable. J'ai couru partout, tout le centre de formation a envahi le terrain. L'équipe en face a cru qu'on chambrait, il a fallu leur expliquer."

"Dans une discussion sur les plaisirs de la vie, il va donner des exemples très simples et terre à terre, il va te parler d'un paysage, par exemple"

Sylvain Ripoll,
sélectionneur des Espoirs

"Je me faisais fracasser"

S'il se moque et s'amuse d'être parfois pris pour un quinquagénaire par ses voisins, inversement, la jeune femme qui partage sa vie, elle, n'est "aucunement dérangée par le fait qu'on [la] prenne pour quelqu'un de très, très jeune". Peau diaphane, taches de rousseur sur le nez et les pommettes, elle entend faire carrière dans le tourisme d'affaires. À la base, elle connaît surtout Paul par procuration, en tant qu'amie d'un joueur du centre de formation de l'Estac qui partageait sa chambre. C'est par hasard qu'ils ont commencé à se fréquenter, quand, passé professionnel, Paul était venu avec la légende de l'Estac, Benjamin Nivet, rendre visite aux élèves de l'ESC Troyes, dont elle est aujourd'hui diplômée. Ils sont en couple depuis quatre ans, mais pour ceux qui suivent le gardien sur les réseaux sociaux, elle n'existe pas. Il n'y en a que pour le chien, Berni, dont il a fait une sorte de double sur quatre pattes. Paul en est tombé raide dingue au premier regard, dans une animation bordelaise visitée un jour de spleen. "Il m'a permis de ne pas vriller, de ne pas sombrer dans l'isolement." Bernardoni chercherait-il à entretenir une image de célibataire endurci qui vit une relation fusionnelle et exclusive avec son beagle? "Le chien, c'est un plan corn qui a bien pris, admet celui qui le conseille, Julien Gacq. C'est comme le fait de se jouer du décalage entre son apparence et son âge: ça le rend sympathique." Le gardien, lui, évoque surtout l'intérêt de se "protéger". Il ne ressent pas franchement le besoin de connaître l'avis d'anonymes planqués derrière un écran à propos de l'élue de son cœur, depuis qu'il a vu un ancien coéquipier en équipe de France espoirs se coltiner des commentaires d'un goût douteux, "du genre: 'Lui, il a le

niveau Champions League, mais alors sa meuf, pas du tout.' C'est vraiment dégueulasse", dit-il, consterné. C'est que le joueur en connaît un rayon en termes de violence numérique. À Bordeaux, où il devient titulaire à 18 ans, après seulement un match de L2 et 14 de L1 sous le maillot de l'Estac, il ne peut s'empêcher de consulter ce qui se dit à son sujet. "Je me faisais fracasser. Et le pire, c'est que tu te mets à croire ce que les gens racontent." Il commet aussi l'erreur de ne pas zapper *L'Équipe du soir* quand cette question cruelle est au menu des débats: "Et si Sagnol, le coach girondin, s'était créé un problème de gardiens?" C'est dans les derniers instants du mercato d'hiver 2016 que Bernardoni a rejoint le club au scapulaire, contre 3 millions d'euros. Troyes, son club formateur, qui sent déjà poindre inexorablement la descente en L2, a besoin d'argent, et Willy Sagnol ne compte pas sur Jérôme Prior, la doublure du Carrasco, out jusqu'à la fin de la saison. Le 31 janvier, Bernardoni vient de signer son contrat et visite les installations, en civil... Quand il croise, à l'entrée du vestiaire, Prior. Ce dernier rentre de l'échauffement avant d'affronter Rennes. "On se serre la main, et je vois à sa tête qu'il n'est pas au courant de ma venue, quoi... On était tous les deux gênés." Trois jours plus tard, à Lyon, Bernardoni est titulaire. Le début des émmerdes. "Je suis à contretemps sur le premier but, et sur le deuxième, je rentre dans mon défenseur et je relâche la balle. Faute de main. Bref, on prend 3-0 et j'en donne deux, ça fait cher." À sa décharge, il intègre une équipe malade: défense aux fraises et vestiaire à cran, comme en témoigne la baston, quelques jours plus tard, entre Prior-aligné en coupe de France - et Sané. À l'époque, le jeune gardien n'a pas le permis et doit donc prendre le taxi de son hôtel pour rejoindre le centre d'entraînement du Haillan. "Un jour, le chauffeur me dit: 'J'y connais rien au foot, mais mes clients me disent que le gardien, là, ça ne va pas du tout.' Bon, je ne lui ai pas dit que c'était moi...", se marre-t-il rétrospectivement. Paul "sauté" en même temps que Sagnol, remplacé par Ramé, un ancien portier, qui ne lui offrira pas de



Berni et Berna.

seconde chance. Pas plus que Gourvennec, qui refuse pourtant de le prêter, prétextant que le rétablissement de Carrasco était encore hypothétique. Bernardoni, qui vient de remporter en Allemagne l'Euro 2016 avec les U19 français comme titulaire, se retrouve alors numéro trois en club. "Je suis lucide, je ne me cache pas: c'est de ma faute, je n'avais qu'à être bon, et sur mes sept matchs avec Bordeaux, je ne l'ai pas été", admet aujourd'hui celui qui se réfugie alors dans le travail avec l'inoxydable formateur maison, Pierre Labat. "En dehors du spécifique, c'était vraiment rare que l'on me fasse participer à des petits jeux avec le groupe pro, rejoue-t-il. J'avais fait des erreurs, OK, mais quand personne ne te parle, que tu cherches des explications et que tu t'en as pas, c'est dur, tu te poses beaucoup de questions. J'ai pas honte de le dire: à l'époque, j'étais au fond du trou."

Cognac, les Maldives et Les Marseillais

Le summum de la lose est atteint un an plus tard après son arrivée en Gironde. Un matin de la fin janvier 2017, après avoir fait ses adieux à ses coéquipiers, l'apprenti automobiliste prend le volant en direction de la Côte d'Opale. Au niveau de Cognac, son téléphone sonne. C'est Alain Pochat, le coach de Boulogne-sur-Mer, en National, qui n'est plus tellement sûr de vouloir en faire son titulaire. Paul rebrousse chemin et rentre "la queue entre les jambes. En gros, personne, nulle part, ne comptait plus sur moi". Heureusement, une voix le reconforte. C'est celle de Jérémie Toulan, lui aussi fan de Michel Sardou et capitaine des Girondins à l'époque: "En faisant demi-tour, tu viens de prendre la meilleure décision de ta carrière, mais tu ne le sais pas encore." Pourtant, il ne rejoignera plus jamais en équipe première avec les Marine et Blanc. En sélection, le ciel s'assombrit également. Au mondial des U20, en Corée, Ludovic Batelli lui fait disputer deux matchs de poules, contre le Vietnam et la Nouvelle-Zélande, mais titularise Alban Lafont pour le plus délicat, face au Honduras, et surtout pour le huitième, perdu, contre l'Italie.

"Alban avait fait une saison pleine, lui, donc c'est la solution que le coach a trouvée... Mais c'était un objectif personnel ce mondial, donc forcément une déception supplémentaire." Parce qu'il a vraiment besoin de se vider la tête - et peut-être aussi de se convaincre qu'il est toujours un jeune footballeur professionnel -, Paul fait pétér dans la foulée, et pour la première fois, des vacances de nanti. Direction les Maldives. C'est là qu'il reçoit un coup de fil d'une femme aux yeux bleus comme l'océan Indien: Corinne Diacre. Elle le veut à Clermont, et le rassure: "La question ne se pose pas, tu viens pour être numéro un." Ça tombe bien, il n'envisage pas la pratique de son poste autrement, quitte à consentir à des sacrifices au niveau de la fiche de paye. "Quand tu ne joues pas, t'es beau être international en jeunes, on l'oublie, et c'est normal, analyse le portier. T'es forcément déçu de devoir faire des concessions salariales pour être prêté, mais tous ceux qui me connaissent le savent: je préfère avoir une paye de cadre supérieur et jouer que celle d'un grand patron pour faire doubler." Fin août 2017, Diacre fait ses valises pour prendre en charge les Bleues, mais il ne viendra jamais à l'idée de son successeur, Pascal Gastien, de se passer de son nouveau gardien. Ce dernier ne perçoit alors que la moitié du salaire qu'il touchait à Bordeaux, mais s'éclate dix fois plus. "Paul a joué un rôle central dans notre bonne saison, par sa personnalité et la qualité de ses performances. Il n'a fait qu'une seule

erreur en 38 matchs! C'est exceptionnel!", se remémore le technicien. Et encore, sur cette faute de main contre Sochaux, le but a été refusé pour hors-jeu. "Sur le coup, mon défenseur central m'a dit: 'Cherche pas, il ne peut rien t'arriver cette saison...'"

Après 14 clean sheets, Clermont échoue à une place et deux petits points des play-offs pour le barrage d'accès, avec à la clé le record de points pour un sixième (83). À titre personnel, Bernardoni se voit attribuer le trophée de meilleur gardien de L2 par ses pairs et retrouve l'élite dans la foulée, en signant un nouveau prêt chez le promu nîmois, avec lequel il joue un rôle majeur dans le maintien ultra-sécurisé de la saison dernière. Neuvième, 53 points, soit 19 de plus que Dijon, barragiste. Et surtout, 12 de plus que Bordeaux. Voilà ce qui s'appelle se refaire la cerise. Sa capacité à rebondir après avoir passé un an et demi au frigo a beaucoup impressionné son ancien coach chez les U19 à Troyes, Emmanuel Beauchet: "Tout le monde ne traverse pas ce genre d'épreuves sans dommages. Beaucoup auraient même définitivement disparu de la circulation." Sylvain Ripoll abonde: "Il a souffert en silence et a fait le choix fort de s'engager dans un club où il était désiré. Ça ne l'intéresse pas d'être spectateur là où ça brille, il veut être acteur, même à un niveau plus modeste." Comme ce n'était pas encore suffisant pour déloger Costil, l'actuel titulaire des Girondins, Bernardoni a prolongé à Bordeaux, mais rempli une saison de plus dans le Gard. L'exercice actuel est hélas beaucoup plus délicat que le précédent: lui qui avait joué intégral des 85 matchs de championnat programmés par la ligue depuis ses débuts avec Clermont, à l'été 2017, s'est d'abord blessé à la cheville, puis a encaissé six buts chez le club qui l'emploie. Les Crocos sont avant-derniers. Mais au moins, il emmagasine du temps de jeu. "J'aspire à faire une carrière très longue, et j'espère aller le plus haut possible, mais je resterai sur mes positions: que ce soit dans un top club ou ailleurs, je viens pour être numéro un. Je suis malheureux quand je ne joue pas, affirme-t-il. Quand tu es doublure, tu n'es pas maître de ton destin: si le titulaire est bon, tu ne joueras pas. Et hors de question de piquer des pouponnes vaudouées pour provoquer la blessure d'un frère, je suis à l'opposé de ça!" Ceux qui l'ont côtoyé confirment: Paul Bernardoni est un chic type, à la fraîcheur bienveillante et préférant l'odeur du gazon aux emplois fictifs surpayés. "Il a des valeurs plus ancrées, moins superficielles que la moyenne, appuie ainsi Ripoll. Il n'hésite pas à faire passer sa personne au deuxième plan. Bref, il a compris très tôt les mécanismes d'un sport collectif." Altruisme et savoir-vivre qui puissent certainement leur source dans le background familial du garçon. Fils d'un prof d'histoire-géo - qui a longtemps considéré que le foot ne pouvait être autre chose qu'un loisir- et d'une responsable d'un centre social en Seine-et-Marne, il a une soeur de 19 ans souffrant d'un "léger handicap de retard mental". Très sensible aux problématiques d'accessibilité et d'inclusion, il est notamment parrain de la fondation Frédéric Gaillanne, qui prépare et entraîne des chiens guides pour les enfants aveugles. Après sa carrière, Paulo a déjà prévu de renvoyer l'ascenseur au monde amateur, par souci de reconnaissance envers l'investissement des bénévoles des petits clubs. "sans lesquels [il] n'en serait[1] pas là". Lui arrive-t-il, ne serait-ce qu'occasionnellement, de mettre son mode empathie sur pause? "J'aime bien regarder Les Anges de la télé-réalité ou Les Marseillais, et c'est terrible, mais je dois avouer que c'est le plus souvent pour me foutre d'eux." ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR VIR

"J'adore le foot, mais quand t'es tout le temps dedans, t'as envie d'autre chose. Tu me proposes une belle course ou un gros match, je regarde le vélo"

Bernardoni, fan de la petite reine



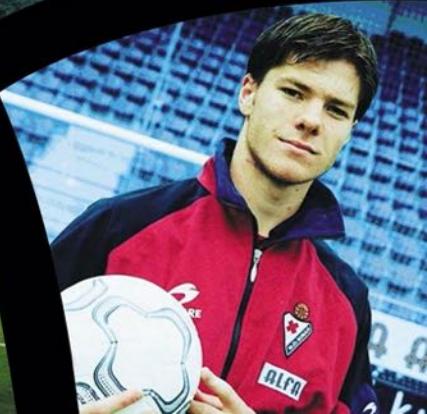
C'est sûr que c'est pas des gants de jardinage.

L'EIBAR DU VILLAGE

REPORTAGE

À la base, c'est un club de villageois perdu dans une vallée basque qui n'a jamais remporté le moindre titre. À première vue, rien de sexy. Seulement voilà, depuis que le **SD Eibar** est parvenu à se hisser en **Liga**, sans magouilles et sans l'aide de personne ou presque, son histoire renvoie à la fois au mythe de David contre Goliath, mais aussi à la figure de Don Quichotte. Car non content de faire suer les grands d'Espagne, le club s'est fixé une nouvelle mission: partir en croisade contre le football-business, avec un modèle de gestion emprunté aux grands-mères basques. Et pourquoi pas, après tout?

Par Aquiles Tirlane, à Eibar / Photos: Panenka, DR, Afp/Dppi et UE Syndication/Iconsport



Amateurs de mercato, passez votre chemin. Sur le marché des transferts, le SD Eibar n'a jamais fait partie des clubs enregistrant 25 départs de joueurs pour 28 nouvelles arrivées, et personne dans le staff basque n'est actuellement en train d'écumer les cinquièmes divisions brésilienne ou argentine à la recherche de la perle rare. Selon nos informations, le club n'est pas non plus sur la piste d'un attaquant chinois qui pourrait lui ouvrir les portes du marché asiatique. En matière de politique sportive, le SD Eibar ne compte pas non plus succomber à la mode du trading de joueurs, et refuse catégoriquement de bousiller ses préparations d'avant-saison pour jouer, par exemple, contre une sélection des meilleurs joueurs du Milwaukee. Coté dirigeants, il semble également qu'aucun contact n'a été pris avec des milliardaires étrangers désireux de dépenser des millions sans compter. Dans les bureaux du club, personne n'a jamais étudié à Harvard et n'a donc eu la brillante idée de transposer au football les stratégies marketing ayant fait le succès de Google ou d'Amazon. Résultat, pas de *fan experience*, pas de collab' improbable entre Michael Jordan et Joma, l'équipementier du club, et hors de question également de transformer le stade municipal d'Ipurua en arena ultra-moderne au nom d'une compagnie d'assurances... Ici, définitivement, on ne rêve pas en grand, et c'est justement ce qui fait tout le sel du script. Car, à défaut de rêver de ligue des champions, Eibar s'est fixé la mission de monter aux yeux du monde entier qu'"*un autre football est possible*".

Des grands-mères au *Financial Times* en passant par les mitrailleuses

Pour savoir s'il y a vraiment quelque chose derrière cette formule aguichante devenue le slogan du club, il faut d'abord mettre les freins de sa voiture à rude épreuve sur les lacets des routes escarpées de Guipuscoa, l'une des trois régions autonomes du Pays basque. À mi-chemin entre Bilbao, ville hôte de l'euro 2020, et les plages de San Sebastian, Eibar est coincée dans la petite vallée de Deba, mais aussi dans le temps. Grise et moche, la cité de 27 000 âmes est un véritable cimetière d'usines désaffectées qui n'invite pas vraiment à Instagrammer. La plupart de ces manufactures à l'architecture britannique sont les vestiges d'une époque où la ville était considérée comme le fleuron de l'industrie de l'armement. Depuis le XVII^e siècle, les armuriers (*armuriers*, en VF) — surnoms des habitants du coin mais aussi des joueurs du SD Eibar — ont en effet produit un incalculable nombres d'armes blanches et à feu. Et pour que cette poudrière voie le jour, il a évidemment fallu s'appuyer sur une main d'œuvre conséquente. Comme partout ailleurs, cette dernière a joué au football, mais s'est aussi rebellée contre ses conditions de travail. En 1920, le piquet de grève lancé par l'UGT, un syndicat de travailleurs du coin en *featuring* avec le parti socialiste espagnol, déboucha ainsi sur la création de la première coopérative industrielle du pays. Alfa, c'est son nom, devient dès lors le plus gros employeur de la vallée et produit des Smith and Wesson calibre 32 et 38, mais également des mitrailleuses Z-32 et Z-45, utilisées aussi bien par les forces de l'ordre espagnoles que par les terroristes de l'ETA. Mais ça, c'était avant que la crise ne frappe le secteur armurier et n'oblige Alfa et les

autres entreprises du coin à se diversifier. En lieu et place des flingues et de leurs munitions, les chaînes de production des usines se mettent alors à fabriquer des machines à coudre, des tire-bouchons, des bicyclettes, des pièces automotrices et même les mythiques scooters Lambretta. Depuis, les crises économiques et industrielles se sont succédées, mais l'infarital ballet de camions empruntant la nationale 634 pour charger ou décharger leurs marchandises en ville n'a jamais cessé. Une certaine preuve de dynamisme selon Amaia Gorostiza, la présidente du SD Eibar. "La ville a toujours eu une âme entrepreneuriale et cette faculté à se réinventer, s'enorgueillit-elle. Ici, on ne s'avoue jamais vaincu!" Seule dirigeante de Liga et première femme à présider le club depuis sa création, Gorostiza parle en connaissance de cause, puisqu'elle a transformé l'atelier automobile moribond autrefois détenu par sa mère en multinationale lucrative. Agée aujourd'hui de 59 ans, et alors que d'autres à sa place auraient fui le crachin local pour passer le reste de leur vie à se la couler douce sous les tropiques, Amaia a préféré rester pour marteler les mêmes maîtres mots qui sont sortis de sa bouche le soir de sa prise de fonction au club, en 2016: "Humilité, discréction, effort et travail bien fait." Tout cela ressemble à s'y méprendre à ces phrases publiées sur Facebook par des beaux-frères gênants, mais non. Depuis qu'elle est en poste, la présidente n'a viré aucun coach et son club n'a pas changé d'un iota. Ou plutôt si, puisque les *Armeros* se sont développés à vitesse grand V sans avoir eu le besoin de se travestir. À ce jour, Eibar reste ainsi la plus petite ville d'Espagne à avoir un club en Liga, alors que le stade d'Ipurua, mais aussi sa pelouse, ont toujours les plus petites dimensions de l'élite. C'est d'ailleurs sur ce terrain taille XS que le Real est retourné à Madrid avec une défaite 3-0 dans les valises et que les autres gros du championnat ont tous connu des sueurs froides. La forteresse Eibar s'est même offert le luxe de finir la saison 2018/2019 devant l'Athletic Bilbao et la Real Sociedad, les deux géants de la région. En coulisses, c'est encore mieux, puisque ces dernières années, les exercices comptables ont tous été bouclés avec des bénéfices, ce qui a incité 95 % des actionnaires à voter, fin 2019, le plus gros budget de l'histoire du club: 53 millions d'euros. Depuis deux ans, le club géré par Gorostiza peut aussi se targuer de figurer dans le FT1000, le classement édité par le *Financial Times* sur les mille compagnies ayant connue la plus forte croissance de leur chiffre d'affaires. Trop beau pour être vrai, selon l'ONG spécialisée dans la lutte contre la corruption, Transparency International... Après avoir passé tout le club au peigne fin pour y chercher des poux, cet organisme allemand a finalement dû se résoudre à accorder sa note maximale aux *Armeros*. La confirmation ultime que le projet mené par les Basques n'a rien d'une escroquerie? Iñaki Duque ne comprend pas la question, tout comme il ne pige pas qu'un club ukrainien l'ait récemment contacté pour lui demander la formule magique du club dont il gère quotidiennement la communication. "Parce qu'on







travaille de manière cohérente et rationnelle, beaucoup de gens voient Eibar comme un club avant-gardiste. Mais pourquoi? Parce que nos comptes sont à l'équilibre? Parce qu'on a une femme présidente? Si c'est ça, être à l'avant-garde... "Jon Ander Ulatia, actuel directeur général a découvert le monde hystérique du ballon-pied en 2011, mais s'étonne lui aussi que certains voient en Eibar une sorte d'allégorie footballistique du Che Guevara juste parce que son club refuse de jouer avec un maillot *third fluo* à domicile. D'autant que ce dirigeant l'assure sans fausse modestie: lui comme les autres

"On a juste calqué notre modèle de gestion sur celui de nos grands-mères. Elles faisaient leur maximum en fonction de leurs moyens, sans dépenser l'argent qu'elles n'avaient pas. Elles sont à l'origine de l'idée qui veut qu'un autre football est possible"

Jon Ander Ulatia, directeur général

employés du club n'ont rien inventé du tout. *"On a juste calqué notre modèle de gestion sur celui de nos grands-mères, sourit-il. Elles faisaient leur maximum en fonction de leurs moyens, sans dépenser l'argent qu'elles n'avaient pas. Quelque part, elles sont à l'origine de l'idée qui veut qu'un autre football est possible. Cela fait 80 ans que le club fonctionne comme un club de village et le fait de jouer en première division n'a pas altéré cette philosophie-là."*

"Personne n'avait jamais voulu nous copier"

Cette philosophie-là, à mi-chemin entre le bon sens paysan, le respect des couleurs et le développement durable, Javier Mandiola la

connaît très bien puisqu'il a débuté sa carrière d'entraîneur avec l'équipe B d'Eibar. En 2006, après une infidélité de quelques mois avec le Real Union, "Manix" revient au berceau pour gérer les bars dont il est propriétaire en centre-ville. Accessoirement, il parvient aussi à faire remonter Eibar en Segunda Division, une deuxième division espagnole à laquelle le club avait dit *"hasta luego"* la saison précédente après 18 années de présence ininterrompue. Plus petit budget des trois premières divisions espagnoles, Eibar vient alors de réaliser un véritable petit exploit car la concurrence est rude et déloyale. Alors que les *Armeros* se changent dans des vestiaires dignes du monde amateur et voyagent dans tous les champs de patates de l'Espagne du foot avec un bus comptant trop de bornes au compteur, ses adversaires vivent, en effet, sous perfusion des droits télés et des prêts des banques. Fatalement, la bulle explose, mais pas Eibar.

"Là, tout le monde nous a cités en exemple alors que personne n'avait jamais voulu nous copier". sourit Mandiola. À l'époque où les Ukrainiens n'avaient pas encore le numéro de téléphone du responsable com' local, Joseba Llorente évoluait déjà dans ce club sérieux, mais non glamour. *"À la base, j'ai atterri parce que je n'avais pas le choix. À part Eibar, aucun club ne s'était intéressé à moi,* explique aujourd'hui l'attaquant retraité formé à la Real Sociedad. *"Finalement, j'ai trouvé une famille avec ses petits rituels. Lorsqu'on revenait de déplacement, notre bus s'arrêtait toujours à Pancorbo, une ville près d'Eibar, pour débriefé le match autour d'un verre de vin et d'un sandwich au chorizo. Pour digérer tout ça, le président s'asseyait même au fond du bus pour fumer son cigare. C'est impensable aujourd'hui, mais ce sont des petits trucs qui soutiennent le groupe."* Revigoré par ces sessions de team-building, Llorente finit la saison avec 18 buts et un contrat dans l'élite avec le Real Valladolid. Prêté par Valence, son pourvoyeur de ballons attrité, le jeune David Silva, rebondit lui aussi au Celta Vigo. Lorsqu'il évoque son début de carrière à Eibar, le milieu de terrain de Manchester City est catégorique: *"Là-bas, j'ai compris ce qu'était le vrai football".* Xabi Alonso, autre champion du monde espagnol à être passé par là, en 2000, va encore plus loin: *"Eibar, je suis devenu un homme, clame-t-il. La Real Sociedad m'y avait envoyé en prêt pour que je gagne en expérience.*

“Que mes défenseurs centraux jouent à la baballe ça ne me plaît pas. Faire 150 touches de balle sans s’approcher des buts adverses, ça me dépasse. Les cages sont bien là pour quelque chose, non?” José Luis Mendilibar, entraîneur du club

J'avais 18 ans, j'allais à la fac le matin, aux entraînements l'après-midi et le soir, je voyais mes potes. Je ne me sentais pas encore comme un footballeur professionnel, mais partager un vestiaire avec des types qui devaient travailler en parallèle à l'usine m'a fait mûrir énormément. Les voir se casser le dos pendant la semaine pour vivre leur passion le week-end m'a aidé à relativiser pas mal de trucs.” Comme quoi, la montagne ça vous gagne vraiment.

Crowdfunding et justice divine

Malgré des années d'austérité et une ambiance digne des films des frères Dardenne, Eibar réalise l'impensable en 2014: une montée en Liga. Hélas, le conte de fée vire rapidement au cauchemar avec l'entrée en vigueur de la *ley del deporte*, une loi pensée comme un pare-feu censé éviter qu'une nouvelle balle n'éclate dans le football espagnol. Pour épargner les erreurs du passé et repartir sur de bonnes bases, les clubs de l'élite doivent désormais disposer d'un capital minimum de 2,1 millions d'euros pour être alignés en Liga. La loi prévoit également une relégation administrative en Segunda B, (*l'équivalent de la troisième division espagnole, ndlr*), pour ceux qui ne seraient pas en mesure d'honorer ce péage. Pour Eibar, dont le capital est alors de 422 253 euros, c'est la douche froide, d'autant que, contrairement à d'autres clubs, les Basques n'ont aucune dette. “Economiquement, le club était très sain, mais bon, les lois ne sont pas toujours aussi justes qu'on le voudrait, souffle le DG Uzalía. À ce moment-là, on avait le choix entre deux possibilités: baisser les bras ou tenter de réaliser l'impossible.” Ce sera l'impossible. Car même si l'ont sont des autur, les *Armeros* n'ont pas l'intention de s'asseoir sur les statuts du club, lesquels stipulent que personne ne peut détenir plus de 5 % des actions. Hors de question donc de s'acoquiner avec un cheikh ou un groupe d'investissement. Conscient que la *fan-base* et le soutien des entrepreneurs de la ville ne suffiront pas à multiplier par quatre son capital avant la reprise de la Liga, Eibar branche son modem et lance une campagne de crowdfunding. Un succès, puisque les actions vendues chacune 50 euros s'arrachent dans les quatre coins du monde. “Que des gens aient acheté des parts du club dans plus de 69 pays différents, c'était insensé,” s'émeut Uzalía. C'est une histoire de fous.” Ce qui vient derrière l'est tout autant. Car après avoir flirté avec les gros de Liga au solstice de la saison, Eibar finit à la dix-huitième place du classement, synonyme de relégation. “On s'y attendait un peu, à vrai dire, donc ça n'a pas été une déception, balance Duque. Au vu de son bassin de population et de ses moyens, Eibar devrait jouer en troisième ou quatrième division. Être au premier échelon nous semblait

être une anomalie.” Contre toute attente, la belle histoire continue les *Armeros* sont repêchés dans l'élite après qu'Elche, en délicatesse avec le fisc espagnol, ait été sanctionné d'une relégation administrative. “On a eu une chance énorme,” reconnaît Uzalía. C'est la seule fois en 90 ans de Liga qu'une telle situation s'est produite, et c'est nous qui en avons bénéficié.”

Maradona, le boucher et le style ligue 1

Depuis qu'ils ont profité de cet incroyable concours de circonstances, les *Armeros* n'ont jamais trop souffert pour se maintenir. Ils n'ont pas non plus changé leurs habitudes ou leur mode de fonctionnement. “Pourquoi devrait-on faire ?”, interroge la présidente, visiblement perplexe lorsqu'on lui explique le principe de primes d'éthiques. Ici, personne n'est récompensé s'il ne fait pas de conneries. Et pour cause: au-delà de leurs profils footballistiques, les joueurs sont recrutés pour leurs qualités humaines. “Pour résumer, il y a très peu de chances que Maradona devienne un jour l'entraîneur du club”, se marre Duque. Au Pibe de oro, Eibar préfère plutôt des types comme Rober Correa, recruté l'été dernier après avoir passé un véritable interrogatoire de la part de ses dirigeants. “Il m'a posé des questions qui n'avaient rien à voir avec le terrain, s'étonne encore le défenseur. Il m'a demandé si j'avais une copine, comment ça se passait avec elle, ce qu'elle faisait... C'est un club familial où tout le monde fait plus qu'il ne devrait, alors comprendre qui tu es leur permet de savoir si tu peux rentrer dans leur moule ou pas.” Pour s'assurer qu'ils gardent les pieds sur terre, le club exige de ses joueurs qu'ils passent d'ailleurs chaque veille de match au Txoko situé en face d'Ipurua. Ancêtres des open spaces, ces lieux de vie de la culture basque offrent boissons, nourriture et l'occasion de discuter avec des anciens comme Angel Zapico, intendant du club depuis 50 ans. José Ignacio Carmendia, 19 saisons à jongler entre son travail de boucher et la protection des bois des *Armeros* du temps où Eibar résistait en deuxième division, est également un habitué des lieux. Et il se réjouit tous les jours de tailler le bout de gras avec les joueurs de l'équipe première autour d'une bonne bière. “J'avais peur que le club perde son essence en intégrant l'élite, mais ce n'est pas le cas, lâche l'ancien portier, rassuré. Eibar reste toujours le même club que j'ai connu.” Ce coté immuable, où rien ne change vraiment ou si peu, fait d'ailleurs toute la singularité du club dans un milieu “où tout peut aller très vite”, selon la langue de bois des footballeurs. Considéré comme une sorte de madeleine de Proust par ceux qui râlent contre le foot-business et comme un cocon par ceux qui ont défendu ses couleurs, Eibar est-il condamné à tourner au

ralent? Perdus dans la vallée, loin du stress, des enjeux et de la frénésie habituelle du football-circus, les joueurs du coin semblent visiblement apprécier de ne pas avoir à mettre la main devant la bouche pour communiquer. Terrorisé par José Mourinho du temps où il officiait au Real Madrid, c'est ici que Pedro Léon Sanchez, frère du coureur cycliste Luis Léon Sanchez, semble en tout cas avoir décidé de distiller les derniers gestes de classe qu'il lui reste dans les guiboles. Comme la plupart de ses coéquipiers, cela fait des années qu'il joue pour Eibar, un club qui a décidément un pouvoir d'attraction particulier, puisque le Japonais Takashi Inui a décidé d'y reposer ses valises l'été dernier. “Même s'il ne comprend rien à ce que je raconte, c'est un très bon joueur”, s'enthousiasme le coach José Luis Mendilibar. Ce dernier n'est d'ailleurs pas plus étonné que ça de le voir revenir au club. “Ici, les gens se sentent très bien, lâche-t-il. Quand des nouveaux débarquent pour la première fois dans la vallée, avec le froid de canard qu'il y ait, on voit bien qu'ils se demandent ce qu'ils foutent là, mais vous n'entendrez jamais quelqu'un critiquer le club, même après l'avoir quitté, parce qu'au bout d'un certain temps, ils finissent tous par se sentir ici comme à la maison.” En poste depuis cinq ans, après un premier passage au club dans les années 2000, Mendilibar n'a pas vraiment le profil à lire des bouquins de développement personnel, et n'est pas non plus du genre à stresser ses joueurs en tirant des plans sur la comète, ce qui explique sans doute que tout le monde joue en pantoufles. Son objectif à court et moyen terme? “Le maintien reste la priorité absolue”. La manière dont il compte s'y prendre? Certainement pas en émulant le style de Pep Guardiola. “Que mes défenseurs centraux jouent à la baballe, ça ne me plaît pas, lâche celui qui pourrait faire un très bon entraîneur de ligue 1. Faire 150 touches de balle sans s'approcher des buts adverses, ça me dépasse. Les cages sont bien là pour quelque chose, non?” Où, le projet sportif est aussi pragmatique que les autres étages de la fusée du club. Malgré tout, Eibar ne s'est pas assis sur le mot ambition. Un nouveau centre d'entraînement, financé par des fonds propres et capable d'accueillir à la fois les jeunes pousses du club et des pros, devrait rapidement être opérationnel. Un pari sur l'avenir puisqu'à terme, les dirigeants locaux aimeraient bien voir davantage de joueurs basques évoluer en équipe première. “Pour l'instant, la Real Sociedad et l'Athletic nous piquent nos meilleurs cadets, mais si on arrive à les consolider en première division, peut-être qu'on inversera cette tendance, estime Mendilibar. Après, combien de joueurs anglais joueront pour les équipes de Premier League? Très peu. Et pourtant, l'idosyncrasie du football anglais n'a pas changé. Ils se passent la même chose à Eibar avec les joueurs étrangers. Ils ne sont pas basques mais c'est tout comme, puisqu'ils se saluent en disant ‘Egun on!’” Pour ceux qui en doutaient encore, elle est là, la preuve ultime qu'un autre football est véritablement possible. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR AF, SAUF GOSTORIZA, ET JLM TIRES DE EL PAÍS ET PANENKA

INVICTUS 2





En 1996, l'Afrique du Sud participe à sa première CAN, qu'elle organise sur son sol, enfin libérée du joug de l'apartheid. Personne n'attend grand-chose des modestes **Bafana Bafana, qui viennent d'être réintégrés par la Fifa. Grâce à une symbiose collective et au souffle de l'icône Nelson Mandela, les Sudafs vont pourtant créer l'exploit et soulever le trophée dans une indescriptible euphorie. L'occasion pour tout un peuple de célébrer l'unité retrouvée de la Rainbow Nation à la face du monde.**

Par Christophe Gleizes, à Johannesburg et Pretoria / Photos: Afp/Dppi et PA Images/Icônsport

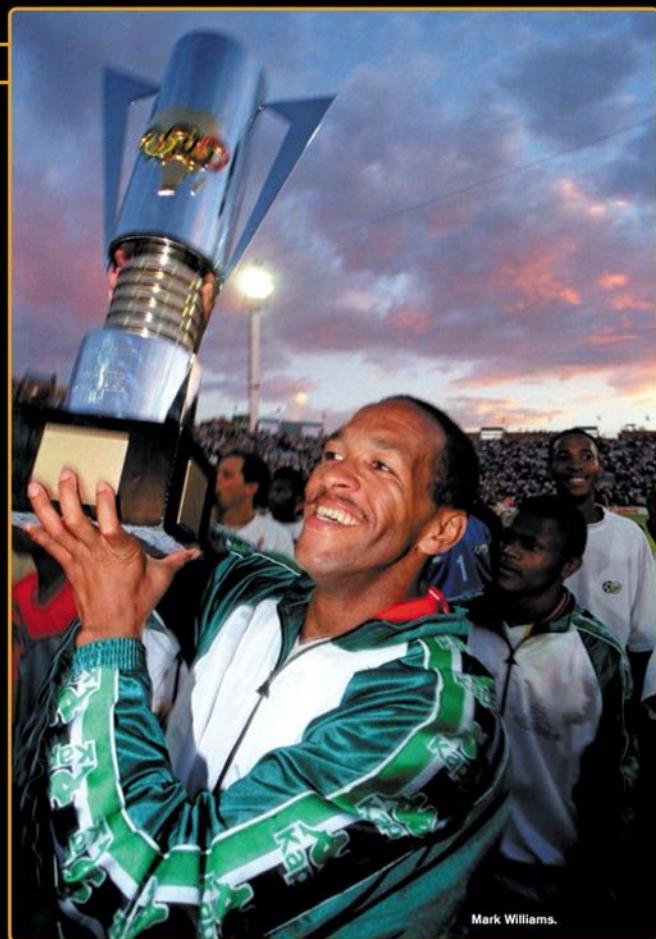




On dit souvent que le football et le rugby n'ont pas grand-chose en commun. Ceux qui prétendent ça n'étaient pas au Soccer City Stadium de Johannesburg le 3 février 1996. Quelques mois après le premier sacre mondial des Springboks sur leur sol, leurs "cousins" prolongent l'euphorie en soulevant la première coupe d'Afrique des nations de l'histoire du football sudaf. Le titre est continental, mais l'exploit immense. Pour s'en convaincre, il suffit de voir les scènes de liesse qui ont accompagné l'entrée de Nelson Mandela sur la pelouse avec l'ancien président Frederik de Klerk. Lorsque "Madiba" remet, devant 90 000 spectateurs en transe, le trophée au capitaine des Bafana Bafana, Neil Tovey, on jurerait revoir les mêmes images que lors de la coupe du monde de rugby, moment fondateur célébré par le film *Invictus* de Clint Eastwood. Avec les mêmes lignes de dialogue. "Il s'est approché et m'a dit: 'Merci pour ce que vous avez fait pour votre pays', se remémore Tovey, infranchissable lors de cette finale contre la Tunisie. C'était typique de Mandela. Me remercier moi, alors que nous lui devions tout." S'ensuivent alors des moments d'allégresse comme l'Afrique du Sud en a trop peu connu. "Je me souviens de l'avoir vu danser avec nous sur le terrain et soulever le trophée. Il était tellement heureux qu'il n'arrêtait pas de sourire", raconte le défenseur Mark Fish, membre de l'équipe type de la compétition. "C'est un grand homme, qui a toujours cru dans les qualités de ses compatriotes, ajoute le coach, Clive Barker. Cette finale, ce n'était pas notre meilleur match, mais ce jour-là, nous aurions battu n'importe quelle équipe au monde."

Blacklist et *Midnight Express*

Une conviction que peu d'observateurs –en dépit du statut enviable de pays hôte– auraient partagée à l'entame du tournoi. À l'époque, les Sud-Africains sont d'illustres inconnus, qui participent à leur première compétition après avoir été bannis pendant trois décennies par la Fifa. En 1976, les émeutes de Soweto sont réprimées dans le sang et choquent le monde entier. Plus de 570 étudiants noirs y perdent la vie sous les balles de la police. L'Afrique du Sud, déjà temporairement mise au ban de l'instance internationale du foot depuis 1963 à cause de ses lois ségrégationnistes, en est alors officiellement exclue. "Notre football en a beaucoup souffert", élude Neil Tovey, devenu aujourd'hui directeur technique national de la fédé. Cette traversée du désert prend fin avec l'abolition de l'apartheid le 30 juin 1991, puis l'arrivée au pouvoir de Nelson Mandela, en mai 1994. Suite au désistement du Kenya, l'Afrique du Sud obtient l'organisation de la CAN 1996, un tournoi grâce auquel elle espère définitivement sceller la réconciliation nationale, mais aussi ouvrir le pays au monde entier, et notamment à ses voisins continentaux. "Le football tient une place particulièrement importante dans le cœur des



Mark Williams.

"Pendant les matchs, certains joueurs adverses me demandaient dans quel système on jouait. Ils ne comprenaient rien à ce qu'on était en train de faire" Edward Motaile, champion d'Afrique 96

Africains, il a le pouvoir d'unir et d'inspirer les individus", explique alors l'icône nationale, très loin de s'imaginer que l'Afrique du Sud, modeste 59^e nation mondiale au classement Fifa, est en mesure de soulever le trophée. "On a joué des matchs de préparation prometteurs. On a appris très vite, sur le tas, au fur et à mesure de nos voyages", relate Neil Tovey, qui cite notamment un match nul (1-1) contre

l'Argentine de Batistuta en mai 1995, et un 0-0 contre l'Allemagne de Klinsmann en décembre de la même année. "Rivaliser avec les meilleures nous a soudés en tant qu'équipe." Il n'en reste pas moins que la compétition reste la compétition, et ce parfum-là, les Bafana Bafana ne le connaissent pas. À la veille de cette CAN, ces derniers ont le profil de victimes idéales dans le groupe A. "On

avait envie de montrer notre talent au monde entier, mais on se demandait comment ça allait se passer, comment Helman Mkhalele, milieu de terrain emblématique des Orlando Pirates, surnommé "Midnight Express" en raison de sa pointe de vitesse. On entrat dans un univers totalement inconnu." La première marche à franchir est un gros morceau. Face au Cameroun de François Omam-Biyik et Rigobert Song, personne ne donne très cher de la peau des locaux. Pourtant, sur la pelouse du Soccer City Stadium, l'inquiétude ne met pas longtemps à se dissiper. Offensifs et inspirés, les Bafana Bafana souslacent les Lions Indomptables et s'imposent 3-0. Le décollage prend forme. Neil Tovey: "Avant le Cameroun, seuls les fans de football savaient qu'on jouait la CAN. 90 minutes plus tard, tout le pays était au courant." Pour Clive Barker, nommé à la tête de la sélection en 1994, cette victoire est un immense soulagement. Très critiquée avant la compétition, celui qui est surnommé "The Dog" fait partie des premiers managers blancs de la ligue locale, dans un sport essentiellement pratiqué par les Noirs. Une incongruité qui fait dire à ses détracteurs qu'il est incapable de saisir l'essence du football sud-africain. Mais le coach va leur donner tort pendant tout le tournoi. "C'était un excellent meneur d'hommes, il savait nous motiver et garder tout le monde concerné", raconte l'arrière droit Edward Motale, qui a passé le plus clair de la compétition sur le banc. Ce que j'appréciais le plus chez lui, c'était sa transparence. Il était strict mais honnête. Il ne faisait de faveur à personne." Peu réputé pour ses schémas tactiques, Barker est avant tout un leader charismatique. Et ce n'est pas Helman Mkhalele qui dira le contraire: "En tant qu'ailier, j'ai souvent eu des coaches qui me disaient de faire attention dans telle ou telle zone, de ne pas perdre le ballon. Clive n'en avait rien à foutre de tout ça. Il me répétait toujours d'aller de l'avant. Cette confiance m'a libéré sur le terrain."

Rainbow warriors

En Afrique du Sud, la façon de jouer dans les townships porte un nom: le *kasi flava* (cf. *So Foot* n°168). C'est un football de rue arrogant et créatif, qui permet aux joueurs du ghetto de "s'exprimer". Né de l'isolement international, il ne met pas vraiment en avant la culture du résultat. Ainsi, dans la mentalité locale, un contrôle du dos bien senti vaut parfois mieux qu'un but du pointu dégueulasse. Initié à cette coutume dans les nombreux clubs locaux qu'il a côtoyés, Clive Barker décide de rester fidèle à la tradition du football total version sudaf en laissant ses internationaux les plus talentueux s'exprimer comme ils l'entendent. "Pendant les matchs, certains joueurs adverses me demandaient dans quel système on jouait. Ils ne comprenaient rien à ce

"Le football tient une place particulièrement importante dans le cœur des Africains, il a le pouvoir d'unir et d'inspirer les individus"

Nelson Mandela, champion du monde 96

qu'on était en train de faire", sourit Edward Motale. Incarnée par "Doctor" Khumalo ou John "Shoes" Moshoeshoe, cette liberté d'action qui rendait l'équipe particulièrement imprévisible aurait pourtant pu s'avérer à double tranchant. "Mais nous avions des joueurs intelligents, qui savaient reflécher pour eux-mêmes. Dans chaque ligne, on avait des leaders, des mecs capitaines dans leur club", explique Tovey, le skipper de ce joyeux bordel. "Notre sélection était vraiment l'alliance de joueurs très disciplinés et d'artistes imprévisibles du ghetto, théorisé de son côté Motale. Ce mélange de races et de cultures faisait notre force."

Quatre ans après la fin de l'apartheid, l'harmonie de cette équipe aux couleurs de "l'arc-en-ciel"—un rêve formulé par l'archevêque Desmond Tutu—en a surpris plus d'un. Mais c'est oublier le rôle iconoclaste et avant-gardiste que le football tenait depuis longtemps dans la société sud-africaine. Depuis 1978, en effet, le championnat local est ouvert à la mixité. Autour du ballon rond, Noirs et Blancs se côtoient, échangent, partagent. Et découvrent qu'ils ne sont pas si différents. Des amitiés fleurissent, contribuant, par petites touches, à déconstruire la division. Helman Mkhalele se souvient ainsi de la joie qu'il a ressentie quand, tout petit, il a rencontré deux enfants africains à proximité d'un terrain de golf. Il était parti chercher le ballon qu'un de ses amis avait envoyé trop loin. "Ils m'ont regardé quelques secondes, puis ils m'ont fait une passe pour me rendre la balle, et on a commencé à jouer. On s'amusaient bien, quand soudain, leur père a débarqué en criant. Il leur a jeté un regard noir et m'a chassé au loin avec son club de golf." Adolescent, Edward Motale a lui aussi fait connaissance avec les Blancs grâce au football. Il reçoit aujourd'hui dans sa

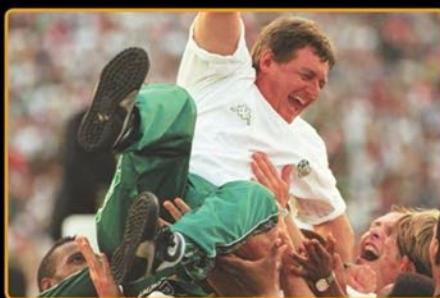
modeste demeure de Mamelodi, un township situé dans la banlieue de Pretoria où il vit avec sa femme et sa fille. Au-dessus des murs, il y a des morceaux de verre pour dissuader les cambrioleurs, et son portail est grillagé, comme toutes les maisons du quartier. C'est dans ces artères poussiéreuses et dangereuses qu'il a autrefois passé une enfance difficile.

"Pour les gamins du bloc, il n'y avait pas beaucoup d'opportunités. Il fallait obéir à la loi sous peine de mort. En ville, il y avait certaines rues que l'on n'avait pas le droit d'emprunter."

La chance de sa vie, c'est d'avoir été recruté par les Arcadia Shepherds, une équipe phare de la communauté blanche. "J'étais le seul Noir de l'équipe. Après les cours, je prenais un taxi qu'ils me payaient pour aller à l'entraînement. Les autres joueurs étaient plutôt sympas avec moi, je me suis même fait des copains. Bien sûr, j'avais le sentiment d'être différent: il fallait que j'aille me changer seul dans un vestiaire séparé, et je n'avais pas le droit d'entrer dans les bars où on fêtait les victoires. Sauf que pour moi, c'était normal. À la base, je ne savais même pas ce qu'était un vestiaire." Aujourd'hui, Motale a de nombreux amis d'ascendance européenne —il déjeune régulièrement avec Mark Fish— et s'en félicite. Neil Tovey a lui porté les couleurs d'AmaZulu, une équipe à prédominance noire, avant de devenir une star des Kaizer Chiefs, le club phare du township de Soweto. "Les gens ont du mal à réaliser que ce sport a brisé plus de barrières que n'importe quel politicien", assure Clive Barker. Un constat également partagé publiquement par Nelson Mandela. Selon Motale, ce serait aussi ce qui aurait favorisé la mixité en tribunes pendant la compétition. "En début de tournoi, les Blancs ont eu peur de venir nous soutenir au stade, ils pensaient être mal accueillis, note-t-il. Mais au fur et à mesure de la compétition, ils ont franchi le pas. Cette unité dans les tribunes, c'était beau à voir, ça nous a donné une force incroyable."

La grève, la petite cuillère et les Brésiliens d'Afrique

Lors du deuxième match, le pays organisateur dispose de l'Angola, grâce à un nouveau but de Mark Williams synonyme de qualification pour les quarts de finale. L'engouement naissant est cependant refroidi par les Égyptiens, qui s'imposent lors du troisième match de poules, où Clive Barker a fait tourner. Ce dernier aurait pu ruminer



longtemps cette décision, lui, le superstitieux obssessionnel. "Avant un match, il répétait à l'identique les moindres détails de sa routine", s'amuse Tovey, qui raconte une scène lors du repas qui a précédé la rencontre face au Cameroun: "Clive se balançait sur sa chaise. J'en ai profité pour attraper une cuillère et je lui ai mis un coup dans les bijoux devant tout le monde, pour détendre l'atmosphère, mimait-il avec sadisme. Au match suivant, alors qu'il nous faisait son speech sur l'Angola, je lui en ai remis un autre, encore plus fort." Le coach ne réplique pas, reste digne dans la douleur. Et commence à se méfier. "Avant l'Egypte, il se protégeait dès que j'approchais, se marre le capitaine. Et il se trouvait qu'on a perdu le match. A partir de ce moment, tout a basculé dans sa tête. Il a compris qu'il lui fallait donner de sa personne s'il voulait qu'on gagne." Bref, le groupe vit bien, à base de tournois de billard et de sorties dans les bars, et aborde les matches à élimination directe dans la sérénité. Conscient, toutefois, des espoirs placés en lui. "Plusieurs fois, Madiba est venu prendre le petit déjeuner avec nous, pour nous parler. Il croyait en notre victoire, et cela nous a donné foi en notre destin", resitue Mark Williams. Nous avions le président et le peuple tout entier derrière nous. Que peut-on espérer de mieux? C'était comme dans un rêve." L'Algérie à fera les frais en quarts de finale, lors d'un match angoissant, au cours duquel "Doctor" Khumalo rate un penalty en première mi-temps. Il faut attendre la 72^e minute pour voir la rencontre basculer sur une montée rageuse de Mark Fish, le défenseur le plus offensif de la planète. "C'était le joueur le plus fou de l'équipe, assure Neil Tovey. Tu ne savais jamais ce qu'il allait faire. Contre l'Algérie, il s'est rué à l'attaque une première fois et a failli marquer. Le coach lui a gueulé de rester derrière. Il ne l'a pas écouté, et il a bien fait." Les Bafana Bafana s'invitent

finale dans le dernier carré au prix d'une victoire 2-1, grâce au but vainqueur de John "Shoes" Moshoeu.

Sur la route de la finale se dresse désormais le Ghana. Emmenés par le virtuose Abedi Pelé et le puissant Tony Yeboah, les Black Stars font figure d'épouvantail de la compétition. "À l'époque, on les surnommait les Brésiliens d'Afrique", résitue Clive Barker, qui se fait légitimement du souci. Non pas en raison de la force de l'adversaire, mais à cause de la division qui affleure désormais dans ses rangs. En effet, depuis la veille, la colère gronde en interne. C'est une CAN, et évidemment, il est question de problèmes de primes. Les joueurs menacent même de faire grève. "On allait loin dans la compétition, mais on ne savait toujours pas combien on serait payés, alors on a décidé de boycotter l'entraînement", retrace Motale, qui n'avait jamais évoqué cet épisode délicat dans les médias. C'est le seul moment où j'ai douté de nous. Heureusement, le problème a été réglé le lendemain, et les sourires étaient de retour sur nos visages." Pour les conserver, Barker doit parer la menace Yeboah, qui a détruit le Zaïre au tour précédent. Et pour ce faire, il compte titulariser son coéquipier en club, Lucas Radebe, de retour de blessure. "Je ne vous décevrai pas, coach", assure le roc de Leeds, qui sait que ce match dans le match sera décisif. Lors de la présentation des équipes, l'attaquant ghanéen a d'ailleurs un petit mot pour le défenseur: "Vas-y doucement, Lucas, ça serait bête de te pêter le genou une seconde fois." En début de match, le stress de Radebe est palpable. Sur une passe hasardeuse, il offre une occasion de but, mais la frappe de Yeboah est détournée. Une fois l'alerte passée, celui qui est désormais reconnu comme le meilleur défenseur sud-africain de l'histoire ne se laissera plus jamais déborder, et le choc tant attendu tourne à la démolition. Dans le

sillage de Radebe, les Bafana Bafana écrasent les Black Stars sur le score de 3-0. "C'était le match le plus difficile sur le papier, mais on a joué de façon magnifique ce soir-là", se félicite Clive Barker, qui n'en espérait pas tant. Reste maintenant à écrire l'histoire face à la Tunisie, qui a passé quatre buts à la Zambie dans l'autre demi-finale.

"Personne ne voulait voir ce match à la télé"

Au matin du 3 février 1996, le pays se réveille dans une fébrilité difficile à imaginer. Sur les chaînes de télévision, le battage médiatique est incessant. "C'est vraiment au matin de la finale que j'ai réalisé l'ampleur de ce qu'on attendait de nous", écrit Clive Barker dans ses mémoires. Nous étions à la fois excités, nerveux, heureux et optimistes. Mais il y avait de la pression, beaucoup de pression. L'attente était énorme, et la présence de Mandela dans les parages ne faisait qu'amplifier notre trac." Pour ne rien arranger, le coach est rejoint au petit déjeuner par le ministre des Sports, Steve Tshwete. Entre deux gorgées de café, ce dernier reçoit un coup de fil inquiétant du porteur du ministre de la Police: des milliers de supporters sont en train d'abattre les barrières pour pénétrer à l'intérieur du stade. "Personne ne voulait voir ce match à la télé", rigole Motale. En vérité, l'explication de ce mouvement de foule est encore plus profonde. "Les Sud-Africains noirs avaient supporté les Springboks lors de la coupe du monde de rugby et, dans une démonstration de soutien et de réconciliation, de nombreux supporters blancs ont réservé leurs billets en ligne pour la finale de football. Cependant, les fans noirs qui soutenaient l'équipe depuis le début se sont retrouvés incapables d'obtenir des tickets par les canaux habituels", décrypté le sélectionneur dans son livre. Confronté à une situation explosive, le ministre hésite, puis donne l'ordre d'ouvrir les portes du Soccer City Stadium. "Ca a été un sentiment incroyable, qui aurait tout aussi bien pu tourner au désastre, réjoue Barker. On s'est retrouvés avec 90 000 personnes compressées dans un stade de 80 000 places, certains supporters étaient suspendus aux cheveux." Les Bafana Bafana n'ont pas le droit de se rater. Pour contrer les Tunisiens, Clive Barker a hésité toute la nuit entre le rutilant Shaun Bartlett et l'efficace Mark Williams pour officier en pointe. "Mark avait joué dans presque tous les matchs et marqué deux fois, il n'y avait donc aucune raison de le laisser de côté. Mais tactiquement, je pensais que la vitesse de Shaun pourrait contrarier la défense tunisienne." Quand il annonce sa compono, le sélectionneur a un regard de compassion pour le malheureux, qui tombe de haut. "Il n'a montré aucune émotion. C'était un grand homme et il l'a pris dans le bon sens. C'était un vrai joueur d'équipe. Dans le bus, alors que l'ambiance était silencieuse, il s'est levé et s'est mis à chanter pour motiver tout le monde." Le coup d'envoi de cette finale fatidique est donné



Et ça donne quoi
"Khumalo" en verlan?

"En termes de cohésion sociale, notre victoire a été vingt fois plus puissante que celle de la coupe du monde de rugby, parce que le football est le sport de la communauté noire, qui représente 80% de la population sud-africaine"

Neil Tovey, capitaine des champions d'Afrique '96



Le tir de l'aigle
(de Carthage).

• • • • • • • • • • • • • • •

“Cette finale, ce n’était pas notre meilleur match, mais ce jour-là, nous aurions battu n’importe quelle équipe au monde”

Clive Barker, sélectionneur des Bafana Bafana

• • • • • • • • • • • • • • •

sous un soleil éclatant, mais malgré la ferveur du public, les occasions se font rares entre les deux équipes, tétanisées. Impuissant, Williams trépigne sur le banc. “Il avait déjà mis ses protège-tibias. À un moment, j’ai remarqué qu’il encourageait le public derrière le banc de touche à demander le changement”, sourit le boss. C’est chose faite à la 65^e minute, quand il remplace Phil Masinga sous les clamures de la foule. “Il a sprinté tellement vite en criant des consignes que ses fausses dents ont jailli de sa bouche.” À la 73^e minute, au terme d’une action confuse, le nouvel entrant ouvre le score d’une tête rageuse. Le Soccer City Stadium explose de joie, mais n’a pas le temps de savourer, car deux minutes plus tard, “Doctor” Khumalo intercepte une balle au milieu de terrain et lance en profondeur le buteur providentiel, qui double la mise d’une frappe croisée. Le destin est scellé après 120 secondes de folie furieuse, l’Afrique du Sud est championne d’Afrique. “J’ai jeté un œil dans les tribunes et j’ai vu Nelson Mandela en train de pleurer, narre le héros national. J’ai eu l’impression de voir la scène dans un télescope.” Au coup de sifflet final, Mark Williams a sans doute repensé à son choix courageux de quitter les Wolverhampton Wanderers quelques mois plus tôt pour revenir au pays, quitte à faire une croix sur un beau billet. “Je ne pouvais pas rater ce moment.” Avant de devenir une star dans son pays, celui qui a depuis fondé une famille avec une actrice porno a dû trouver les moyens de surmonter son trac la veille du match. Il a ainsi passé la soirée à danser et à boire des pintes dans un bar de Johannesburg. “J’y ai croisé certains rugbymans qui avaient gagné la coupe du monde en 1995, et ils étaient choqués! Mais je leur ai expliqué que c’était comme ça que je préparais les finales, s’enorgueillit l’avant-centre. Le reste appartient à l’histoire.” Et plus particulièrement à celle d’un pays qui célèbre alors son unité retrouvée en mondovision. “La CAN a réuni

les Sud-Africains comme seul le football peut le faire. L’équipe était exceptionnelle, et pour cette jeune démocratie, c’était une victoire essentielle”, témoigne le Zambien Kalusha Bwalya, meilleur buteur de la compétition.

Biture et queueule de bois

De mémoire d’homme, l’hôtel Holiday Inn de Sandton – un quartier aisné de Johannesburg n’a jamais connu fête plus gargantuesque que ce soir-là. Sur site, il y a les héros et leurs familles, des ministres, des acteurs, des musiciens... Et Edward Motale, qui n’a toujours pas oublié la plus belle cuite de sa vie: “On a fait pétar la note en mode room service, vin français, la totale. En tout, il y en avait pour plus d’un million de rands (environ 62 000 euros, ndlr). Je n’ai jamais été aussi saoul que ce soir-là. Heureusement, j’ai réussi à me souvenir du chemin entre le bar et ma chambre.” Partout ailleurs en Afrique du Sud, la population n'est pas en reste. Dans la foulée du sacre sur la planète ovale, ce titre continental a libéré la “nation arc-en-ciel”. Une vague d’euphorie qui ferait passer celle de la France “black-blanc-beur” de 98 pour une vulgaire peccadille. “En termes de cohésion sociale, cette victoire était vingt fois plus puissante que celle de la coupe du monde de rugby, jure Tovey, non sans fierté. Parce que c’était le sport de la communauté noire, qui représente 80 % de la population. Ce qui a changé avec notre victoire, c'est que les Blancs ont appris à connaître et aimer Lucas Radebe.” Dans son vaste bureau de la South African Football Association, le directeur technique national bascule soudain dans la nostalgie à la vue des photos jaunies de ce moment fondateur. Après ce succès inattendu, les Bafana Bafana ont continué à surfer sur la vague jusqu’au mondial 1998, qui fut lui aussi une grande première pour le pays. Et puis, les soirs de fête ont fini par céder la place à une

violente queueule de bois. “Nous avons pris les choses pour acquises, alors que nous aurions dû capitaliser et construire”, peste Neil Tovey. Depuis la disparition de sa génération dorée, le déclin de la sélection semble inexorable. En coupe d’Afrique des nations, celle-ci reste sur quatre éliminations en phase de poules lors des six dernières éditions, quand elle n’a pas tout bonnement échoué à se qualifier. Le mondial 2010, organisé à domicile, fut un grand moment pour l’ensemble du continent, et la dernière grande fierté de Nelson Mandela, mais la campagne s'est soldée par une élimination peu glorieuse. “On change tout le temps de coach, c'est impossible de construire dans la durée”, s'énerve aujourd’hui Motale. De fait, les performances des Bafana Bafana ne parviennent plus à atténuer «ou masquer» les failles toujours béantes de la société sud-africaine, en proie au chômage de masse. Pire, avec une moyenne de 20 000 meurtres par an, presque digne d’une zone de guerre, la criminalité du pays reste l’une des plus élevées de la planète. Un chiffre qui fait d'autant plus peur que les fermes des agriculteurs blancs sont de plus en plus prises pour cibles. En septembre dernier, des manifestations xénophobes de grande ampleur ont également abouti au lynchége et au meurtre de dizaines d’immigrés dans les rues de Johannesburg.

“Les lois raciales ont disparu, mais je ne suis pas sûr que nous soyons guéris”, souffle Motale au cœur de son township, où aucun Blanc ne met les pieds. Comme un symbole, le football n'échappe pas lui non plus à ce repli identitaire. Ces vingt dernières années, la part des joueurs blancs serait ainsi passée d'environ 25 % à moins de 5 % des licenciés. Une dégringolade due à la perte d'attractivité de ce sport auprès de la communauté en question, qui préfère le cricket et le rugby. En bref, les douces couleurs de 1996 ont fini par disparaître comme un mirage. Après tout, c'est le propre de l’arc-en-ciel... ■ TOUS PROPOS REÇUEILLIS PAR CG, SAUF

CULTURE FOOT

“LE FOOT FAIT QUASIMENT PARTIE DE LA NATURE HUMAINE”

En 2018, le Nantais **Yves Piat** réalise *Nefta Football Club*, l'histoire de deux frères qui débattent de qui est le meilleur joueur du monde, Lionel Messi ou Riyad Mahrez, pendant que des enfants jouent au foot, sur un terrain sans lignes de démarcation, dans un petit village à la frontière entre la Tunisie et l'Algérie. Deux ans plus tard, l'Argentin compte six Ballons d'or de plus que le Fennec, mais le court métrage pourrait décrocher un Oscar. La preuve qu'il pourrait bien y avoir une justice quelque part?

Par Arthur Cerd / Photos: DR et Panoramic

Vous admettez ne pas suivre le football, mais que votre désir de faire du cinéma a souvent été lié à lui. C'est-à-dire? C'est bizarre, oui... Le foot n'a jamais été loin. Il y a dix ans, j'avais une idée de film dont j'ai parlé à tout le monde pendant six mois, puis j'ai écrit le scénario, quasiment en écriture automatique, cinq heures par jour pendant dix jours. C'était un thriller psychologique conceptuel, le scénario plairait beaucoup, tout comédien se serait battu pour ce rôle. Et ça devait se faire, avec Éric Cantona. Bon, finalement, ça ne s'est pas fait. Quelques années plus tard, j'ai tourné un court métrage avec Jean-Luc Couchard (*le méchant dans Taxi 4*, et *J.C. dans Dikkenek*, ndlr). C'est l'histoire d'un accidenté qui regarde un match à la télé, et on voit qu'il y a un rapport entre le foot et son histoire. Donc, là, il y avait encore du football.

Peut-être que dans le prochain, il y en aura encore. Peut-être que je reprendrai ce thriller psychologique, mais sans Cantona... Mais le foot est une constante.

Pourquoi? Je ne sais pas. Quand j'étais gosse, j'étais vraiment fan. Pas du sport en soi, mais

de tout l'imaginaire qu'il y avait autour. Je me souviens de la coupe du monde 1982, c'était l'Espagne, j'imaginais plein de choses, je m'y voyais, c'était un événement incroyable... Disons qu'il se passe des choses, les gens sont excités, c'est la fête quoi, le foot imprègne l'imaginaire. Et puis, un match, c'est comme un scénario qui s'écrit sous nos yeux. C'est une histoire qui se joue en direct, avec des rebondissements incroyables, je trouve ça captivant. Par exemple, la demi-finale France-Croatie en 1998, c'est fascinant, il y a tout, en termes de dramaturgie.

“Le petit qui joue dans le film, je l'ai trouvé deux jours avant le tournage. Il ne sait même pas ce qu'est un cinéma, il n'y a jamais mis les pieds”

C'était inconscient, je ne sais pas, comme une espèce d'introspection. Ça nourrit autant le film que la fois où mon frère m'a emmené à la frontière franco-belge pour y mettre un pied de chaque côté. Il m'avait dit: "Voilà, on est dans



deux pays en même temps." Ça m'avait marqué, mais ce sont des choses qui remontent après coup.

Comment avez-vous découvert Nefta? À la base, le film devait se faire à la frontière entre le Maroc et l'Algérie. Il y a huit ans, je suis parti dans le Sahara, pour faire une marche d'une semaine. Nous devions être un groupe, finalement nous n'étions que deux. Ce fut une aventure un peu dure parce que l'on n'avait pas choisi la bonne compagnie, les conditions étaient vraiment difficiles, du style deux litres d'eau par jour, un litre pour se laver, un autre pour boire, pas de toilettes... C'était vraiment chaud, quoi. Ça a même failli tourner à la catastrophe, parce qu'on s'est perdus dans le désert. Le portable ne passait pas. Sur le coup, ça me faisait rire, peut-être que je ne voyais



Ça va un peu trop loin, cette journée sans auto.

pas le danger, mais le guide était vraiment flippé. Puis j'avais des chaussures de montagne hyper lourdes, du coup, j'ai dû les retirer. J'ai marché trois jours dans le sable et pendant trois mois j'ai subi des grosses douleurs au talon d'Achille. Après ça, j'ai pensé "plus jamais le Maroc!" J'ai écrit un scénario qui se passait au Maghreb, et on m'a dit: "Si tu vas au Maroc, tu peux rencontrer ce fixeur!" Et donc voilà, je suis allé à Casablanca pour voir si j'aurais pu tourner ce film. Sur place, je découvre une ville telle que je ne l'avais pas du tout imaginée. J'avais l'image d'un Casablanca hollywoodien, je l'avais fantasmé, alors que c'est ultra violent, énergique, très électrique. Ce fixeur me lâche: "Viens, je t'emmène dans le désert vers Zagora." Je lui réponds que j'y suis déjà allé, que ça s'était mal passé, mais il insiste. J'y vais un peu à reculons, mais sur place, je suis subjugué par la plaine

de Zagora. On rencontre plein de gens, des Touaregs, un passeur qui m'explique comment la drogue traverse la frontière... Ça remettait tous mes plans en cause, ça bouleversait tout ce que j'avais écrit dans mon bureau. C'est comme ça que j'ai eu envie d'écrire une histoire dans le désert, avec des enfants, parce que j'en avais vu beaucoup qui jouaient au foot avec tout et n'importe quoi. Un mois et demi avant le début du projet, la production a finalement décidé de tourner en Tunisie, parce que c'était moins cher. Pendant les repérages, on s'est rendu à Nefta. Il y avait la plaine, les montagnes, le désert, et puis c'est à la frontière avec l'Algérie. C'était intéressant.

Ces gamins qui jouaient, ça vous inspirait quoi?
C'était un peu mon enfance, en tout cas celle que je l'idéalisais. C'est-à-dire que j'ai eu une

enfance assez libre, j'étais à la campagne et je pouvais faire un peu tout ce que je voulais, je prenais mon vélo, je faisais dix kilomètres, c'était pas grave à l'époque. Après, on a fait de la mobylette sans casques, ce qui paraît impensable aujourd'hui en France. Donc là-bas, je retrouvais quelque chose qui pouvait me faire penser à cette liberté que j'avais connue gamin. C'est super excitant de jouer dehors quand on est petit. Et puis, c'était un rêve de tourner avec des gamins qui sont libres, qui jouent au foot, c'est beau cinématographiquement. Il y a quelque chose qui vous ramène tout au sujet en enfance, grâce à un rapport émotionnel au foot, à cette joie qu'on a de partager un ballon, de jouer, se confronter. Le foot, c'est un langage universel. C'est d'ailleurs la trame derrière ce film. Tout le monde le comprend, parce que tout le monde y a déjà joué au moins une fois dans sa vie. On a



tous eu un rapport émotionnel avec le foot, ça fait quasiment partie de la nature humaine.

D'accord, mais d'où vient l'idée de mettre du foot là-dedans ? Le foot est là dès le début de l'écriture. Parce que quelque part, derrière tout ça, il y a un truc sur l'absurdité et le non-sens de l'âge adulte et des frontières. Et le terrain de foot est fait de frontières. Ce sont deux équipes, deux pays, qui se battent, qui s'affrontent. Un terrain de foot est une mini-société, une mini-vie rapide. En tant que spectateurs, on traverse cette tranche de vie en se projetant, en s'identifiant aux joueurs comme on peut le faire avec les grands acteurs qui jouent un rôle. Et on est avec eux, on y croit, on est déçus ou on dit : "On a gagné !" Alors que l'on est dans notre canapé. J'adorais Maradona, parce que sur le terrain et en dehors, c'était une histoire dingue. C'est pareil pour les acteurs. Il y en a qui pendant la prise jouent leur rôle et pour qui, quand ça s'arrête, tout est fini. Et d'autres qui restent dans le personnage, imprégnés, qui se transforment... C'est pareil pour les footballeurs. Il y en a qui continuent d'incarner des représentations d'eux-mêmes, et d'autres qui sont monsieur tout-le-monde. Le foot est transcendantal.

Au début du film, le petit frère franchit la frontière pour aller "pisser au pays de Mahrez". Ça aussi, c'est transcendental ? Oui, parce que ce gamin est totalement libre, il s'en fout des frontières. S'il

a envie d'aller pisser en Algérie, il va pisser en Algérie, alors que son grand frère, qui est déjà dans des codes d'adultes, le ramène à quelque chose de plus réaliste : "Je vais le dire à papa, ne va pas pisser là-bas, ne dépasse pas la frontière, tu vas avoir des problèmes." Dans le film, il y a vraiment cette double lecture du concept de lignes, celles de la frontière et celles du terrain. Le plus jeune est dans le jeu, il veut jouer, alors que le plus grand est déjà dans l'enjeu adulte, lorsqu'il comprend qu'il pourrait profiter de la découverte de la drogue. D'ailleurs, il s'en va, il part. Et symboliquement, le petit veut ramener son grand frère vers lui, le ramener vers l'enfance.

Le petit défend aussi que Mahrez est le meilleur buteur de l'histoire, alors que le grand soutient que c'est plutôt Messi. Que représente Mahrez pour vous, à ce moment-là ? Il l'aime pour la façon dont il bouge, pour ce qu'il incarne, et

puis, c'est un Algérien, et je sais qu'entrée la Tunisie et l'Algérie, il y a une rivalité. Mais justement, lui s'en fout. Mahrez permettait de montrer ce gamin qui se moque des rivalités, de la politique, des on-dit, des conventions. Pour lui, ce joueur représente quelque chose qui dépasse tout ça. Même si on dit que Messi est le meilleur joueur, lui n'est pas d'accord, pour lui, c'est Mahrez, quoi. L'autre, en défendant Messi, est déjà dans une sorte de convention. Il y a quelque chose de l'ordre de l'émotion instinctive dans le fait d'affirmer que Mahrez est meilleur que Messi.

"Dans l'histoire, Mahrez permettait de montrer ce gamin qui se fout des frontières, des rivalités, de la politique, des on-dit, des conventions... Pour lui, ce joueur représente quelque chose qui dépasse tout ça"

C'est toujours délicat de filmer du football au cinéma. Comment vous y êtes-vous pris pour ce film ? C'était compliqué, il y avait beaucoup de monde, des enfants, des badauds qui regardaient, mais on a laissé vivre le truc. Ils ramenaient leurs propres maillots... Là-bas, il n'y a pas particulièrement de conscience du cinéma, ou de faire du cinéma. Les gamins ne savent pas ce que sont les Oscars



par exemple. Et ça aurait été une erreur de les éveiller à ce qui se passe, parce que ça les aurait plus frustrés qu'autre chose. Tout ce que je peux faire, c'est insister auprès de la production exécutive pour faire quelque chose pour ces gamins de rue, parce qu'il y a un vrai problème de castes, là-bas. C'est-à-dire que si vous venez d'une famille riche, vous pouvez faire du cinéma, mais si vous venez d'une famille pauvre, vous restez dans votre merde. Quand je suis arrivé là-bas, la prod m'a donné les catalogues de gamins venant de familles riches qui avaient déjà fait des pubs, et ça ne fonctionnait pas du tout. C'étaient des jeunes adultes qui faisaient du piano, qui faisaient tout bien, mais il n'y avait rien dans le lâcher-prise total chez eux. J'ai donc demandé à faire un casting de rue. On m'a regardé avec des yeux énormes parce que ça ne se passe pas comme ça, on ne travaille qu'avec des enfants qui viennent d'une certaine famille. Moi, j'ai casting les deux acteurs du film dans la rue. Le petit, je l'ai trouvé deux jours avant le tournage. Il ne sait même pas ce qu'est un cinéma, il n'y a jamais mis les pieds.

C'est jouable de les faire venir pour assister aux cérémonies où vous êtes en compétition? J'ai tenté de les faire venir en France, ça a été une tannée, j'ai perdu une énergie de dingue, on m'a dit non au dernier moment, parce que le gamin n'avait pas suffisamment motivé son départ... Et puis, si je les amène ici, ou aux Oscars, et que je les ramène chez eux, ça va être terrible. "Vous étiez là-bas et vous êtes rentrés? Mais vous êtes nuls!" Ils peuvent se faire traiter de tous les noms. Le grand, justement, m'a dit que son père lui avait demandé de ne jamais évoquer le film ou le cinéma avec ses amis, pour éviter ce genre de choses. Mais là, c'est pas possible, ces gamins sont aux Oscars, je pousse pour qu'ils aient des opportunités. ● PAR AC

**Douleurs et tensions,
votre partenaire
Action !**

TIGER BALM®
BAUME du TIGRE®

LOTION 虎油

TESTÉ SOUS CONTRÔLE DERMATOLOGIQUE

La LOTION Baume du Tigre® Lotion de Massage

Pratique pour une application sur les grandes parties du corps,
la lotion est recommandée à l'échauffement et
en préparation à l'effort.

Distributeur exclusif pour la France de l'authentique Baume du Tigre®,
par contrat de concession de licence exclusive, enregistré au registre national des
marques sous le N°625901. Dûment habilité à poursuivre en justice les contrefeuches.

L'AUTHENTIQUE
By Cosmediet
Distributeur exclusif France

www.tigerbalm.com/fr - www.cosmediet.fr



#AMATEUR

LE “LOCO” DE GRASSE

Ancien joueur et éducateur du RC Grasse, **Loïc Chabas** entraîne désormais l'équipe première du club, qu'il a fait passer de la DH au National 2. Avec des méthodes “à la Bielsa” pas toujours conventionnelles, une paranoïa obsessionnelle et un temps de travail hebdomadaire approchant deux temps pleins.



“Pas trop longtemps, hein? Il y a match demain...” Le Racing Club de Grasse a beau ne pas disposer du statut de club de football professionnel, ses dirigeants protègent presque leur entraîneur à la manière d'une structure de ligue 1. Pour espérer atteindre Loïc Chabas, il faut passer par plusieurs intermédiaires et accéder à son bureau par un ascenseur caché dans les tribunes du stade de la Paoute. C'est que l'homme de 38 ans, devant son écran en train d'observer le jeu d'une équipe adverse, n'a pas de temps à perdre. *“Dans le dictionnaire, la définition du mot ‘travail’ serait simplifiée si on utilisait son prénom. Il suffirait d’écrire: ‘Synonyme: Loïc’*, se marre l'adjoint, Karim Adsa, qui n'en revient pas du temps que consacre son n°1 à l'analyse vidéo. *“Si une action intéressante dure cinq ou dix secondes, lui travaille dessus pendant deux heures. Le jour du match, on connaît toutes les caractéristiques de chaque joueur à affronter. Gaucher, droitier, technique, physique, historique, blessure, caractère... Tout, on connaît tout. Il est pire que Marcelo Bielsa!”* Le coach a été jusqu'à souscrire à un abonnement intégral auprès de la Fédération, afin d'avoir accès à toutes les rencontres du championnat de National 2. Les jours de match, il imprime aussi les visages des adversaires et les colle au mur pour sa causerie. *“Je surveille tout, je regarde le compte Facebook des concurrents, je décrypte comment ils se comportent à domicile ou à l'extérieur, confirme-t-il. Je suis quelqu'un de très anxieux, je ne peux rien laisser au hasard. Du coup, ça ne me choque pas du tout que Bielsa envoie des gars espionner les autres.”* Sauf que le “Loco” de la Côte d'Azur, lui, n'a pas les mêmes moyens que l'Argentin... Membre du RC Grasse depuis ses 10 ans, Loïc y a été joueur et éducateur avant de se voir promu manager de l'équipe première en 2012. Une équipe qu'il a fait passer de la Division d'honneur (Régional 1) à l'actuel quatrième échelon national, dans lequel elle candidate pour une nouvelle montée alors que, si l'on prend en compte la totalité des poules de ce niveau, le RC Grasse représente le 64^e budget... sur 64. Pas grave, le bonhomme compense par un investissement hors du commun et un cerveau en ébullition constante qui effraient parfois sa femme ou ses quatre enfants. Comme ce matin banal où, à l'aube, il réalise que le leader cannois avec qui il se tire la bourre pour le titre de champion a fauté. *“Il m'arrive souvent de me*

réveiller en pleine nuit pour noter une idée, ou de travailler sur mes fiches. Là, entre le dimanche et le lundi, je regarde la feuille de match de Cannes. Et à 6 heures, je vois un nom étrange sur leur compo... Je vérifie, et bingo! Il avait été aligné alors qu'il était suspendu! Ma famille, qui prenait le petit déjeuner, ne pigeait pas pourquoi je criais de joie. Ce fut un moment clé de notre titre, ils ont perdu sur tapis vert.”

Souviens-toi Noël dernier

Perfectionniste, le Loïc? Bien plus que ça. Il calcule tout, examine le moindre détail. Sans surprise, le tatillon coach de Grasse est aussi un supersticielle maladif puisqu'il porte le même caleçon et les mêmes baskets les jours de match, et n'en change qu'après un revers. *“Lors des buffets, il fait en sorte que ses lentilles ne se mélangent pas à ses carottes”*, selon son fidèle Karim. Malgré l'analyse de toutes les variables, il existe pourtant des facteurs X qui peuvent faire cabler Loïc, comme ce jour où il s'est fait expulser par Gaël Angoula, l'ancien footballeur pro devenu arbitre. *“C'était à Fréjus, et chaque équipe voulait faire un changement. Sauf qu'il valide celui de l'adversaire et oublie le mien, raconte-t-il, entre deux appels pour savoir si son capitaine est rétabli de sa blessure pour le week-end suivant. On prend un bus sur l'action, alors je décide de poser une réserve technique. Je gueule, mais l'arbitre ne m'entend pas. Du coup, je rentre direct sur la pelouse pour qu'il me vote. Je fais ma réserve, et je prends un rouge... Mais on a eu gain de cause, la rencontre a été rejouée!”* Qualifié encore aujourd'hui de “complètement dingue” par certains qui l'ont croisé comme coach des poussins, considéré comme “fou” par sa moitié et décrété comme “amoureux maladif” du RC Grasse par ses collègues, le “Loco” de la French Riviera à la barbe bien taillée devient encore plus singulier après une défaite. *“Alors là, ce n'est même pas la peine d'essayer de lui parler. Il reste des plombes*

*à errer sur le terrain en faisant la queue”, blague l'attaché de presse. “J'essaie de travailler mon comportement, mais j'avale toujours une défaite comme si c'était un drame, s'excuse-t-il presque en préparant les bains de glace pour l'entraînement du soir. Je remets tout en cause et je me dis que je suis un gros nul. Je me suis mis au paddle-tennis pour me détendre et couper un peu, mais bon...” Raquette ou pas, ses neurones se mettent toujours autant en branle plus que de raison face à l'échec. Jusqu'à le faire angoisser sur des choses futilles: autoriser des bières dans le bus du retour est-il une bonne idée après une manita encaissée? *“La saison dernière, aux environs de Noël, on prend une dose contre Annecy à domicile. Je ne comprends pas, parce qu'on se fait dominer de A à Z. Une fois chez moi, j'y pense encore”*, confesse Loïc Chabas. Alors, le 24 décembre 2018 au matin, il retourne au stade. *“Je vais dans le vestiaire visiteurs, pour fouiller les poubelles et mettre la main sur les notes de ceux qui nous avaient battus. J'ai tout retrouvé, tout ce qu'ils avaient mis en place.”* Heureusement, les défaites sont rares. Et s'il sait au contraire mesurer son enthousiasme lors des victoires, le technicien, qui ne s'assoit jamais sur le banc de touche, peut également vriller lorsque ses poulauds inscrivent un pion désespéré. C'est ainsi qu'il a été victime d'un claquage, l'empêchant de marcher, après une accélération un peu trop brusque. Un incident physique insuffisant, toutefois, pour le faire lâcher prise. Que ce soit au restaurant avec la belle-famille ou au bar avec les potes, le smartphone est*

“Je suis allé dans le vestiaire visiteurs, pour fouiller les poubelles et mettre la main sur les notes de ceux qui nous avaient battus. J'ai tout retrouvé, tout ce qu'ils avaient mis en place”

toujours prêt à vibrer pour le faire replonger. *“Je regrette un peu de ne pas profiter à fond des bons moments de la vie, alors que ce n'est que du foot, que j'ai une superbe famille et de merveilleux enfants. La semaine de vacances, par exemple, tombe souvent en pleine période de recrutement. Donc tu trouves l'excuse du pain à la boulangerie pour aller passer tes coups de fil.”* Doucement sur les croissants, hein, il y a match demain. ● PAR FLORIAN CADU, À GRASSE / PHOTO: LAURENT CARRÉ POUR SOFOOT

VRAI
FOOT
DAY



Game of trône.

HISTOIRE VRAIE

HAWKS EYE

C'est bien connu: de l'ennui surviennent parfois les meilleures idées. En 1997, alors que les Three Lions torpillent la sélection moldave, un comédien britannique lance à un pote: "Les Moldaves sont tellement nuls en sport que je suis sûr que je peux les battre au tennis." Pari tenu. Reste alors à prendre son baluchon et convaincre les vaincus de Wembley. La suite? Une sorte de *Borat* à l'envers.



Tony Hawks n'est pas skateboarder. La confusion avec la légende californienne est fréquente, à tel point que cet humoriste britannique publie régulièrement sur son site web les lettres de fans qui le félicitent pour ses backflips. Le 10 septembre 1997, il est chez son ami Arthur Smith, un autre comédien, devant le match Angleterre-Moldavie. Beckham, Gascoigne et consorts balayent les visiteurs 4-0. Les deux hommes engagent alors un débat passionné: Smith estime que les sportifs de haut niveau ont un don du ciel qui les rend bons dans quasiment tous les sports. Tony Hawks n'est pas d'accord. La discussion, sans issue, se poursuit au pub. Tel un scientifique, Hawks veut démontrer par l'expérience que son hypothèse est la bonne: rien ne dit qu'un footballeur pro ait des compétences dans d'autres disciplines. "J'ai parié avec Arthur que je pouvais battre un par un les joueurs de la sélection moldave au tennis. Le perdant devait chanter l'hymne moldave entièrement sur *Balham High Road*." Hawks ne sait même pas situer le pays sur une carte, mais il n'aime rien tant qu'honorer un défi. Pour remporter 100 livres, il vient de terminer son tour de l'Irlande accompagné d'un réfrigérateur. Il a fait de cette expérience peu commune un livre, *Round Ireland with a fridge*, devenu un best-seller. Cette nouvelle aventure sera son tome 2.

Enclavée entre la Roumanie et l'Ukraine, la Moldavie est sans ressources et meurtière par la violence débridée des années post-communistes. Le seul moyen de passer la frontière est de se faire inviter par un autocariste. Or, la petite république n'a pas d'ambassade en Grande-Bretagne. Par chance, Hawks assiste à une convention sur les Beatles, où doivent jouer un groupe de Moldaves. "Je me dis: Je vais leur payer des pintes et faire en sorte qu'ils m'invitent chez eux." Ça a fonctionné. Ils m'ont même dégoté un traducteur." Tony file à Chișinău, la capitale, avec sa raquette et onze noms cochés sur un carnet, les titulaires de Wembley. Le choc

culturel est violent: "J'atterris dans l'aéroport le plus sombre et le plus glauque que j'aie vu. En ville, il n'y avait qu'une rue qui bénéficiait de l'éclairage public." Tony se met au boulot. Logiquement, il se pointe d'abord au Zimbru, le grand club de la ville dont sont pensionnaires sept membres de la sélection. Il déchante rapidement: "Le coach n'a pas décroché un sourire, il a juste dit non. En Moldavie, personne n'était curieux à propos de ma démarche. On me prenait juste pour un fou, dans un pays où ils emprisonnent les excentriques."

Sheriff, fais-moi peur

Après deux semaines sur place, Tony commence à douter. Il n'a toujours pas croisé le moindre international sur les courts. Et puis un jour, miracle, ça mord du côté de Tiraspol! Deux joueurs de la sélection opèrent dans la capitale de la république autoproclamée de Transnistrie. Un endroit dangereux, plaque tournante du trafic d'armes et gangrené par une police corrompue, selon les rapports des ambassades européennes. Tony grimpe dans un bus, demeure inflexible "pour faire couleur locale". L'officiel du Sheriff Tiraspol qui l'a fait venir tente dès son arrivée de lui extorquer de l'argent. "Il a voulu nous racketter, il nous demandait 200 livres pour nous rester dans son hôtel alors que pour 5 livres, tu avais une chambre. On a lui, mon traducteur avait peur." L'humoriste décide d'abattre sa dernière carte. C'est un as. Il sollicite celui qui l'on appelle le Green One, le président d'un club où évoluent deux joueurs, Constructorul. C'est surtout un maufœu notoire, réputé aussi violent que fortuné. Pour l'approcher, Hawks prétend réaliser un reportage sur le football moldave pour la BBC. Banco. S'imaginant rencontrer un tyran, sa surprise est totale: "Il était le mec le plus sympa et avantageux de Moldavie. Dès le début, il m'a avoué être uniquement dans le football pour blanchir de l'argent. Au bout de 12 minutes, je lui parle de mon pari. Il éclate de rire: Tu veux jouer quand? Vraiment adorable. Bon, il s'est fait assassiner dans sa voiture

deux semaines plus tard."

Entretemps, le verrou a sauté, grâce à l'entremise de l'homme d'affaires. Les joueurs du Constructorul et ceux du Zimbru se retrouvent face à Hawks sur le court. L'Anglais enchaîne sept matches (disputés en réalité en un seul tie-break) en une seule journée. Pour sept victoires très tranquilles. "Ils étaient nuls à chier, savaient à peine servir et aucun ne pouvait renvoyer la balle correctement. Beaucoup n'avaient jamais touché de raquette. Pour gagner le pari, il suffisait de les mettre sur un court", se marre Hawks aujourd'hui. L'Anglais peut quitter la Moldavie, mais sa mission n'est pas accomplie pour autant. D'une, parce qu'il lui reste quatre adversaires à fesser, les trois de Tiraspol et un dernier, Maryan Spinu, exilé en Israël. De deux, parce que Tony commence à se sentir redevable envers ce drôle





"Ils étaient nuls à chier, savaient à peine servir et aucun ne pouvait renvoyer la balle correctement. Pour gagner le pari, il suffisait de les mettre sur un court"

de pays. La famille qui lui offre le gîte est un couple de médecins avec qui il a lié connivence. Les deux n'ont pas été payés depuis six mois, l'État étant en faillite: "Parfois, on leur offrait de la viande de porc ou du poisson fumé. Des deals du style 'tu soignes la jambe de mon fils et je te file un jambon.'" Hawks décide alors de refiler 50% des royalties de son futur bouquin à une œuvre caritative moldave.

Le syndrome de l'imposteur

Une fois rentré à Londres, il apprend que les Moldaves doivent disputer un match en

Irlande du Nord, en novembre 1998, dans le cadre des éliminatoires pour l'Euro 2000. Une aubaine. Le voilà parti pour Belfast. Coup de bol, le coordinateur de la fédé chargé de l'accueil de la délégation moldave est fan de son premier livre. La suite est racontée par Hawks: "Le manager moldave était suspicieux, il pensait que j'étais un espion qui voulait droguer ses joueurs. Heureusement, grâce à mon contact, j'ai pu monter dans leur car. Sur la route, on s'est arrêté dans un club de tennis. J'ai battu les trois joueurs de Tiraspol. Il ne m'en restait plus qu'un." Le boss de fin, Marian Spiniu n'était pas du voyage en Irlande du Nord. Il officie à Nazareth. C'est donc dans la ville natale du Christ que l'odyssée de Tony doit s'achever. Il n'a aucun mal à convaincre le joueur. Les voici face à face. Mauvaise surprise: Spiniu est un redoutable tennismen,

qui joue tous les jours depuis qu'il est en Israël. Hawks est vaincu. Il devra chanter l'hymne moldave, nu. Avant de rentrer, en feuilletant le journal local depuis son hôtel, il constate cependant que quelque chose cloche. Sur la photo de l'équipe de Nazareth, Marian Spiniu ne ressemble en rien au type qu'il vient d'affronter. Il appelle son adversaire. "Il me dit qu'il est désolé, qu'il n'est pas Spiniu, ni même moldave, mais prof de tennis israélien. C'est mon pote qui l'avait engagé pour gagner son pari. J'ai retrouvé le vrai, qui était aussi roul que les autres." Depuis son pari gagné, Tony n'est plus inconnu en Moldavie. En plein cœur de la capitale, un immeuble acheté 15 000 livres abrite un centre d'accueil pour les enfants handicapés: la fondation Tony Hawks. Pas le skateur. ● PAR ARTHUR JEANNE / ILLUSTRATION: PEP BOATELLA

PIERRE LA POLICE

SCIENCE FOOT

UN MAGNÉTISTE ET UN MAGNETHÉSISTE LIVRENT LEURS PROPHÉTIES POUR LA NOUVELLE ANNÉE DE FOOT ET ILS JURENT SUR LA TÊTE QUE C'EST VRAI

UN JOUEUR DE GUINGAMP VA VRAIMENT SE METTRE DANS CETTE POSITION PENDANT UN COURT INSTANT



LES JOUEURS FRANÇAIS VONT RÉCLAMER DE NOUVELLES MOOUNOURFES (MAIS ON NE CONNAÎT PAS LA SIGNIFICATION PRÉCISE DE CE MOT POUR LE MOMENT)

DREAM TEAM

MONTER SON ONZE POUR LA SAINT-VALENTIN

Blaise Matuidi: Parce qu'il nous aura quand même offert l'un des plus beaux posts Instagram de l'histoire de la fête des amoureux.

Vagner Love: Pour son nom, évidemment. Alors qu'il aurait très clairement dû s'appeler Vagner Oneshot.

Angel Di Maria: Ne jamais oublier qu'un homme qui fait un cœur avec les doigts et vous sort le grand jeu un 14 février peut également vous offrir l'une des plus grosses déceptions de votre vie trois semaines plus tard.

Paolo Maldini: L'homme fidèle, le vrai. Pas celui qui vous largue pour un riche Américain ou Qataris à l'approche de l'âge pivot.

Pierre-Emerick Aubameyang: Envie de varier les plaisirs, de pimenter votre vie de couple, et de profiter de cette soirée si spéciale? La galerie Aubame et sa gamme de masques devraient satisfaire tous vos désirs. Surtout si vous aimez les Marvel.

Albert Cartier: Parce qu'un jour, on vous a innocemment soufflé sur l'oreille "oh j'aimerais tellement un bijou Cartier..." Eh bah tiens, un petit maillot de Metz 1988, numéro 4. Si c'est pas un bijou, ça.

Ryan Giggs: Le genre de type qui peut faire passer un repas de Saint-Valentin en gueuleton de famille.

Neymar Jr: Votre boss vous l'a mise à l'envers et vous oblige à travailler le 14 février au soir alors que vous avez une chouille de prévue? Aucun souci, faites comme le Ney, posez un congé maladie.

Adil Ramí: Petite pensée pour ceux qui cumulent deux "boulots" et vont devoir choisir entre Pamela et Sidonie. Quitte ou double.

Raymond Domenech: L'exemple à suivre pour tous ceux qui ont peur que cette soirée soit trop "clique" pour faire leur demande en mariage. Vous ne ferez jamais pire que lui.

Luis Suárez: Il est important de rappeler que c'est pour rejoindre sa petite amie partie vivre en Europe que Luis Suárez a traversé l'Atlantique. Un salopard, oui, mais avec un grand cœur.



Entraîneur / Luiz Felipe Scolari: Cette année, le 14 février tombe un vendredi, alors pour tous ceux qui ont match le lendemain, n'oubliez pas: "Si c'est du sexe normal, d'accord, mais il y a certaines personnes qui font des acrobaties. Et ça, non!" PAR NICOLAS FRESCO / PHOTO: DR



"FAISONS
LA GUERRE
AU CANCER"

Chita



Chaque année 500 enfants meurent du cancer en France

Aidez la recherche contre
le cancer des enfants !

www.imagineformargo.org

IMAGINE
Margo
FOR Children without CANCER



#eyesonthecity cpcompany.com

C.P.
COMPANY